

Léon Trotsky

œuvres

FEVRIER 1929/MAI 1929

III

2^e série

PUBLICATIONS DE L'INSTITUT
LEON TROTSKY



Léon Trotsky

ŒUVRES

Publiées sous la direction de Pierre Broué

février 1929

à

mai 1929

VOLUME III

2^e série

Introduction et notes de Pierre Broué

Publications de l'Institut Léon Trotsky

SOMMAIRE

<i>Avertissement</i>	11
<i>Liste des sigles</i>	13
<i>Repères chronologiques</i>	15
<i>Introduction (Pierre Broué)</i>	17

Nous avons titré tous les textes qui ne l'avaient pas été soit par Trotsky, soit de son vivant. Les titres que nous proposons sont placés entre [...]

[Déclaration] (7/8 février 1929)	21
Petites nouvelles à G. Mannoury (16 février 1929)	23
[Demande de visa] au Consul d'Allemagne (18 février 1929)	24
[Information sur la demande de visa] à P. Löbe (18 février 1929)	25
[Pour une cure en Allemagne] à H. Urbahns (23 février 1929)	26
Comment est-ce arrivé ? (25 février 1929)	27
I. C'est la Marche des événements	27
II. Mon expulsion	35
III. Peut-on penser que la démocratie parlementaire remplacera les soviets ?	42
IV. La Victoire de Staline	49
V. Comment cela a-t-il pu arriver ?	54
VI. Où va la République soviétique ? [Contre l'opposition de droite] (mars 1929)	59
[Pas d'activités politiques] à H. Urbahns (2 mars 1929)	67
Les Communistes et la presse bourgeoise (2 mars 1929)	72
[Pourquoi l'exil de Trotsky ?] (4 mars 1929)	73
	78

LÉON TROTSKY

[Sur l'Expulsion du Consulat] au G.P.U. (5 mars 1929)	81
[La Responsabilité des agents] à Minsky (8 mars 1929)	82
Les Publications envisagées (mars 1929)	84
[Pas de démarches en France] à K. Rosenfeld (12 mars 1929)	87
[Sur le Visa allemand] à K. Rosenfeld (19 mars 1929)	88
[Accusé de réception] à H. Schumann (20 mars 1929)	89
Au Sein du bloc centre-droite (20 mars 1929)	90
Au Secours des bolcheviks-léninistes emprisonnés (20 mars 1929)	98
[Démenti] à la presse (22 mars 1929)	100
[Un Droit d'asile pas démenti] à P. Löbe (mars 1929)	101
[Le Point de la situation] à M. et Magd. Paz (début avril 1929)	102
Deux Tories sur un révolutionnaire (23 mars 1929)	104
[Un Voyage très attendu] à Rosmer (24 mars 1929)	112
Lettre ouverte aux travailleurs de l'U.R.S.S. (29 mars 1929)	114
[Lettre d'Accompagnement] à G. Mannoury (29 mars 1929)	121
[Critères de différenciation] (31 mars 1929)	122
[Demande de Renseignements] à H. Urbahns (31 mars 1929)	129
[Directives de Travail], à S. Kharine (avril 1929)	130
[Pour une Collaboration principielle] à R. Adler (10/11 avril 1929)	134
[Note sur la Question du visa allemand] (13 avril 1929)	136
[L'Édition de la « Critique »] à A. Müller (14 avril 1929)	138
[Pas de réponse pour le visa] à K. Rosenfeld (avril 1929)	140
[Questions sur les Etats-Unis] à J.-P. Cannon (avril 1929)	141

ŒUVRES, FÉVRIER 1929-MAI 1929

Préface de <i>L'I.C. après Lénine</i>	
(15 avril 1929)	143
Déclaration à la presse	
(15 avril 1929)	149
[Mon Avenir]	
(15 avril 1929)	151
Le Livre : [L'I.C. après Lénine] à M. Paz	
(15 avril 1929)	153
[Les Affaires courantes] à M. Paz	
(20 avril 1929)	154
[Des Vérités nécessaires] à A. Treint	
(20 avril 1929)	158
Une Leçon de démocratie que je n'ai pas reçue	
(22 avril 1929)	160
[Questions d'édition] à M. et Magd. Paz	
(23 avril 1929)	169
[Affaires en cours] à M. Paz	
(24 avril 1929)	172
[Réponse à des questions] à <i>Osaka Manichi</i>	
(24 avril 1929)	174
[Le Parti et l'opposition aux Etats-Unis] au <i>Militant</i>	
(25 avril 1929)	177
[Les Brandlériens] à B. Souvarine	
(25 avril 1929)	183
[Questions d'Allemagne] à A. Müller	
(25 avril 1929)	189
[<i>Prometeo</i> et Bordiga] à O. Perrone	
(25 avril 1929)	191
Communiqué à la presse	
(25 avril 1929)	192
[Se tenir sur ses jambes] à A. Müller	
(avril 1929)	193
[Encore l'autobiographie] à M. Paz	
(27 avril 1929)	194
[Premier Contact avec la Belgique] à W. van Overstraeten	
(30 avril 1929)	196
[Demande d'information] à J. Frey	
(avril 1929)	198
Préface de <i>La Révolution défigurée</i>	
(1 ^{er} mai 1929)	199
[Les Livres et la plate-forme] à M. Paz	
(3 mai 1929)	210
[Le Refus néerlandais] à P. Istrati	
(8 mai 1929)	212
[Les Mémoires de Kerensky] à H. Schumann	
(8 mai 1929)	213

LÉON TROTSKY

[On n'a pas un demi-siècle] à S. Kharine (9 mai 1929)	214
[Un Conseil retourné] à B. Souvarine (10 mai 1929).	216
[La Situation matérielle] à A. Rosmer (10 mai 1929).	218
[Sur un séjour en Hollande] à Magd. Paz (14 mai 1929).	220
[Le Point sur les éditions] à M. et Magd. Paz (14 mai 1929).	222
[Le Point du mouvement social français] à Treint, Paz, Chambel- land, Naville, Engler. (15 mai 1929).	224
[La mort de Dreitser] à H. Urbahns (18 mai 1929).	226
[Des Capitulations s'annoncent] à S. Kharine (22 mai 1929).	227
[Réponse nette à des chicanes] à A. Treint (23 mai 1929).	231
[A un Editeur professeur de morale] aux éditions Malik Verlag (23 mai 1929).	236
[Premier Contact] à P. Kouroiedov (mai 1929)	239
[Il faut collaborer avec Wedding] à S. Kharine (24 mai 1929).	241
[Formuler clairement les divergences] à A. Müller (24 mai 1929).	243
[Informations et projets] à R. Adler (25 mai 1929).	245
Radek et l'Opposition (26 mai 1929).	248
[Le Point sur des questions pratiques] à M. Paz (29 mai 1929).	252

ANNEXES

Index des noms de personnes	255
Index des journaux et périodiques	259
Index des matières.	260

AVERTISSEMENT

Ce volume appartient à la deuxième série des *Œuvres* de Trotsky commençant en 1928, au lendemain de son exclusion avec sa « déportation » et son exil à Alma-Ata. Il est le premier volume du dernier exil, hors d'Union soviétique.

Comme les ouvrages de la première série à partir du volume 8, il repose essentiellement sur la documentation de la Houghton Library de l'Université de Harvard, les Papiers d'exil de Trotsky accessibles depuis le 2 janvier 1980. Nous n'avons pas systématiquement indiqué les textes que nous n'avons pas cru devoir retenir et devons regretter l'absence de certaines copies et le caractère incomplet, voire peu ou pas lisible d'autres.

Les textes traduits ou revus pour ce volume l'ont été par Isabelle Lombard et Katia Péresse, du russe. Pierre Broué a dactylographié le manuscrit, écrit présentation et notes, corrigé les épreuves et fabriqué les index. Il a été aidé par Pierre Saccoman.

Nous nous sommes entretenus de cette période avec Raymond Molinier et Pierre Naville et avons interviewé à plusieurs reprises à Paris le regretté Maurice Paz. Jean van Heijenoort nous a également rapporté ce qu'on lui avait confié de cette période dans la maison Trotsky.

LISTE DES SIGLES ET ABRÉVIATIONS

A.F.L.	American Federation of Labor (centrale syndicale nord-américaine).
Centrosoyouz	Union centrale pan-russe des sociétés de consommateurs.
C.G.T.U.	Confédération générale du travail unitaire.
C.L.A.	Communist League of America.
C.L.C.	<i>Contre le Courant</i> , revue ou groupe.
Comintern	Internationale communiste.
G.P.U.	Gosudarstvennoe Polititcheskoe Upravlénié (police politique).
Guomindang	Parti national du peuple, organisation nationaliste chinoise.
I.C.	Internationale communiste.
K.P.D.	Kommunistische Partei Deutschlands (parti communiste d'Allemagne).
K.P.D.-O.	K.P.D.-Opposition.
K.P. Oe	Kommunistische Partei Oesterreichs (P.C. d'Autriche).
Leninbund	Ligue Lénine.
N.T.U.	Administration scientifique et technique.
P.C.I.	Partito comunista d'Italia (P.C. d'Italie).
P.C.F.	Parti communiste de France.
P.C.U.S.	Parti communiste d'Union soviétique.
P.O.F.	Parti ouvrier français.
R.P.	Révolution prolétarienne.
S.P.D.	Sozialdemokratische Partei Deutschlands (parti social-démocrate d'Allemagne).
Tass	Telegrafnoie Agentsvo Sovietskogo Soyouza, agence télégraphique soviétique.

LÉON TROTSKY

U.R.S.S.
Wedding

Union des républiques socialistes soviétiques.
Nom d'un quartier de Berlin et d'une opposition de gauche du K.P.D. qui s'y était implantée, ainsi que dans le Palatinat.

REPÈRES CHRONOLOGIQUES

1929

JANVIER

- 22 – Départ d'Alma-Ata de l'autobus qui emmène Natalia et L. Sedov avec Trotsky pour l'exil.
- 24 – La *Pravda* annonce 150 arrestations d'oppositionalistes.
- 29 janvier/8 février : le train, arrêté, attend des instructions.

FÉVRIER

- 9 – Conflit aigu au bureau politique : Boukharine menace de démissionner.
- 10 Arrivée du train à Odessa.
- 12 Débarquement des Trotsky qui s'installent au consulat.
- 15 *The Militant* publie la plate-forme de l'Opposition de gauche du parti américain pour son congrès.
- 17 Conférence des groupes d'Opposition de gauche à Aix-la-Chapelle : création du Secours Trotsky présidé par Urbahns. Trotsky demande le visa allemand.
- 25 Publication d'un article de Trotsky dans la presse mondiale (*New York Times*, *Daily Express*, *Le Journal*, etc.).

MARS

- 5 Départ du consulat des expulsés et installation à l'hôtel Tokatliyan.
- 7 Départ de l'hôtel et installation dans un appartement.
- 12 Arrivée à Constantinople de Maurice Paz.
- 13 Appel pour une conférence nationale de l'Opposition aux Etats-Unis.
- 23 La *Pravda* publie des « déclarations de repentir » de membres du « Centre de Moscou ».
- 27 Trotsky achève sa « Lettre aux ouvriers de l'U.R.S.S. ». Arrivée à Prinkipo de Lucien Marzet.

LÉON TROTSKY

- 29** Arrivée à Prinkipo de Raymond Molinier, Jeanne Martin et David Barozine (Pierre Gourget).

AVRIL

- Séjour clandestin de Blumkine auprès de Trotsky.
- 4** Capitulation en U.R.S.S. d'Antonov-Ovseenko.
- 12** Le gouvernement allemand annonce son refus d'un visa à Trotsky.
- 16/23** Session du comité central qui condamne la « déviation droite ».
- 23/29** XVI^e conférence du parti : décision de fixer rétrospectivement au 1^{er} octobre 1928 le début du premier Plan quinquennal.

MAI

- Négociations à Moscou entre Préobrajensky et les dirigeants du P.C.U.S.
- 1^{er}** Manifestation interdite du K.P.D. à Berlin réprimée sur ordre du préfet de police social-démocrate Zörgiebel : 31 morts.
- 5** Arrivée à Prinkipo d'Alfred et Marguerite Rosmer.
- 17-19** Fondation de la Communist League of America à Chicago.
- 25** Arrivée de Jakob Frank, venant de Vienne.
- 30** Victoire électorale du Labour Party britannique.
- fin** Arrestation de M. M. Joffé, qui organisait en U.R.S.S. les secours aux détenus.

INTRODUCTION

Trotsky est en fait débarqué de force sur le territoire de Turquie avec sa femme et son fils. Logé au consulat, où il semble qu'il ait le contact avec un oppositionnel secret, c'est seulement pour le principe qu'il réclame une fois de plus l'autorisation de sortie de Sermouks et de Poznansky : ces deux fidèles mourront avant lui et sans qu'il le sache...

Ce sont donc d'autres camarades qui l'accompagnent dans cette nouvelle étape. C'est le 12, nous l'avons vu, qu'il a débarqué. Cinq jours plus tard, le 17 février se tient à Aix-la-Chapelle une réunion internationale de l'Opposition de gauche à laquelle participent le Leninbund allemand, le groupe français de Contre le Courant, le groupe néerlandais autour de Sneevliet et quelques autres. Il en sort un « Secours Trotsky » que préside l'Allemand Urbahns.

Il faut des contacts directs. Le 23 février, Trotsky télégraphie aux Lilas à son ami Alfred Rosmer. Le 12 mars arrive le premier visiteur, l'avocat français Maurice Paz, de Contre le Courant, que Trotsky a brièvement rencontré en U.R.S.S. : le courant ne passe pas. Arrivent ensuite, pour travailler avec Trotsky, Lucien Marzet, envoyé par Rosmer et l'homme le plus controversé du mouvement, Raymond Molinier et sa compagne. Au début de mai, c'est l'arrivée tant attendue d'Alfred et Marguerite Rosmer, les amis. Quelques semaines plus tard, c'est au tour du Lithuanien Jakob Frank, envoyé de Vienne par Raïssa Adler, la vieille amie. Des journalistes, des éditeurs viennent aussi.

Mais les idées ne progressent cependant pas seulement sur la route de Prinkipo. A Paris, les « voyages » provoquent discussions et effort de recomposition. On se chaille autour de la personnalité très contestée de Treint, l'ancien dirigeant zinoviéviste, qui se considère comme l'unique opposant présentant un drapeau sans tache. A Londres on prend les premiers contacts

entre exclus. La conférence nationale de l'Opposition de gauche du P.C. américain, réunie à Chicago du 17 au 19 mai, proclame la Communist League of America (C.L.A.). Les Chinois se regroupent, écrivent. Bientôt Trotsky s'inquiétera du silence des Allemands sur le plan politique. Mais, pour le moment, l'Allemagne est pour lui un tout autre problème.

Pour les exilés en effet, la Turquie n'est tout au plus qu'une étape forcée, un arrêt imprévu et qu'il s'agit d'abréger au plus vite. La Turquie est trop loin des centres intellectuels, des journaux, des revues, des bibliothèques, des hommes qui font la politique. Elle ne permet à Trotsky ni de jouer un rôle politique, ni d'écrire des ouvrages sérieux sans difficulté énorme. De plus — et son jeune ami Blumkine venu le voir en secret en avril insiste là-dessus — l'asile en Turquie crée pour lui une situation très dangereuse. La région est infestée de Gardes blancs qui le haïssent en tant que « Juif », « bourreau », « communiste » et sont prêts à ne pas regarder de trop près la main qui les paierait pour assouvir « leur » vengeance.

Quand il était en Union soviétique, Trotsky a insisté auprès des autorités pour que le gouvernement allemand — un gouvernement de coalition présidé par le social-démocrate Hermann Müller — soit sollicité pour lui donner asile. Pour lui, l'Allemagne constituerait un refuge idéal : tradition ouvrière, connaissances, documentation, milieu, connu donc protection. Le gouvernement soviétique lui dit que le gouvernement allemand a refusé, et il ne le croit pas ; c'est pourtant vrai. Quand il insiste, au moment où son train est en route, les pourparlers reprennent entre Litvinov et l'ambassadeur von Dirksen. Ce dernier est plutôt favorable, mais le gouvernement allemand se dérobe : la présence de Trotsky ne pourrait que nuire aux relations avec l'U.R.S.S.

Trotsky ne renonce pas facilement. Il vient à peine de sortir d'Union soviétique que le président du Reichstag, le social-démocrate Paul Löbe, se lançant imprudemment dans une apologie de la « démocratie », laisse entendre qu'une réponse favorable pourrait être donnée à une demande d'asile de Trotsky. Soutenu par l'avocat social-démocrate de gauche, Trotsky commence alors une campagne de pression dont on trouvera ci-dessous les détails, mais se heurte à un refus catégorique. A la fin de mai, le gouvernement allemand a confirmé son refus. Mais une autre porte s'entr'ouvre avec la victoire électorale du Labour Party.

Petit à petit cependant les préoccupations russes un instant laissées de côté lors de la sortie refont surface. Bien que tout le monde se plaigne de l'inactivité et de la relative impuissance de

Kharine, les nouvelles parviennent tout de même en Turquie et elles ne sont pas bonnes. Le « zigzag » à gauche prend de nouveau aux yeux de beaucoup des aspects de « tournant à gauche ». La lutte contre « la déviation de droite » donne confiance à ceux qui ont espéré une « conversion » de l'appareil. Une fois de plus, Préobrajensky et Radek se laissent prendre aux pièges de la réconciliation. Lucide, Trotsky les voit faire et tente pourtant de les retenir : il sait que l'erreur d'analyse qu'ils commettent se paiera très cher et d'abord par une capitulation dont le moment semble approcher inéluctablement.

DÉCLARATION¹
AU C.C. DU V.K.P.
AU C.C. D'U.R.S.S.
AU C.E. DE L'I.C.
(7/8 février 1929)

1. Le représentant du G.P.U. a indiqué que le gouvernement s[ocial]-d[émocrate] d'Allemagne m'avait refusé un visa. Cela signifie que Müller² et Staline³ se rejoignent sur l'appréciation de l'opposition.

2. Le représentant du G.P.U. a indiqué que je serais remis aux mains de Kemal⁴ contre ma volonté. Cela signifie que Staline s'est mis d'accord avec Kemal, l'étrangleur des communistes, pour réprimer l'opposition, ennemi commun.

3. (Le représentant du G.P.U. a refusé de parler de garanties minimum contre les gardes blancs russes, turcs ou autres, fût-ce dans le cadre d'un exil forcé en Turquie. Cela dissimule l'attente d'une aide des gardes blancs à Staline, ce qui ne diffère pas de celle assurée auparavant par Kemal).

4. (Le manquement à la promesse qui m'avait été faite de m'envoyer de Moscou les livres qui me sont indispensables est une illustration partielle de la déloyauté à grande comme à petite échelle.)

5. (La déclaration du représentant du G.P.U. selon laquelle un « sauf-conduit » aurait été donné par Kemal pour mes bagages à l'exception des armes, c'est-à-dire des revolvers,

1. Déclaration du 7 au 8 février 1929, T 2949, traduit du russe avec la permission de la Houghton Library.

2. Herman Müller (1876-1931), journaliste social-démocrate, député en 1916, ministre en 1919, chancelier en 1920 puis chef d'un gouvernement de coalition en 1928.

3. Iossif Vissarionovitch Djougachvili, dit *Staline* (1879-1953), vieux bolchevik, mêlé aux expropriations et considéré comme expert dans les questions nationales, était devenu secrétaire général du parti en 1922. On l'appelait « Gensek » ou « n° 1 » et il était le maître tout-puissant de l'appareil.

4. Mustapha Kemal (1881-1938), général turc, organisateur du parti nationaliste en 1919 était président de la République et héros national en Turquie.

LÉON TROTSKY

revient de fait à me désarmer dès les premiers pas face aux gardes blancs sur une référence manifestement mensongère du gouvernement turc.)

Je communique ce qui vient d'être énoncé afin de poser les responsabilités et de fonder les pas que je trouverais utile de faire contre la perfidie thermidorienne.

Léon Trotsky

Les phrases entre parenthèses ont été soulignées par L. D. pour la presse.

PETITES NOUVELLES¹

(16 février 1929)

Cher Ami²,

J'ai trouvé ici votre télégramme daté du 12 février. Les informations selon lesquelles j'aurais demandé « l'hospitalité » au gouvernement turc sont fausses. J'ai été amené ici *par violence*. Mon épouse et mon fils sont avec moi. Nous sommes à la recherche d'un logement. Consolidated Press me propose d'écrire pour elle. Il ne peut évidemment pas être question de collaborer à ce type de presse. Mais je vais utiliser la situation tout à fait exceptionnelle pour publier quelques articles afin de faire le point sur la situation (tant générale que personnelle). C'est le seul moyen de faire pièce à tous les mensonges. Ma santé est maintenant redevenue assez bonne et je vais me remettre au travail littéraire dès que les valises seront défaits. Pour l'instant, mon adresse est la suivante : Léon Sedov³, Paris, poste restante.

Ne pourriez-vous pas me donner des détails sur l'état du communisme hollandais et sur votre propre position à son égard ?

Mes meilleures salutations à tous les amis.

1. Lettre à G. Mannoury, Institut d'Histoire sociale Amsterdam, traduit de l'allemand.

2. Gerrit Mannoury (1867-1956), docteur en mathématiques était professeur à l'Université d'Amsterdam depuis 1917. Membre du parti communiste, il était devenu opposant critique.

3. Sedov était le nom de la femme de Trotsky et il avait fait faire son passeport à ce nom comme la loi soviétique lui en donnait le droit.

[DEMANDE DE VISA]¹
(18 février 1929)

Monsieur le Consul,

Je me permets de me référer au discours de M. Löbe président du Reichstag² (le 6 février) et j'ai donc l'honneur, monsieur le Consul, de vous demander de bien vouloir me délivrer les documents permettant mon voyage en Allemagne.

Veillez agréer, monsieur le Consul, mes salutations respectueuses.

1. Demande adressée au Consul d'Allemagne (8239), traduite de l'allemand, avec la permission de la Houghton Library.

2. Paul *Löbe* (1875-1967), social-démocrate, Président du Reichstag allemand depuis 1924, avait évoqué dans un discours la possibilité d'accorder à Trotsky un visa de séjour en Allemagne.

**[INFORMATION
SUR LA DEMANDE DE VISA]¹**
(18 février 1929)

CONFORMÉMENT A VOTRE DISCOURS DU 6 FÉVRIER AU REICHSTAG JE DEMANDE AUPRÈS DU CONSULAT ALLEMAND LOCAL L'AUTORISATION EN QUESTION.

1. Télégramme à P. Löbe (8929), traduit de l'allemand, avec la permission de la Houghton Library.

[POUR UNE CURE EN ALLEMAGNE]¹
(23 février 1929)

JE SUIS EN BIVOUAC ATTENDS AVEC IMPATIENCE AUTORISATION
ENTRÉE ALLEMAGNE STOP BIEN QUE SANTÉ MEILLEURE QU'À ALMA-
ATA CAR MALARIA NETTEMENT CALMÉE STOP TRAITEMENT PAR
MÉDECINS ALLEMANDS ABSOLUMENT NÉCESSAIRE ESPÈRE PASSER
SAISON À WILDINGEN STOP ACCORD AVEC CONSOLIDATED WABIR-
DAW PARIS DURANT CE MOIS ARTICLES ET INTERVIEWS EXCLUSIVE-
MENT PAR SON INTERMÉDIAIRE LETTRE SUIT.

1. Télégramme à Hugo Urbahns (10654), traduit de l'allemand, avec la permission de la Houghton Library.

COMMENT EST-CE ARRIVÉ ?

(25 février 1929)

I

C'EST LA MARCHÉ DES ÉVÉNEMENTS¹

La sensation est l'ombre inévitable de la politique. Dans la question de mon expulsion d'Union soviétique, cependant, l'ombre a pris des dimensions par trop grotesques. En outre le sensationnalisme nuit à cette sorte de politique qui s'assigne de grands objectifs. Le mien, en écrivant ces lignes, n'est pas de créer encore plus de sensation, mais au contraire d'y couper court en fournissant à l'opinion publique une information objective — dans la mesure où l'on peut atteindre l'objectivité dans la lutte politique de façon générale.

Pour émousser l'angle du sensationnalisme, qu'il me soit permis de dire en commençant ce dont on doit supposer qu'il n'est pas nécessaire de le dire aux lecteurs bien informés, à savoir que notre attitude à l'égard de la révolution d'Octobre, du pouvoir soviétique, de la doctrine marxiste et du bolchevisme demeure inchangée. Nous ne mesurons pas le processus historique à l'aune de notre sort personnel.

Il est vrai que j'ai maintenant recours à un moyen de communication avec le public qui est plutôt exceptionnel du point de vue des méthodes auxquelles j'ai été habitué pendant ma vie politique. Mais cela découle de la nature exceptionnelle des conditions dans lesquelles je me trouve désormais.

Une avalanche de fabulations, d'inventions, de fantaisies se sont entassées sur la question de mon sort personnel — quelque chose qui me laisserait à peu près indifférent si cela ne nuisait pas en même temps à la cause que je sers et que j'ai toujours servie. Je n'ai aucune raison d'envelopper de mystère mon destin

1. Série d'articles (T 3713) traduits du russe : la traduction de 1929 a été revue.

personnel, dans la mesure où il a toujours été étroitement lié, d'une façon ou d'une autre, avec des intérêts de nature générale. Au contraire. Maintenant, plus que jamais, il est dans mon intérêt de présenter les choses comme elles sont en réalité — pas seulement à mes amis, mais aussi à mes ennemis. Mon objet n'est pas la propagande, mais l'information.

La condition préalable que j'ai posée à l'agence de presse² a été une totale liberté dans l'expression de mon point de vue. Mes articles devaient être publiés comme ils étaient écrits, ou pas du tout.

J'écris à Constantinople où le navire soviétique *Ilyich* m'a amené d'Odessa le 12 février. Je n'ai pas choisi ce lieu de résidence, en dépit de ce qu'affirment nombre de journaux. Mes plus proches amis d'Allemagne et de France ont raison de supposer que j'ai été conduit en Turquie contre mon gré.

A l'officier de police turc qui est monté sur le vapeur à Buyukdere pour vérifier les papiers des passagers — il n'y en avait aucun sur le bateau en dehors de ma famille et des agents du G.P.U. — j'ai remis la déclaration suivante à transmettre au président de la république turque, Kemal Pacha³ :

« Cher monsieur,

A l'entrée de Constantinople, j'ai l'honneur de vous informer que je suis arrivé à la frontière turque non de mon propre gré et que la seule raison pour laquelle je pourrai franchir la frontière sera l'emploi de la force contre moi. Je vous prie, monsieur le Président, d'accepter de ma part l'expression des sentiments propres dans cette circonstance. L. Trotsky. 12 février 1929. »

Puisque j'étais expulsé d'U.R.S.S. en dépit de mes vives protestations, j'aurais naturellement préféré me rendre dans un pays dont le langage, la vie sociale et la culture me soient familiers. Mais les intérêts des exilés sont rarement compatibles avec les intérêts des gens qui les exilent.

Il en était ainsi en 1916 quand le gouvernement de la république française m'expulsa de force en Espagne, pays dont j'ignorais la langue. A son tour, le gouvernement libéral espagnol du señor Romanones⁴ ne me laissa pas le temps d'apprendre la

2. Il s'agit de la Wabirdaw Consolidated Press.

3. Kemal Pacha était le nom officiel donné en Turquie à Mustapha Kemal.

4. Le comte de *Romanones* (Alvaro de Figueroa y de Torres) (1863-1950) était chef du gouvernement espagnol pendant la guerre à partir de 1915.

langue de Cervantes⁵, mais s'empressa de m'arrêter sans la moindre raison et de me déporter de l'autre côté de l'Atlantique⁶. Si c'était un sentiment admissible en politique que d'exulter, on pourrait dire que j'ai bientôt bénéficié de raisons exceptionnelles de m'estimer satisfait : Malvy⁷, le ministre radical de l'intérieur qui m'avait expulsé de France, en a été expulsé à son tour peu après par le gouvernement de Clemenceau⁸. Mais il y a eu plus. Le chef de la police politique française, M. Faux-Pas Bidet⁹, dont les rapports avaient constitué la base de mon expulsion de France en 1916 a été lui-même arrêté en 1918 en Russie, où il effectuait une mission assez peu amicale¹⁰. Conduit devant moi au commissariat à la guerre, M. Bidet répliqua à ma question : « Comment cela est-il arrivé ? » avec cette formule plutôt vague, mais, en un sens, et, à sa façon, magnifique : « C'est la marche des événements ! »

L'époque nouvelle qui commençait avec la dernière guerre est avant tout celle des grands bouleversements et des tournants politiques brutaux. Nous avons été les témoins de bien des surprises et le serons encore pendant longtemps. Dans toutes ces circonstances la formule du philosophe policier conviendra parfaitement : « C'est la marche des événements ! »

Je ne cacherai pas le fait que je ne considère pas du tout mon expulsion d'Union soviétique comme le dernier mot de l'histoire. Il ne s'agit pas seulement bien entendu, de mon destin personnel. Les hauts et les bas de la route de l'histoire sont tortueux, c'est certain. Mais j'ai appris à l'école de l'objectivité historique à m'accommoder des chemins que présente le cours réel du développement.

Mais établissons d'abord les faits qu'il est nécessaire de connaître pour comprendre ce qui est arrivé.

En janvier 1928, le XV^e congrès du parti communiste

5. Miguel de Cervantes Saavedra (1547-1616), le grand écrivain espagnol, auteur de *Don Quichotte*, était depuis longtemps l'objet de l'admiration de Trotsky.

6. Embarqué à Barcelone, Trotsky fut expédié aux Etats-Unis.

7. Louis Malvy (1875-1949) était ministre de l'intérieur en France en 1914.
8. Malvy, accusé de « défaitisme » par Clemenceau, fut chassé du gouvernement et traduit en Haute-Cour. Georges Clemenceau (1841-1929) était le champion de la guerre à outrance, pourfendeur des « défaitistes » et des « ennemis de l'intérieur ».

9. Charles Faux-Pas Bidet (né en 1880), commissaire de police qui avait été à l'origine de l'expulsion de Trotsky, s'était distingué par sa grossièreté à son égard.

10. Faux-Pas Bidet se livrait à l'espionnage en Russie soviétique en 1918 pour le compte du gouvernement français, Trotsky était alors le chef de l'Armée rouge.

soviétique, en réalité le congrès des bureaucrates de la fraction de Staline, a exclu du parti l'Opposition et a sanctionné l'utilisation de la répression gouvernementale contre elle¹¹. Peu après, des centaines — et maintenant des milliers de membres de l'Opposition ont été exilés dans les différentes parties de la Sibérie et de l'Asie centrale.

Il y avait parmi eux Khristian Rakovsky¹², ancien président du conseil des commissaires du peuple et ambassadeur en France qui a à son crédit quarante ans de lutte dans les rangs de la classe ouvrière en France, Bulgarie, Roumanie, et Russie; Karl Radek¹³, l'un des plus remarquables écrivains marxistes internationaux; I. N. Smirnov¹⁴, commissaire du peuple jusqu'à son arrestation et l'un des plus anciens constructeurs du parti; Smilga¹⁵, l'un des organisateurs de la révolution d'Octobre et de l'armée rouge; Préobrajensky¹⁶, un économiste avec une éducation profonde, qui a été conseiller financier dans les négociations avec la France; Mouralov et Mratchkovsky¹⁷, organisateurs de l'Armée rouge et maréchaux de la guerre révolutionnaire; Beloborodov¹⁸, commissaire du peuple à l'intérieur avant sa déportation; Sosnovsky¹⁹, qui a brillamment servi le parti par la plume comme journaliste et commentateur social. Kasparova²⁰,

11. Le XV^e congrès s'était déroulé du 7 au 19 décembre 1927 et les mesures de déportation avaient été prises à partir de janvier 1928.

12. (Khristian E. Rakovsky (1873-1941) révolutionnaire européen, avait été chef de l'administration politique de l'Armée rouge, du gouvernement communiste d'Ukraine, ambassadeur à Londres et Paris.

13. Karl B. Sobelsohn, dit Radek (1885-1939) avait milité dans les partis allemand et polonais et à la tête de la III^e Internationale. C'était un journaliste très doué.

14. Ivan Nikititch Smirnov (1881-1936), surnommé par Lénine « la conscience du parti » était commissaire du peuple aux P&T après avoir « soviétisé la Sibérie ».

15. Ivar T. Smilga (1892-1937), ancien dirigeant des soldats, marins et ouvriers de la Baltique, avait été le « complice » de Lénine dans la préparation de l'insurrection d'Octobre.

16. Evenii A. Preobrajensky (1886-1937), ancien secrétaire du parti, avait mené la polémique contre Boukharine sur la politique économique après avoir été le porte-parole de l'Opposition de 1923.

17. Nicolai I. Mouralov (1877-1937) et Sergei V. Mratchkovsky (1883-1936), tous deux héros de la révolution et de la guerre civile avaient occupé les plus hautes fonctions dans l'Armée rouge jusqu'à leur déportation.

18. Aleksandr G. Beloborodov (1891-1938), ouvrier, vieux-bolchevik qui avait pris la responsabilité de l'exécution du tsar et de sa famille, était en effet ministre de l'intérieur de la R.S.F.S.R.

19. Lev S. Sosnovsky (1886-1937) était l'un des plus populaires des journalistes communistes. Il était, lui, emprisonné.

20. Varsenica D. Djavadovka, ép. Kasparova (1875-1937), ancienne de l'Armée rouge et de l'Internationale communiste, amie de Trotsky, avait animé le « groupe-tampon » avant le XV^e congrès, puis rallié l'Opposition.

qui a dirigé le travail du parti et de l'I.C. parmi les femmes de l'Orient ; Bogouslavsky²¹, ancien président du « petit » conseil des commissaires du peuple, et ainsi de suite.

Leurs vies, et celles de dizaines d'autres Oppositionnels que je n'ai pas nommés, sont indissolublement liées à l'épopée de trois révolutions : celles de 1905, de février 1917 et d'octobre 1917. Les destinées personnelles de nombre d'entre eux pourraient servir de sujet à des drames grandioses. Plus important encore, il est indiscutable qu'au sens politique ces exilés ont rendu au gouvernement soviétique des services infiniment plus grands que ceux qui les ont exilés.

L'endroit choisi pour mon exil était Alma-Ata, la nouvelle capitale du Kazakhstan, une cité paludique de tremblements de terre et d'inondations, au pied de la chaîne du Tiansan, à presque deux cents kilomètres du chemin de fer le plus proche et à plus de trois mille kilomètres de Moscou. Là, ma femme, mon fils²² et moi avons passé une année en compagnie des livres — et de la nature qui est vraiment magnifique dans ces régions. Journaux et lettres mettaient de vingt jours à un et parfois deux mois pour me parvenir, en fonction de l'époque de l'année et des dispositions des autorités de Moscou.

Quoique nous ayons rencontré à chaque pas des amis secrets, nous étions complètement isolés de la population environnante, car quiconque essayait d'entrer en contact avec nous était puni, parfois même très sévèrement. Nos seuls liens avec le monde extérieur étaient les parties de chasse où nous allions, mon fils et moi, accompagnés par les agents du G.P.U., au cours desquelles nous vivions comme des semi-nomades sur les bas-fonds salés et les steppes semi-désertes pendant des semaines, campant sous les étoiles ou dans des *kibitkas* kirghizes et nous déplaçant sur des chameaux. La région est célèbre par l'abondance des chèvres sauvages, des sangliers, des canards, des oies et autres espèces, mais aussi pour ses serpents venimeux, ses scorpions et ses araignées. En janvier de cette année, un télégramme nous a informés que trois tigres venaient d'être aperçus remontant la rivière Ili à partir du lac Balkhach. Mon fils et moi nous sommes demandés si nous allions déclarer la guerre — en proclamant bien sûr qu'il s'agissait d'une guerre défensive

21. Mikhaïl S. Bogouslavsky (1886-1937), ouvrier imprimeur, ancien « déciste » avait été président du conseil de la R.S.F.S.R.

22. Lev L. Sedov (1906-1938) était le principal collaborateur politique de Trotsky dont il était le fils aîné, né de Natalia Ivanovna Sedova (1882-1962).

— ou faire appel au pacte Kellogg²³ contre la guerre. Ces vieux tigres rusés et expérimentés auraient certainement adopté une attitude de totale sympathie à l'égard du pacte Kellogg — il suffit pour s'en rendre compte de se référer à l'exemple de Clemenceau²⁴ — car, après tout, c'est la force des mâchoires qui tranche en dernière analyse.

Mon fils et moi n'avions pas encore pris une décision concernant ces prédateurs du Balkhach quand notre destinée a été brusquement altérée par un nouveau tournant des événements.

Cela commença par notre correspondance. Pendant les dix premiers mois de notre exil, nos lettres, bien que censurées, atteignaient néanmoins leurs destinations en gros la moitié du temps. La correspondance entre déportés avait pris une grande ampleur. Les lettres revêtaient parfois les dimensions de traités politiques et étaient largement reproduites, atteignant les centres politiques du pays et débordant ses frontières. Elles étaient imprimées et diffusées de toutes sortes de façons. Vers la fin d'octobre de l'an dernier, tout changea brusquement. Nos communications avec nos camarades d'idées, nos amis, notre famille même, furent brutalement interrompues ; lettres et télégrammes ne nous atteignaient plus. Au bureau du télégraphe de Moscou, comme nous l'apprîmes par des voies particulières, des centaines de télégrammes à mon adresse s'empilaient, surtout pendant les jours de commémoration de la révolution d'Octobre et d'autres anniversaires révolutionnaires. Le cercle autour de nous se resserrait de plus en plus.

Il faut garder à l'esprit que non seulement les militants de base, mais aussi les fonctionnaires de l'appareil de Staline trouvaient difficiles à avaler ces repréailles contre les figures dirigeantes de la révolution d'Octobre. Ceux du sommet les apaisaient avec des arguments selon lesquels des mesures sévères assureraient une totale unanimité dans le parti et permettraient de travailler en paix. La fraction de Staline croyait, ou du moins promettait que l'envoi dans l'exil intérieur des dirigeants de l'Opposition mettrait un terme aux activités des « trotskystes ».

Mais ce fut précisément ce qui n'arriva pas. L'année qui suivit le XV^e congrès fut la plus troublée de l'existence du parti.

23. Frank B. Kellogg (1856-1937) était alors secrétaire d'Etat américain.

24. Rappelons que Clemenceau dit « Le Père la Victoire » fut aussi surnommé « Le Tigre » et que le pacte Briand-Kellogg était un pacte « pour la paix ».

En fait, ce fut seulement après le XV^e congrès que de larges couches du parti et de la classe ouvrière commencèrent à prendre un intérêt réel dans cette lutte qui se déroulait au sommet et réalisèrent que des divergences fondamentales de principe étaient en jeu, puisque des dizaines, des centaines, et même des milliers de gens, connus dans tout le pays ou au moins dans leurs régions, districts ou entreprises, étaient disposés à encourir l'exclusion du parti et la déportation pour leurs idées. En 1928, malgré des vagues de répression continuelles, l'Opposition a grandi de façon remarquable, surtout dans les plus grandes entreprises industrielles. Cela conduisit à une intensification de la répression et en particulier à l'interdiction de la correspondance pour les exilés et entre eux. Nous attendions que suivent d'autres mesures de ce genre, et nous ne nous trompions pas.

Le 16 décembre, un représentant spécial du G.P.U. est arrivé de Moscou et, au nom de cette institution, il me remit un ultimatum : arrêter de diriger la lutte de l'Opposition, sinon des mesures spéciales seraient prises pour m'isoler complètement de la vie politique. Il n'était pas question de m'expédier à l'étranger. Autant qu'il me semblait, il s'agissait de mesures d'ordre interne. Je répondis à cet ultimatum par une lettre exposant les principes de base, adressée au comité central du parti et au présidium de l'I.C. Il me semble nécessaire d'en citer ici quelques extraits :

« Exiger de moi que je renonce à l'activité politique, c'est exiger que je renonce à la lutte pour les intérêts du prolétariat international, une lutte que je poursuis sans interruption depuis trente-deux ans dans toute ma vie consciente. La tentative de représenter cette activité comme " contre-révolutionnaire " émane de ceux que j'accuse devant le prolétariat international de fouler aux pieds les enseignements fondamentaux de Marx et de Lénine, de porter atteinte aux intérêts historiques de la révolution mondiale, de rompre avec les traditions et l'héritage d'Octobre, et, de façon inconsciente mais d'autant plus dangereuse, de préparer la voie à Thermidor. »

Je laisse de côté la partie suivante de ce document qui énumère nos principales divergences sur les questions intérieures et internationales. La lettre affirme plus loin :

« Une période de réaction peut se produire non seulement après une révolution bourgeoise, mais égale-

ment à la suite d'une révolution prolétarienne. Depuis six ans, nous vivons en U.R.S.S. dans l'ambiance d'une montée de la réaction contre Octobre qui ouvre la voie à Thermidor. La manifestation la plus évidente et la plus achevée de cette réaction au sein du parti est la persécution et la destruction organisationnelle de l'aile gauche.

Dans ses dernières tentatives de résister aux éléments thermidoriens avoués, la fraction de Staline ne survit qu'en s'appropriant les " débris " et les " résidus " des idées de l'Opposition. Au point de vue de la capacité créatrice, elle est impuissante. La lutte contre la gauche l'a privée de toute stabilité. Sa politique pratique n'a pas d'axe, elle est fautive, contradictoire, indigne de confiance. La bruyante campagne contre le danger de droite reste aux trois quarts purement formelle et sert avant tout à masquer aux yeux des masses la guerre de destruction réelle menée contre les bolcheviks-léninistes. » Ma lettre conclut :

« Dans la " Déclaration " que nous avons soumise au VI^e congrès [...], nous avons répondu à l'accusation de faire du travail fractionnel en déclarant qu'il ne pourrait prendre fin que si l'article 58, qui nous est perfidement appliqué²⁵, était aboli, et si nous étions réintégrés dans le parti, non en pécheurs repentants, mais en militants révolutionnaires qui ne trahissent pas leur drapeau. Et, comme si nous avions prévu l'ultimatum qui m'est présenté aujourd'hui, nous écrivions textuellement :

Seule une bureaucratie tout à fait corrompue pourrait exiger que des révolutionnaires renoncent ainsi (à l'activité politique, c'est-à-dire à servir le parti et la révolution internationale). Seuls de méprisables renégats pourraient faire semblable promesse. »

Je n'ai rien à changer à ces paroles.

A chacun sa part. Vous voulez continuer à conduire les affaires sous la pression des forces de classes ennemies du prolétariat. Nous connaissons notre devoir. Nous l'accomplirons jusqu'au bout. L. Trotsky. Alma-Ata. 16 décembre 1928. »

25. C'était l'article 58 du Code Pénal que le régime invoquait pour déporter ses critiques.

II

MON EXPULSION D'UNION SOVIÉTIQUE¹

(25 février 1929)

Pour récapituler : à l'exigence d'arrêter toute activité, j'ai répondu par l'affirmation que seuls des bureaucrates dégénérés pouvaient présenter une telle exigence et que seuls des renégats pouvaient l'accepter. Même les staliniens ne pouvaient guère s'attendre à une autre réponse. Après cela, un mois s'est écoulé sans incident. Nos liaisons avec le monde extérieur avaient été complètement coupées, y compris les liaisons illégales organisées par les jeunes camarades qui avaient surmonté les pires difficultés et jusqu'à la fin de 1928 m'avaient procuré à Alma-Ata d'abondantes informations en provenance de Moscou et d'autres centres. En janvier de cette année, nous n'avons reçu que les journaux de Moscou. Plus ils parlaient de la lutte contre la droite, plus nous étions sûrs d'avoir raison en nous attendant à un coup contre la gauche. C'est la méthode politique de Staline.

Le représentant du G.P.U. de Moscou, Volynsky², est resté tout ce temps à Alma-Ata, attendant des instructions. Le 20 janvier, il est apparu chez nous, accompagné de nombre d'agents du G.P.U. armés, qui ont occupé toutes les issues, et il m'a tendu l'extrait suivant des minutes de la conférence spéciale du G.P.U. du 18 janvier 1929 :

« Considérant : le cas du citoyen Trotsky, Lev Davidovitch, en vertu de l'article 58/10 du code criminel, accusation d'activité contre-révolutionnaire, s'exprimant dans l'organisation d'un parti illégal antisoviétique dont l'activité s'est récemment tournée vers l'organisation

1. Article, T 3173, traduit du russe avec la permission de la Houghton Library.

2. S. G. Volynsky, dont nous ne savons pas grand-chose, semble tout de même avoir été un fonctionnaire de haut rang dans le G.P.U. ·

LÉON TROTSKY

d'actions antisoviétiques et la préparation de la lutte armée contre le pouvoir soviétique. Décision : le citoyen Trotsky, Lev Davidovitch, sera expulsé du territoire de l'U.R.S.S. »

Quand il me fut demandé de signer une reconnaissance écrite d'avoir été informé de cette décision, j'écrivis : « La décision du G.P.U., criminelle dans son essence et illégale dans sa forme, m'a été annoncée, le 20 janvier 1929. Trotsky. »

Je qualifie cette décision de criminelle parce qu'elle m'accuse de préparatifs pour la lutte armée contre le pouvoir soviétique, un mensonge délibéré. Une telle formule, nécessaire à Staline pour justifier mon exil, tend en et par elle-même à saper le pouvoir soviétique de la manière la plus pernicieuse. Car s'il était vrai que l'Opposition, conduite par des hommes qui ont aidé à organiser la révolution d'Octobre et bâti l'Armée rouge et la république soviétique, préparait le renversement du pouvoir soviétique par la force des armes, cela signifierait en soi une désastreuse situation dans le pays. S'il en était ainsi, même l'agent contre-révolutionnaire le plus favorablement disposé du monde bourgeois devrait se dire : « Aucune raison de s'empres- ser de nouer des liens économiques avec les soviets ; mieux vaut attendre et voir l'issue du conflit armé. »

Fort heureusement, cependant, la formule du G.P.U. est un abominable mensonge policier. Nous sommes entièrement inspirés par la conviction que la domination soviétique a une profonde vitalité et une grande souplesse. Notre ligne est celle de la réforme interne. Je saisis cette opportunité pour le proclamer devant le monde entier et, ce faisant, pour parer partiellement ce coup porté aux intérêts de la république soviétique par la formule dictée par Staline, qui est radicalement fausse. Quelle que soit aujourd'hui l'importance des difficultés internes de l'Union soviétique, qui sont le résultat non seulement des circonstances objectives mais aussi d'une politique impuissante de zigzags, tous ceux qui escomptent un prochain effondrement du pouvoir soviétique se trompent lourdement, comme ils l'ont déjà fait autrefois.

Il semble que M. Chamberlain³ ne nourrisse pas de semblables illusions. Il procède selon des critères de caractère plus pratique. Si l'on en croit les comptes-rendus répétés dans la

3. Austen Chamberlain (1863-1937) était secrétaire d'Etat aux affaires étrangères du gouvernement britannique.

presse avec insistance, en particulier celui de la revue américaine *The Nation*, M. Chamberlain a déclaré que des relations diplomatiques correctes seraient parfaitement possibles avec l'Union soviétique, le lendemain du jour où Trotsky aurait été, comme il dit, « collé au mur ». Cette formule lapidaire fait honneur au tempérament du ministre conservateur, lequel, quand il parle de la marine américaine, emploie plus la langue des végétariens.

Bien que je ne dispose d'aucun pouvoir diplomatique, je me risque néanmoins, dans l'intérêt de la cause (et partiellement dans mon propre intérêt également) à conseiller au ministre britannique des affaires étrangères de ne pas insister de façon trop littérale sur cette exigence. Staline a suffisamment montré qu'il était disposé à satisfaire les volontés de M. Chamberlain en m'expulsant d'Union soviétique. S'il n'a pas fait plus, ce n'est pas faute de désir de plaire. Ce serait trop stupide de prendre cette raison pour punir l'économie soviétique et l'industrie britannique. En outre, je pourrais également souligner que les relations internationales sont basées sur le principe de la réciprocité. Mais c'est un sujet désagréable, et je préfère l'abandonner.

Dans ma reconnaissance écrite que la décision du G.P.U. m'avait été communiquée, je l'ai qualifiée non seulement de criminelle en essence mais d'illégale dans la forme. Je voulais dire par là que le G.P.U. peut offrir à quelqu'un le choix de quitter le pays sous peine de représailles, sous une forme ou sous une autre, si celui-ci veut rester, mais qu'elle ne peut pas véritablement expulser quelqu'un sans son accord.

Quand j'ai demandé comment j'allais être exilé et dans quel pays, on m'a répondu que j'en serai informé en Russie d'Europe par un représentant du G.P.U. qui serait envoyé là pour me rencontrer. Toute la journée du lendemain a été occupée à faire fiévreusement des paquets, presque exclusivement de manuscrits et de livres. Nos deux chiens d'arrêt regardaient avec inquiétude cette foule de gens bruyants dans cette maison habituellement tranquille. Je remarquerai en passant qu'il n'y avait même pas une ombre d'hostilité de la part des agents du G.P.U. Tout au contraire.

A l'aube du 22 janvier, ma femme, mon fils et moi, avec notre escorte du G.P.U., sommes montés dans un autocar qui nous a conduit sur une route couverte d'une épaisse neige humide vers le col de Kurday. Là nous avons rencontré des vents violents et d'importantes chutes de neige. Le puissant tracteur qui devait nous remorquer dans le col était enseveli dans la neige avec les sept véhicules à moteur qu'il remorquait. Pendant la

tempête dans le col, sept hommes et pas mal de chevaux furent gelés à mort. Nous fûmes obligés de nous transférer sur des traîneaux. Il nous fallut plus de sept heures pour faire un peu moins de trente kilomètres. Le long de cette route sous la neige, nous avons rencontré de nombreux traîneaux abandonnés, leurs brancards dressés, beaucoup de chargements de matériel pour le chemin de fer Turkestan-Sibérie en construction, beaucoup de réservoirs de kérosène — tout cela profondément enfoncé dans la neige. Hommes et chevaux s'étaient réfugiés dans les camps d'hiver tout proches des Kirghizes.

De l'autre côté du col, nous avons repris un autobus et, à Pichpek (aujourd'hui Frounzé), un wagon de chemin de fer. Les journaux de Moscou que nous avons trouvés en chemin montraient que l'opinion publique avait été préparée à l'expulsion du pays des dirigeants de l'Opposition.

Dans la région d'Aktioubinsk, nous avons été informés par télégramme direct que le lieu de notre exil serait Constantinople. J'ai réclamé la possibilité de voir deux membres de ma famille à Moscou⁴. Ils ont été conduits à la gare de Riajsk et placés sous surveillance avec nous. Le nouveau représentant du G.P.U., Boulanov⁵, essaya de me persuader des avantages d'aller à Constantinople. Mais j'ai refusé catégoriquement. Boulanov s'est engagé dans des négociations avec Moscou par fil direct. Là, on avait tout prévu, sauf la possibilité que je puisse refuser de quitter le pays volontairement.

Notre train est détourné de sa route, roule lentement en remontant la voie, s'arrête finalement sur une voie latérale près d'une petite gare morte et là sombre dans le coma entre deux rangées de bois épais. Les jours passent. Des débris de boîtes de conserve s'accumulent autour du train. Corbeaux et pies se rassemblent toujours plus nombreux pour le festin. Il n'y a pas de lapins : une terrible épidémie les a balayés cet automne. Le renard avait fait une trace régulière la nuit, jusqu'à notre train.

La machine, avec un wagon derrière elle, faisait des voyages quotidiens à une gare plus importante pour ramener le gros du ravitaillement. La grippe fait rage dans notre wagon. Nous relisons Anatole France⁶ et l'histoire de la Russie de Kliou-

4. Trotsky voulait rencontrer sa belle-fille, la femme de Lev, Ana Volkova et son second fils, Sergei (né en 1908).

5. Pavel P. *Boulanov* (1895-1938) était un dirigeant du G.P.U., proche de Iagoda.

6. Anatole Thibault, dit Anatole *France* (1844-1924) était alors tenu pour l'un des plus grands écrivains français du xx^e siècle.

tchevsky.⁷ Le froid atteint 53 degrés au-dessous de zéro. Notre machine continue à avancer et à reculer pour éviter que les roues ne gèlent dans les rails. De lointaines stations de radio appellent, cherchant dans l'éther ce qui nous arrive. Nous n'entendons pas leurs questions : nous jouons aux échecs. Mais même si nous les avions entendues, nous n'aurions pas pu leur répondre : amenés là de nuit, nous ne savions pas nous-mêmes où nous étions — sauf que c'était quelque part dans la région de Koursk.

Quand, à travers la fenêtre du train, nous aperçûmes le vapeur qui nous attendait, nous ne pûmes pas nous empêcher de nous souvenir d'un autre bateau qui nous avait, une autre fois, emmenés vers une destination qui n'était pas de notre choix. C'était en mars 1917, au large de Halifax au Canada, quand des marins britanniques, sous les yeux d'une foule de passagers, m'avait charrié à bras, enlevé du vapeur norvégien *Christiana-fjord*, sur lequel j'avais voyagé avec tous les papiers nécessaires et tous les visas pour Christiana et Petrograd. Notre famille était la même alors, mais de douze ans plus jeune. Mon fils aîné avait eu onze ans à Halifax et il avait frappé l'un des marins britanniques de son petit poing avant que j'ai pu empêcher ce geste par lequel il espérait naïvement gagner ma liberté et surtout me remettre dans la position verticale. Au lieu de Petrograd, ma destination avait été alors un camp de concentration.

L'Ilyitch, sans chargement ni autres passagers, prit la mer à une heure du matin environ. Pendant une soixantaine de milles, un brise-glace nous ouvrit le passage. Le vent qui avait fait rage dans la région ne fit que nous caresser doucement des derniers souffles de ses ailes. Le 12 février, nous entrons dans le Bosphore. A l'officier de police turc qui avait été prévenu que le vapeur transportait ma famille et moi-même, je remis la déclaration selon laquelle j'étais conduit à Constantinople contre mon gré. Ce fut en vain. Le vapeur continua son chemin. Après vingt-deux jours de voyage, ayant parcouru cinq mille kilomètres, nous étions à Constantinople.

Douze jours et douze nuits se sont écoulées ainsi. Pendant que nous étions là, nous avons appris de nouvelles arrestations — de plusieurs centaines de personnes, y compris cent cinquante membres d'un prétendu « centre trotskyste ». Parmi les noms publiés étaient ceux de Kavtaradzé, ancien président du conseil

7. Vassili O. *Klioutchevsky* (1841-1911) était un des plus grands historiens russes, proche des libéraux.

des commissaires du peuple de Géorgie, Mdivani, l'ancien représentant commercial soviétique à Paris, Voronsky, le meilleur critique littéraire du parti et Drobnis, l'une des figures les plus héroïques de la révolution ukrainienne⁸. Tous étaient des figures centrales du parti qui avaient contribué à organiser la révolution d'Octobre.

Le 8 février, Boulanov nous a annoncé : « En dépit de grands efforts de la part de Moscou, le gouvernement allemand refuse catégoriquement de vous admettre en Allemagne. J'ai reçu l'instruction définitive de vous conduire à Constantinople. »

— « Mais je n'irai pas volontairement, et je ferai une déclaration en ce sens à la frontière turque. »

— « Cela ne changera rien à l'affaire ; de toute façon, vous serez conduit en Turquie. »

— « Alors vous devrez conclure un accord avec la police turque pour mon exil forcé en Turquie. »

— « Nous ne savons rien de cela, répliqua-t-il, nous ne faisons qu'obéir aux ordres. »

Après douze jours d'arrêt, notre train avait repris sa marche. Tout modeste qu'il était, il s'allongeait avec l'augmentation de l'escorte. Pendant tout le voyage, depuis Pichpek, nous n'avions pas le droit de quitter notre wagon. Maintenant nous allions à toute allure vers le sud. Nos seuls arrêts étaient à de petites gares pour prendre eau et combustible. Ces grandes précautions étaient inspirées par le souvenir de la manifestation à la gare de Moscou quand je fus déporté de Moscou en janvier 1928. En cette circonstance, les manifestants empêchèrent le train de partir pour Tachkent et il ne fut possible de me déporter que le lendemain, en secret.

Les journaux reçus en route nous apportaient des échos de la nouvelle grande campagne contre les « trotskystes ». Il filtrait entre les lignes quelques éléments permettant de deviner une

8. C'était le 24 janvier 1929 que la *Pravda* avait annoncé l'arrestation, les jours précédents, d'environ 150 personnes accusées d'avoir collaboré à l'impression et à la diffusion d'un texte de Trotsky. Sergei I. *Kavtaradzé* (1885-1971), vieux-bolchevik, avait été président du gouvernement de Géorgie. Il venait d'être enfermé à Tcheliabinsk. Polikarp G. dit Boudou *Mdivani* (1877-1937), vieux-bolchevik qui avait été le chef du partie en Géorgie, avait été représentant commercial en France. Aleksandr K. *Voronsky* (1884-1943), journaliste et écrivain, ancien directeur de *Krasnia Nov'*, était emprisonné avec les deux précédents. Jakov N. *Drobnis* (1890-1937), cordonnier, vieux-bolchevik, était un ancien déciste. Notons que, peut-être par pudeur, Trotsky ne mentionne pas, parmi les personnes arrêtées, son ami personnel Karl Ivanovitch Grünstein, ancien secrétaire de la société des bagnards politiques.

lutte au sommet au sujet de ma déportation. La fraction Staline était pressée. Et elle avait bien raison : il fallait surmonter non seulement des obstacles politiques, mais des obstacles physiques aussi. On avait désigné le vapeur *Kalinine* pour nous embarquer à Odessa, mais il avait été pris dans les glaces. Tous les efforts des brise-glaces furent vains. Moscou était au télégraphe, pressant. Le vapeur *Ilytch* fut disponible sur ordre. Notre train arriva à Odessa dans la nuit du 10 février. De la fenêtre j'entrevois des endroits familiers. J'avais passé sept ans de ma vie d'écolier dans cette ville. Notre wagon fut conduit directement au vapeur. Il faisait un froid terrible. En dépit de l'heure tardive, le quai était encerclé par des troupes et des agents du G.P.U. Là, nous devions prendre congé des membres de notre famille qui avaient partagé notre emprisonnement pendant ces deux semaines.

III

PEUT-ON PENSER QUE LA DÉMOCRATIE PARLEMENTAIRE REMPLACERA LES SOVIETS ?¹ (25 février 1929)

« Si le pouvoir soviétique affronte des difficultés grandissantes, si la crise de direction de la dictature devient infiniment aiguë, si on ne peut exclure le danger de bonapartisme — ne vaudrait-il pas mieux prendre la route de la démocratie ? » Soit cette question est posée ouvertement, soit elle continue à être le thème sous-jacent de nombreux articles consacrés aux récents événements en Union soviétique.

Je n'ai pas l'intention d'entrer dans une discussion pour savoir ce qui est *mieux* et ce qui ne l'est pas. Mon objectif est de découvrir ce qui est *probable*, c'est-à-dire ce qui découle de la logique objective des événements. Et j'en suis venu à la conclusion que ce qui est le moins probable ou, plus précisément, ce qui est absolument exclu, c'est une transition des soviets à la démocratie parlementaire.

Nombre de journaux m'ont expliqué, poliment et dans une langue populaire, que mon expulsion était le résultat de l'absence de démocratie en Russie et que je n'avais pas par conséquent lieu de me plaindre. D'abord, je ne me suis plaint à personne ; deuxièmement, j'ai eu aussi l'occasion d'être expulsé de plusieurs démocraties. Que les adversaires des soviets considèrent l'actuelle crise aiguë de direction en U.R.S.S. comme la conséquence inévitable du règne d'une dictature — une dictature pour laquelle j'assume personnellement, bien entendu, toute la responsabilité — est tout à fait dans l'ordre des choses. Au sens le plus général, cette observation est juste. Je ne suis pas le moins du monde prêt, sur la base du fait que j'ai été exilé, à abandonner le déterminisme historique. Mais si ce n'est pas par hasard que la crise de direction est née de la dictature, ce n'est pas non plus par

1. Article T 3153, traduit du russe avec la permission de la Houghton Library.

hasard que la dictature elle-même est née de l'éphémère démocratie qui avait remplacé le tsarisme en février 1917. Si la dictature est coupable de répression et de tous les autres maux, pourquoi donc la démocratie s'avère-t-elle impuissante à protéger le pays de la dictature ? Et où est la preuve qu'elle serait capable de repousser la dictature si elle prenait sa place ?

Pour exprimer plus clairement cette idée, il me faut élargir le cadre géographique de mes références et rappeler au moins certaines tendances du développement en Europe depuis la guerre, laquelle n'était pas seulement un épisode, mais le sanglant prologue d'une ère nouvelle.

Presque tous ceux qui ont été des dirigeants pendant la guerre vivent encore. Ce que la majorité d'entre eux disaient à l'époque, c'était qu'elle était la dernière guerre, après laquelle viendrait le règne de la paix et de la démocratie. Certains croyaient même ce qu'ils disaient. Mais aucun n'aurait aujourd'hui le courage de répéter ses paroles d'alors. Pourquoi ? Parce que la guerre nous a fait entrer dans une époque de grandes tensions et de grands conflits avec la perspective de guerres plus grandes encore. A l'heure qu'il est, des trains puissants sont en train de se précipiter l'un vers l'autre sur les rails de la domination mondiale. On ne peut pas mesurer notre époque à l'aune du XIX^e siècle, qui fut avant tout celui de l'expansion de la démocratie. A bien des égards, le XX^e siècle différera plus du XIX^e que toute l'histoire moderne du Moyen Age.

Dans un journal de Vienne, Herriot² énumérait récemment les cas dans lesquels la démocratie a reculé devant la dictature. Après l'installation du pouvoir révolutionnaire en Russie et la défaite du mouvement révolutionnaire dans plusieurs pays, nous avons assisté à l'établissement de dictatures fascistes dans toute l'Europe méridionale et orientale. Comment peut-on expliquer que s'éteignent ainsi les flammes des autels de la démocratie ? On dit parfois qu'il s'agit d'Etats arriérés ou insuffisamment mûrs. On ne peut guère appliquer cette explication à l'Italie. Mais même si c'est vrai, cela n'explique rien. On pensait au XIX^e siècle que c'était une loi de l'histoire que toutes les nations arriérées monteraient les marches de la démocratie. Pourquoi le XX^e les leur fait-il redescendre sur la route de la dictature ? Nous pensons que l'explication sort des faits eux-mêmes. Les institutions démocratiques ont démontré qu'elles ne peuvent résister à la

2. Edouard Herriot (1872-1957) radical-socialiste, maire de Lyon avait été chef du gouvernement du cartel des gauches.

pression des contradictions actuelles, quelles soient nationales ou internationales et le plus souvent des deux types combinés. Bien ou mal, c'est un fait.

Par analogie avec la construction électrique, on peut définir la démocratie comme un système d'interrupteurs de sécurité et de coupe-circuit pour se protéger contre des courants excessivement chargés par la lutte nationale ou sociale. Aucune période de l'histoire humaine — même éloignée — n'a été aussi surchargée d'antagonismes que la nôtre. La surcharge des lignes arrive de plus en plus souvent à différents points de la grille européenne. Sous l'impact des contradictions de classe et internationales qui sont trop chargées, les interrupteurs de la démocratie grillent ou explosent. C'est essentiellement ce que représente le court-circuit de la dictature.

En même temps, la force des contradictions à l'intérieur de chaque pays et à l'échelle mondiale ne diminue pas, mais grandit. Il n'y a guère de motif de consolation dans le fait que ce processus est retenu à la périphérie du monde capitaliste. La goutte peut partir du petit doigt ou du gros orteil, mais elle peut finalement atteindre le cœur. En outre, peu importe l'état de choses dans les pays où le capitalisme est fort et la démocratie ancienne — une question que nous ne pouvons aborder ici —, ce que nous avons souligné jusqu'à maintenant éclaire suffisamment la question posée dans le titre de cet article.

Quand des gens opposent la démocratie aux soviets, ce qu'ils ont habituellement à l'esprit, c'est simplement le système parlementaire. Ils oublient l'autre aspect de la question, l'aspect décisif — précisément le fait que la révolution d'Octobre a ouvert la voie à la plus grande révolution démocratique de l'histoire humaine. La confiscation des grandes propriétés, l'élimination complète des privilèges traditionnels de classe et des distinctions de la société russe, la destruction des appareils bureaucratique et militaire tsaristes, l'introduction de l'égalité nationale et de l'auto-détermination nationale — tout cela constituait l'œuvre démocratique élémentaire que la révolution de février, avant de s'en aller, a légué, presque intacte, en héritage à la révolution d'Octobre. Ce fut précisément la faillite de la coalition libéraux-socialistes, son incapacité à réaliser cette œuvre, qui a rendu possible la dictature soviétique, basée sur une alliance des ouvriers, des paysans et des nationalités opprimées. Les causes mêmes qui ont empêché notre démocratie, faible et historiquement attardée, de réaliser sa tâche historique élémentaire l'empêcheront aussi à l'avenir de se mettre à la tête du pays. Car, dans

l'intervalle, les problèmes et difficultés n'ont cessé de grandir et la démocratie de s'affaiblir.

Le système soviétique n'est pas simplement une forme de gouvernement qu'on puisse comparer dans l'abstrait à la forme parlementaire. Avant tout il constitue une nouvelle forme de rapports de propriété. Ce dont il s'agit au fond, c'est de la propriété de la terre, des banques, des mines, des usines, des chemins de fer. Les masses laborieuses se souviennent très bien de ce que l'aristocrate, le grand propriétaire, le fonctionnaire, l'usurier, le capitaliste et le patron étaient dans la Russie tsariste. Il existe incontestablement dans les masses un mécontentement tout à fait légitime contre la situation actuelle dans l'Etat soviétique. Mais les masses ne veulent pas du retour de propriétaire, du fonctionnaire, ou du patron. On ne doit pas sous-estimer ces « bagatelles » en s'intoxiquant de lieux communs sur la démocratie. Contre le retour du grand propriétaire, les paysans combattront aujourd'hui comme ils l'ont fait il y a dix ans, jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Le grand propriétaire ne peut revenir d'émigration dans son domaine qu'en chevauchant un canon et il devrait y passer ses nuits. Il est vrai que les paysans s'accommoderaient plus facilement du retour du capitaliste, puisque l'industrie d'Etat, jusqu'à maintenant, ne leur a fourni des produits industriels que sur une base moins favorable que ne le faisaient auparavant les marchands. C'est là, notons-le en passant, la racine de toutes les difficultés internes. Mais les paysans se souviennent que grand propriétaire et capitaliste étaient les frères siamois de l'ancien régime, qu'ils ont quitté la scène ensemble, que, pendant la guerre civile, ils ont combattu ensemble contre les soviets et que, dans les territoires occupés par les Blancs, le patron reprenait son usine et le grand propriétaire sa terre. Le paysan comprend que le capitaliste ne reviendrait pas seul, mais avec le grand propriétaire. C'est pourquoi le paysan ne veut ni de l'un ni de l'autre. Et c'est une source puissante de force, même si elle a une forme négative, pour le régime soviétique.

Il faut appeler les choses par leur nom. Ce dont il s'agit ici, ce n'est pas d'introduire quelque démocratie désincarnée, mais de ramener la Russie sur la voie capitaliste. Mais à quoi ressemblerait la deuxième édition du capitalisme russe ? La carte du monde a profondément changé dans les quinze dernières années. La lutte pour la domination mondiale a pris des proportions gigantesques. Les phases de cette lutte se jouent avec les os des nations faibles et arriérées. Une Russie capitaliste

ne pourrait pas occuper, aujourd'hui même, la position de troisième ordre à laquelle la Russie tsariste était destinée par le cours de la guerre mondiale. Le capitalisme russe aujourd'hui serait un capitalisme dépendant, semi-colonial, sans aucune perspective. La Russie n° 2 occuperait une position quelque part entre la Russie n° 1 et l'Inde.

Le système soviétique, avec son industrie nationalisée et le monopole du commerce extérieur, en dépit de toutes ses contradictions et difficultés, est un système qui protège l'indépendance économique et culturelle du pays. Cela a été compris même par de nombreux démocrates qui ont été attirés du côté soviétique, non par le socialisme, mais par un patriotisme qui avait assimilé quelques leçons élémentaires de l'histoire. A cette catégorie appartiennent nombre des forces de l'intelligentsia technique, ainsi que la nouvelle école d'écrivains que, faute d'un nom mieux approprié, j'ai appelé les compagnons de route.

Il existe une poignée de doctrinaires impuissants qui aimeraient avoir la démocratie sans le capitalisme. Mais les forces sociales sérieuses, hostiles au régime soviétique, veulent le capitalisme sans démocratie. Cela s'applique non seulement aux propriétaires expropriés, mais aux paysans riches également. Dans la mesure où la paysannerie s'est tournée contre la révolution, elle a toujours servi d'appui au bonapartisme.

Le pouvoir soviétique est apparu comme le résultat de terribles contradictions sur la scène internationale et nationale. Il est vain d'espérer que les systèmes de sécurité démocratiques de type libéral ou socialiste pourraient résister à ces contradictions que le dernier quart de siècle a portées à leur tension maximale ; ou qu'ils pourraient « régler » la soif de revanche et de restauration qui inspire les classes dirigeantes chassées. Ces éléments s'allongent en une longue file, le marchand et l'industriel prenant appui sur le koulak, le grand propriétaire sur le marchand, la monarchie accrochée derrière lui et les créanciers étrangers derrière. Et tous cherchent à occuper le premier rang dans le pays en cas de victoire.

Napoléon avait justement résumé la dynamique de l'époque révolutionnaire, dominée par les extrêmes, quand il avait dit : « L'Europe sera républicaine ou Cosaque ». On peut dire aujourd'hui avec plus de raison encore : « La Russie sera soviétique ou bonapartiste. »

Ce que je viens de dire pourrait indiquer que je ne suis pas prêt à affirmer l'existence de garanties absolues pour la stabilité permanente du pouvoir soviétique. Si l'Opposition le pensait, il

n'y aurait aucun sens dans la lutte que nous menons contre le danger bonapartiste. Je suis même moins enclin à affirmer que la solidité du système soviétique peut ne pas être affectée par la politique particulière de l'actuel gouvernement soviétique. L'acharnement de notre lutte interne montre parfaitement combien nous jugeons dangereuse pour le pouvoir soviétique la politique de zigzags de Staline. Mais le fait même que nous luttons atteste également que nous sommes loin de l'attitude qu'on appelle le pessimisme. Nous partons de la conviction que le système soviétique a d'importantes réserves et ressources internes. La ligne de l'Opposition n'est pas tournée vers la chute du régime soviétique, mais vers son renforcement et son développement. On peut formuler nos conclusions dans les brèves propositions suivantes :

1. Indépendamment de sa mission socialiste, dont le soutien réside avant tout dans la fraction la plus avancée du prolétariat industriel, le régime soviétique a de profondes racines sociales et historiques dans les masses du peuple et constitue une assurance contre une restauration, une garantie d'un développement indépendant c'est-à-dire non-colonisé.

2. La principale lutte historique contre l'Union soviétique et la principale lutte interne contre la domination communiste, a été menée non pas au nom du remplacement de la dictature par la démocratie, mais de celui du régime transitoire actuel par le capitalisme qui ne pourrait être que dépendant et semi-colonial.

3. Dans ces circonstances, un tournant vers le capitalisme ne pourrait être accompli qu'au prix d'une guerre civile longue et cruelle, accompagnée d'une intervention ouverte ou déguisée de l'étranger.

4. La seule forme politique que pourrait prendre un tel renversement serait une dictature militaire, une variété contemporaine de bonapartisme. Mais une dictature contre-révolutionnaire aurait, logée dans ses fondations même, le ressort d'une nouvelle révolution d'Octobre.

5. Non seulement le lutte de l'Opposition repose exclusivement et totalement sur les bases soviétiques, mais elle est aussi la continuation directe et le développement de la ligne fondamentale du bolchevisme. L'étape actuelle de la lutte n'est pas une étape décisive, mais, pour ainsi dire, une étape conjoncturelle.

6. Le développement ultérieur du système soviétique et par conséquent aussi le destin de l'Opposition, dépend non seulement de facteurs internes, mais, dans une large mesure, de l'évolution ultérieure de toute la situation mondiale. Quelle

LÉON TROTSKY

direction les développements prendront-ils dans le monde capitaliste? Comment les Etats les plus forts, à la poursuite de l'expansion, se déploieront-ils sur le marché mondial? Quelle forme prendront les relations mutuelles entre états européens dans les années qui viennent et, question infiniment plus importante, les relations entre les Etats-Unis et l'Europe, avant tout la Grande-Bretagne?

Il existe bien des prophètes qui, sans trop réfléchir, débattent la question du destin de la république soviétique, mais se taisent sur le destin dominant de l'Europe capitaliste. Ces deux questions sont pourtant inextricablement liées l'une à l'autre bien que de façon contradictoire.

IV

LA VICTOIRE DE STALINE¹

(25 février 1929)

Staline a été élu secrétaire général quand Lénine² vivait encore, en 1922. A cette époque, ce poste avait un caractère plus technique que politique. Néanmoins, même alors, Lénine était opposé à la candidature de Staline. C'est précisément à cette occasion qu'il parla d'un cuisinier avec une préférence pour les plats épicés. Mais Lénine céda sur ce point devant d'autres membres du bureau politique², bien que sans grand enthousiasme : « Essayons et on verra. »

La maladie de Lénine modifia totalement la situation. Jusque-là, Lénine était resté au levier central du pouvoir, dirigeant le bureau politique. Le niveau secondaire du travail, celui de l'application des décisions centrales, était confié à Staline en tant que secrétaire général. Tous les autres membres du bureau politique avaient des fonctions particulières.

Le départ de Lénine de la scène plaça automatiquement le levier central dans les mains de Staline. On considéra cela comme un arrangement provisoire. Personne ne proposa de changement, car chacun espérait que Lénine guérirait rapidement.

Pendant ce temps, Lénine s'activait fiévreusement à sélectionner ses amis pour les faire monter dans l'appareil. Se relevant de sa première attaque et revenant temporairement au travail en 1922-23, Lénine fut horrifié du degré qu'avait atteint la bureaucratization de l'appareil et de l'omnipotence qu'il semblait avoir sur les masses du parti.

En insistant pour que je devienne vice-président du conseil des commissaires du peuple³, Lénine discuta avec moi sur la

1. Article dicté le 25 février 1929, T 3173, traduit du russe avec la permission de la Houghton Library.

2. Cf. P. Broué, *Trotsky*, pp. 320-322.

3. On peut regretter que Trotsky soit sur ce point particulièrement imprécis : il est vrai que la nomination de Staline en 1922 était pour lui peu explicable.

nécessité d'engager en commun la lutte contre le bureaucratisme de Staline. Il s'agissait de la mener avec le moins possible de convulsions et de chocs dans le parti.

Mais la santé de Lénine empira de nouveau. Dans ce qu'on appelle son « testament », rédigé le 4 janvier 1924, Lénine conseilla avec insistance au parti de relever Staline de ses tâches centrales à cause de sa déloyauté et de sa tendance à l'abus de pouvoir⁴. Mais Lénine dut s'aliter de nouveau. L'arrangement provisoire avec Staline à la barre fut reconduit. En même temps, les espoirs de la guérison de Lénine s'évanouissaient rapidement. La perspective qu'il dût bientôt se retirer totalement du travail mit au premier plan la question de la direction du parti.

A cette époque n'avait encore pris forme aucune divergence de nature principielle. Le groupe qui s'opposa à moi avait un caractère purement personnel. Le mot d'ordre de Zinoviev⁵, Staline et compagnie était : « Empêcher Trotsky de prendre la direction du parti. » Au cours de la lutte ultérieure de Zinoviev et Kamenev⁶ contre Staline, les secrets de cette première période ont été révélés par les conspirateurs eux-mêmes. Car c'était une conspiration.

Un bureau politique secret (le septumvirat, « bande des sept ») fut constitué comprenant tous les membres du bureau politique officiel, moins moi, et avec en plus Kouibychev⁷, l'actuel président du conseil suprême de l'économie nationale. Toutes les questions étaient tranchées d'avance dans ce centre secret dont les membres étaient liés par des engagements mutuels. Ils avaient décidé de ne pas s'engager dans des polémiques les uns contre les autres et en même temps de chercher des occasions pour m'attaquer. Il y avait des centres secrets semblables dans les organisations locales, liés au septumvirat de Moscou pour une discipline stricte. On utilisait des codes spéciaux pour correspondre. C'était là un groupe illégal

4. C'est en réalité dans le post-scriptum de sa « lettre au congrès » appelée « testament » que Lénine recommanda l'élimination de Staline du secrétariat général.

5. Grigory Ie. Radomylsky, dit G. Zinoviev (1883-1936), vieux-bolchevik, avait été le lieutenant de Lénine en émigration et l'avait combattu à propos de l'insurrection. En 1922, et jusqu'en 1925, il avait constitué avec Staline et son ami Kamenev le triumvirat.

6. Lev Borissovitch Rosenfeld dit Kamenev (1883-1936), vieux-bolchevik, beau-frère de Trotsky, avait été très proche de Lénine.

7. Valerian V. Kouibychev (1888-1935), élève-officier passé au parti clandestin, s'était lié à Staline pendant la guerre civile. Il était entré au bureau politique en décembre 1927.

fort bien organisé, à l'intérieur du parti, dirigé à l'origine contre une seule personne. Les gens étaient sélectionnés pour des postes responsables dans le parti et l'Etat en fonction d'un critère unique ; l'opposition à Trotsky.

Pendant l' « interrègne » prolongé créé par la maladie de Lénine, ce travail fut poursuivi sans relâche mais avec prudence encore et de façon dissimulée, afin qu'en cas de guérison de Lénine les ponts minés puissent être conservés. Les conspirateurs agissaient par insinuations. Les candidats à des postes devaient « deviner » ce qu'on attendait d'eux. Ceux qui « devinaient » montaient. Ainsi se constitua un type spécial de carriérisme qui fut plus tard appelé publiquement « antitrotskyisme ». La mort de Lénine délia les mains des conspirateurs et leur permit d'agir ouvertement.

Les membres du parti qui élevaient la voix pour protester contre cette conspiration étaient victimes d'attaques perfides basées sur les prétextes les plus tirés par les cheveux, parfois entièrement fabriqués. Par ailleurs, des éléments moralement instables, du type de ceux qui auraient été brutalement chassés du parti dans les cinq premières années du pouvoir soviétique, cherchaient maintenant des assurances pour eux-mêmes par des remarques hostiles à Trotsky. A partir de la fin 1923, ce travail fut transposé dans tous les partis de l'I.C. : quelques dirigeants furent détrônés, d'autres nommés à leur place, exclusivement sur la base de leur attitude à l'égard de Trotsky. On s'acharna à une sélection artificielle, non des meilleurs, mais des plus adaptables. La politique générale fut de remplacer les gens indépendants et doués par des médiocrités qui devaient entièrement leurs positions à l'appareil. Et la plus haute expression de la médiocrité de l'appareil fut Staline lui-même.

A la fin de 1923, les trois quarts de l'appareil avaient déjà été pris en mains et alignés, prêts à mener le combat dans les rangs du parti. Toutes sortes d'armes étaient prêtes et en place, attendant le signal de l'attaque. Puis il fut donné. Les deux premières campagnes de « discussion » ouverte contre moi, à l'automne 1923 et à l'automne 1924, coïncidèrent — les deux fois — avec ma maladie qui m'empêcha de m'adresser à aucune réunion du parti⁸.

8. Il est possible et même probable que cette coïncidence ne relève pas du hasard et que la maladie mystérieuse dont souffrait Trotsky ait été une conséquence du conflit dans le parti.

Sous la furieuse pression exercée par le comité central, le travail sur la base commençait de tous côtés. Mes vieilles divergences avec Lénine, qui avaient précédé non seulement la révolution mais aussi la guerre mondiale et avaient depuis longtemps disparu dans notre travail commun, furent soudain déterrées et mises à la lumière, déformées, exagérées, et présentées aux rangs des non-initiés dans le parti comme des questions de la plus extrême urgence. Les militants étaient stupéfaits, interloqués, intimidés. En même temps la méthode de sélection des personnels franchissait un pas supplémentaire. Il devenait désormais impossible de détenir un poste d'administrateur d'usine, secrétaire d'un comité d'entreprise, président d'un comité exécutif de comté, comptable ou secrétaire, sans se recommander de son antitrotskysme.

J'ai évité aussi longtemps que possible d'engager ce combat qui était, par nature, celui d'une conspiration sans principes dirigée contre moi personnellement, au moins dans sa première phase. Il était clair pour moi qu'un tel combat, dès qu'il aurait commencé, prendrait tout de suite un caractère violent et pourrait, dans les conditions de la dictature révolutionnaire, conduire à de dangereuses conséquences. Ce n'est pas ici le lieu de discuter la question de savoir s'il était juste d'essayer de maintenir un terrain commun pour le travail collectif, au prix de très grandes concessions personnelles, ou si j'aurais dû prendre l'offensive sur toute la ligne, en dépit de l'absence de terrain politique suffisant pour une telle action. Le fait est que j'ai choisi la première voie et qu'en dépit de tout, je ne le regrette pas. Il y a des victoires qui mènent à l'impasse et des défaites qui ouvrent de nouvelles avenues.

Même après que soient apparues en pleine lumière de profondes divergences politiques qui ont rejeté à l'arrière-plan les intrigues personnelles, j'ai essayé de garder le conflit dans les limites d'une discussion de principes et tenté de contrer ou d'empêcher que la question se trouve posée de force, afin de garder la possibilité que les opinions et pronostics divergents puissent être vérifiés à l'épreuve des faits et de l'expérience.

Au contraire, Zinoviev, Kamenev et Staline, qui au début se dissimulait prudemment derrière les deux autres, ont poussé de toutes leurs forces sur cette question. Ils n'avaient aucun désir que le parti ait le temps et réfléchisse aux divergences pour les éprouver à la lumière de l'expérience. Quand Zinoviev et Kamenev rompèrent avec Staline, ce dernier lança automatiquement contre eux la même campagne de calomnies anti-« trots-

kyste » avec sa toute-puissante force d'inertie, que tous les trois avaient développée pendant trois ans.

Ce qui précède ne constitue pas une explication historique de la victoire de Staline, mais une esquisse sommaire de la façon dont cette victoire a été remportée. C'est moins que tout une plainte contre l'intrigue. Une ligne politique qui trouve la cause de sa défaite dans les intrigues de ses adversaires est une ligne aveugle et pathétique. L'intrigue est une façon particulière de réaliser techniquement une tâche ; elle ne peut jouer qu'un rôle secondaire. Les grandes questions historiques se résolvent par l'action de grandes forces sociales, pas par les petites manœuvres.

La victoire de Staline, dans toute sa faiblesse et son caractère incertain, exprime des changements significatifs au sein des rapports de classes dans la société révolutionnaire. C'est la victoire ou la demi-victoire de certaines couches ou groupes sur d'autres. C'est le reflet des changements dans la situation internationale qui se sont produits au cours des dernières années. Mais ces problèmes constituent un thème d'une telle dimension qu'ils méritent d'être traités à part.

A ce point, une seule chose doit être affirmée. En dépit de toutes les erreurs et de la confusion de la presse mondiale hostile au bolchevisme dans l'évaluation des différentes étapes ou événements de la lutte interne en U.R.S.S., elle a, dans l'ensemble, réussi à percer l'enveloppe extérieure pour extraire le noyau social de cette lutte — à savoir que la victoire de Staline est la victoire des tendances les plus modérées, les plus conservatrices, à la mentalité la plus bureaucratique et propriétaire, les plus bornées nationalement, sur les tendances qui soutiennent la révolution prolétarienne internationale et les traditions du parti bolchevique. Dans cette mesure, je n'ai aucune raison de protester contre les louanges du réalisme de Staline que l'on trouve si souvent dans la presse bourgeoise. Quelle sera la solidité et la durée de cette victoire et quelle direction prendront les développements à venir — c'est une autre affaire.

V

COMMENT CELA A-T-IL PU ARRIVER ?¹ (25 février 1929)

Comment a-t-il été possible que cela arrive ? On peut répondre à cette question de deux façons : soit en décrivant le mécanisme interne de la lutte entre groupes dirigeants soit en faisant apparaître les forces sociales sous-jacentes les plus profondes. Chacune de ces approches a de plein droit sa place. Et elles ne s'excluent pas l'une l'autre ; plutôt, elles se complètent. Il est naturel que le lecteur veuille savoir d'abord comment s'est produit concrètement un changement aussi radical dans la direction, par quels moyens Staline a été capable de devenir le maître de l'appareil et de le diriger contre les autres. Par rapport à la question essentielle du réaligement des forces de classes et de la progression des différentes étapes de la révolution, la question des groupements de personnes et de leurs combinaisons n'a qu'une signification secondaire. Mais, dans ces limites, elle est parfaitement légitime. Et il faut y répondre.

Qu'est-ce que Staline ? Pour une caractérisation concise, on dirait : *c'est la plus éminente médiocrité du parti*. Il est doué de sens pratique, de volonté forte, de persévérance dans la poursuite de ses objectifs. Son horizon politique est très étroit et son niveau théorique également très primitif. Son travail de compilation, *Les Fondements du léninisme*, dans lequel il a essayé de rendre hommage aux traditions théoriques du parti, est plein d'erreurs élémentaires. Son ignorance des langues étrangères — il n'en connaît pas une seule — l'oblige à suivre de seconde main la vie politique des autres pays. Il a l'esprit obstinément empirique et dénué d'imagination créatrice. Aux yeux du groupe dirigeant du parti (dans des cercles plus larges, il était inconnu), il

1. Article, T 3173, traduit du russe avec la permission de la Houghton Library.

a toujours semblé destiné à jouer des rôles secondaires, ou même plus, subsidiaires. Et le fait qu'il joue aujourd'hui le rôle dirigeant n'est pas tellement le reflet de sa propre personnalité qu'une caractérisation de l'actuelle période transitoire d'équilibre instable. Comme l'a dit Helvétius² : « Chaque période a ses grands hommes, et si elle en manque, elle les fabrique. »

Comme tout empiriste, Staline est plein de contradictions. Il agit par impulsion, sans perspective. Sa ligne politique est une série de zigzags. Pour chaque zig ou zag, il invente une banalité théorique *ad hoc* ou prescrit à d'autres de le faire. Il a une attitude très peu respectueuse à l'égard des faits et des gens. Il ne trouve jamais anormal d'appeler blanc aujourd'hui ce qu'il appelait noir hier. On pourrait sans difficulté dresser un catalogue ahurissant de déclarations contradictoires de Staline. Je n'en citerai qu'un exemple, qui convient mieux que d'autres dans le cadre de cet article. Je m'excuse par avance de ce que l'exemple me concerne personnellement. Au cours des dernières années, Staline a concentré ses efforts sur ce qu'on appelle la déglorification de Trotsky. Une histoire nouvelle de la révolution d'Octobre a été hâtivement bâclée, en même temps qu'une histoire nouvelle de l'Armée rouge et une histoire nouvelle du parti. Staline a donné le signal de la révision des valeurs en déclarant le 19 novembre 1924 : « Trotsky n'a pas joué et ne pouvait pas jouer de rôle particulier dans le parti ou dans l'insurrection d'Octobre ». Il a commencé à répéter cette affirmation à toute occasion.

On a appelé à Staline un article qu'il avait lui-même écrit au premier anniversaire de la révolution. Cet article disait littéralement : « Tout le travail d'organisation pratique de l'insurrection a été mené sous la direction immédiate du président du soviet de Pétrograd, Trotsky. On peut dire avec assurance que le passage rapide de la garnison du côté du soviet et l'organisation remarquable du travail du comité militaire révolutionnaire, le parti les doit principalement et avant tout à Trotsky. »³

Comment Staline est-il sorti de cette embarrassante contradiction ? Très simplement : en intensifiant le torrent d'invectives dirigé contre les « trotskystes ». Il existe des centaines d'exemples. Ses commentaires sur Zinoviev et Kamenev sont remarqua-

2. Claude Adrien *Helvétius* (1715-1771), philosophe français, auteur d'un ouvrage solennellement brûlé par la Sorbonne.

3. Selon le biographe de Staline, Isaac Deutscher, ce texte a disparu des *Œuvres* de Staline en 1947.

bles pour leurs contradictions non moins éclatantes. Et l'on peut être assurés que, dans un proche avenir, Staline commencera, à sa façon la plus venimeuse, à exprimer les mêmes opinions sur Rykov, Tomsky et Boukharine⁴, qu'il a jusqu'à présent dénoncées comme de perfides calomnies de l'Opposition.

Comment ose-t-il se complaire dans des contradictions aussi patentes ? La clé en est dans le fait qu'il ne fait ses discours ou écrit ses articles qu'après que son adversaire ait été privé de la possibilité de répondre. La polémique de Staline n'est que l'écho tardif de sa technique d'organisation. Ce que le stalinisme est avant tout, c'est un fonctionnement automatique de l'appareil.

Lénine, dans ce qu'on appelle son « testament », a commenté ces deux traits caractéristiques de Staline, sa brutalité et sa déloyauté. Mais ce n'est qu'après la mort de Lénine qu'il les a poussés jusqu'au bout. Staline se préoccupe de créer une atmosphère aussi empoisonnée que possible dans la lutte interne du parti et cherche, par ce moyen, à placer le parti devant le fait accompli d'une scission.

« Ce cuisinier ne nous préparera que des plats épicés », avertissait Lénine, dès 1922. Le décret du G.P.U. accusant l'Opposition de préparer la lutte armée n'est pas le seul plat de ce type de Staline. En juillet 1927, c'est-à-dire à une époque où l'Opposition était encore dans le parti et ses représentants encore au comité central, Staline souleva soudain la question : « L'Opposition est-elle réellement opposée à la victoire de l'U.R.S.S. dans les combats à venir contre l'impérialisme ? »

Inutile de dire qu'il n'existait pas le moindre fondement à une telle insinuation. Mais le cuisinier avait déjà commencé à préparer le plat qu'il appela article 58. Dans la mesure où la question de l'attitude de l'Opposition à l'égard de la défense de l'U.R.S.S. a une signification internationale, j'estime nécessaire, dans l'intérêt de la république soviétique, de citer des extraits du discours dans lequel j'ai répondu à la question de Staline :

4. Aleksei I. Rykov (1881-1938), vieux-bolchevik, avait combattu les thèses d'avril de Lénine en 1917, puis la politique de Lénine au pouvoir refusant l'alliance de tous les socialistes. Mikhail P. Efremov, dit Tomsky, vieux-bolchevik et militant syndical dans le Livre était devenu président des syndicats soviétiques, tandis que Rykov était le chef du gouvernement. Avec Boukharine, ils constituaient le triumvirat des chefs de file de la droite. N. I. Boukharine (1888-1938), avait rejoint le parti après la révolution de 1905. Chef de file des communistes de gauche en 1918, il était passé à droite en 1921 et était devenu le théoricien d'une Nep accentuée, dite « néo-Nep ».

« Laissons de côté l'arrogance de la question », ai-je dit dans mon discours devant le plénum commun du comité central et de la commission centrale de contrôle en août 1927. « Et nous ne reviendrons pas pour l'instant sur les termes rigoureusement pesés par lesquels Lénine caractérisa les méthodes staliniennes — « brutalité » et « déloyauté ». Prenons la question telle qu'elle est posée et donnons-lui une réponse. Seuls des Gardes-Blancs peuvent être contre la victoire de l'U.R.S.S. dans la guerre future contre l'impérialisme. Pour Staline, il ne s'agit pas de cela. Au fond, il a en vue une autre question qu'il n'ose pas affirmer. C'est celle-ci : « L'Opposition pense que la direction de Staline n'est pas capable d'assurer la victoire de l'U.R.S.S. ? [...] Oui, l'Opposition pense que la direction de Staline rend la victoire plus difficile [...] Chaque oppositionnel occupera en temps de guerre au front ou derrière les lignes le poste que le parti lui confiera et il remplira son devoir jusqu'au bout [...] Mais pas un seul oppositionnel ne renoncera à son droit et à son devoir de lutter pour le redressement de la politique du parti [...] Je me résume : Pour la patrie socialiste ? Oui ! Pour la politique stalinienne ? Non ! »⁵

Même aujourd'hui, et bien que les circonstances aient changé, ces paroles conservent toute leur force et toute leur vigueur.

Avec la question des prétendus préparatifs de l'Opposition pour la lutte armée et celle de notre attitude prétendument négative à l'égard de la défense de l'Union soviétique, je suis obligé d'attirer l'attention sur un troisième plat, dans le menu des spécialités staliniennes : l'accusation d'actes terroristes. Ainsi que je l'ai découvert en arrivant à Constantinople, il a déjà paru dans la presse mondiale d'obscurs rapports concernant de prétendus complots terroristes où seraient impliqués certains groupes de l'Opposition « trotskyste ». La source de ces rumeurs est pour moi évidente. Dans mes lettres d'Alma-Ata, j'ai souvent mis mes amis en garde contre le fait que Staline, après avoir pris la route dans laquelle il s'est engagé, serait dans la nécessité de plus en plus pressante de découvrir « des complots terroristes » chez les « trotskystes ».

5. Discours au plénum du C.C. et de la C.C.C., 1^{er} août 1927, T 989 a, traduction française « La Révolution défigurée », *De la Révolution*, pp. 209-210.

Attribuer des plans d'insurrection armée à l'Opposition qui est dirigée par un état-major de révolutionnaires parfaitement expérimentés et responsables, c'est un acte lourd de conséquences. Il serait plus facile d'attribuer des objectifs terroristes à quelques groupes anonymes de « trotskystes ». C'est évidemment dans cette direction que vont aujourd'hui les efforts de Staline. En clamant d'avance un avertissement que tous puissent entendre, on peut fort bien ne pas pouvoir empêcher néanmoins les plans de Staline de se réaliser, mais on peut au moins rendre sa tâche plus difficile. C'est précisément ce que je fais.

Les méthodes de lutte de Staline sont telles que, dès 1926, je me suis senti obligé de lui dire, au cours d'une réunion du bureau politique, qu'il se portait candidat au rôle de fossoyeur de la révolution et du parti. Je répète aujourd'hui cet avertissement en le soulignant plus fortement encore. Cependant, même aujourd'hui, nous sommes aussi profondément convaincus que nous l'étions en 1926 que le parti viendra à bout de Staline, et pas Staline du parti.

VI

OÙ VA LA RÉPUBLIQUE SOVIÉTIQUE¹

(25 février 1929)

Depuis la révolution d'Octobre, cette question n'a pas quitté les colonnes de la grande presse mondiale. Au moment présent, elle est discutée en liaison avec mon expulsion d'U.R.S.S., que les ennemis du bolchevisme considèrent comme un symptôme d'un dénouement longtemps attendu. Que mon expulsion ait un caractère qui n'est pas personnel, mais politique, ce n'est pas à moi de le nier. Cependant je ne conseillerais pas à quiconque de sauter à la conclusion sur ce point d'un « commencement de la fin ».

Il est inutile de rappeler que les prédictions de l'histoire, à la différence de celles de l'astronomie, sont toujours conditionnelles, contenant options et alternatives. Il serait ridicule de prétendre à la capacité de prévision exacte, quand il s'agit d'une lutte entre forces vivantes. La tâche de prédiction historique consiste à différencier le possible de l'impossible et à séparer les variables les plus probables de toutes celles qui sont théoriquement possibles.

Pour être bien fondée, toute réponse à la question de savoir où va la révolution soviétique devrait résulter d'une analyse de toutes ses forces internes et de la situation mondiale dans laquelle se trouve la révolution elle-même. Une telle étude devrait constituer un livre. A Alma-Ata, j'ai commencé à travailler sur un livre semblable et j'espère l'achever dans un proche avenir.

Je ne puis ici qu'indiquer les lignes sur lesquelles il faut chercher la réponse. Est-il vrai que l'Union soviétique soit sur le bord d'être détruite ? Ses ressources internes sont-elles épuisées ? Qu'est-ce qui lui succédera, si elle est détruite — la démocratie, la dictature ou la restauration de la monarchie ?

1. Article, T 3173, traduit du russe avec la permission de la Houghton Library.

Le cours du processus révolutionnaire est infiniment plus complexe que celui d'un torrent de montagne. Mais, dans les deux cas, ce qui peut apparaître comme un changement de direction très paradoxal est en réalité tout à fait normal, c'est-à-dire conforme aux lois naturelles. Il n'y a aucune raison d'attendre une conformité schématique ou superficielle avec de telles lois. On doit partir du caractère normal de sa nature tel qu'il est déterminé par la masse du flot, le relief géologique local, les conditions de vents qui dominent, etc. En politique, cela signifie être capable de voir au-delà des sommets les plus élevés de la révolution, de prévoir la possibilité et même la probabilité de périodes soudaines, parfois prolongées de recul et, d'un autre côté, aux époques de plus profond déclin, par exemple pendant la contre-révolution de Stolypine², d'être capable de distinguer quelles sont les préconditions d'une nouvelle montée.

Les trois révolutions que la Russie a expérimentées dans le dernier quart de siècle constituent en fait des étapes d'une seule et même révolution. Douze ans se sont écoulés entre la première et la seconde ; entre la seconde et la troisième, neuf mois seulement.

Les onze années de la révolution russe à leur tour peuvent être décomposées en une série d'étapes, deux principales, la maladie de Lénine et l'ouverture de la lutte contre le « trotskysme » pouvant être prises en gros comme la ligne de partage entre elles. Dans la première période, les masses jouaient le rôle décisif. L'histoire n'a connu aucune autre révolution mettant en mouvement d'aussi grandes masses que la révolution d'Octobre. Il y a pourtant encore aujourd'hui des excentriques qui considèrent Octobre comme une aventure. Raisonnant de cette façon, ils réduisent d'ailleurs à néant ce qu'ils défendent eux-mêmes. Car que vaut un système social qui peut être renversé par une « aventure » ? En réalité, le succès de la révolution d'Octobre — le fait même qu'elle ait tenu dans les années les plus critiques contre tant d'ennemis — a été assuré par l'intervention active et l'initiative des masses de la ville et de la campagne par millions. Ce ne fut que sur cette base qu'on a pu improviser un appareil de gouvernement et une Armée rouge. Telle est en tout cas la conclusion principale que je tire de mon expérience dans ce domaine.

2. Piotr A. Stolypine (1862-1911) avait été ministre de l'Intérieur et Premier ministre du tsar à partir de 1906 et avait tenté de créer à la campagne une couche de paysans aisés soutiens du régime.

La seconde période, qui a amené un profond changement dans la direction est caractérisée par une indiscutable diminution du niveau de l'intervention directe des masses. Le courant est une fois de plus contenu dans ses rives. Sur les masses, et au-dessus d'elles, s'élève de plus en plus l'appareil administratif centralisé. L'Etat soviétique, comme l'armée, se bureaucratise. La distance entre la couche gouvernante et les masses s'accroît. L'appareil acquiert une toujours plus grande autosuffisance. Le gouvernement officiel a de plus en plus la conviction que la révolution d'Octobre a été faite précisément pour concentrer le pouvoir entre ses mains et lui assurer une position privilégiée.

Il n'est pas nécessaire, je pense, d'expliquer que les contradictions réelles, vivantes, dans le développement de l'Etat soviétique, que nous soulignons, ne peuvent en aucun cas servir d'arguments en faveur d'un « rejet » anarchiste de l'Etat, c'est-à-dire d'un « rejet » sans fard et bien inutile de l'Etat en général.

Dans une lettre remarquable qui traitait de phénomène de dégénérescence de l'appareil d'Etat et du parti, mon vieil ami Rakovsky a démontré de façon frappante qu'après la conquête du pouvoir une bureaucratie indépendante se différenciait du milieu de la classe ouvrière et que cette différenciation était d'abord seulement fonctionnelle, puis devenait sociale³. Naturellement le processus à l'intérieur de la bureaucratie s'est développé en relation avec le processus très profond en cours dans le pays. Sur la base de la Nep, une large couche de petite-bourgeoisie a reparu dans les villes ou a été créée. Les professions libérales ont ressuscité. Dans les campagnes, le paysan riche, le koulak, a relevé la tête. De larges secteurs de fonctionnaires, précisément parce qu'ils se sont élevés au-dessus des masses, se sont rapprochés des couches bourgeoises et ont noué avec elle des liens de famille. De plus en plus, l'initiative ou la critique de la part des masses a été considérée par l'appareil comme une ingérence. L'appareil a pu exercer une pression sur les masses, d'autant plus facilement que, comme on l'a dit, le sentiment de réaction dans la psychologie des masses elles-mêmes s'exprimait par une diminution indiscutable du niveau de leur activité

3. Khristian G. Rakovsky (1873-1941), socialiste international et internationaliste, ami personnel de Trotsky, chef du gouvernement ukrainien, puis diplomate, était l'un des chefs de l'Opposition en exil à Astrakhan. La lettre en question, adressée à G. N. Valentinov le 2 août 1928, a été republiée en U.R.S.S. par Nédélia en octobre 1988. Voir sa traduction française dans *Cahiers Léon Trotsky*, N° 18, 1974, pp. 81-95.

politique. Il s'est produit fréquemment, dans les dernières années, que des ouvriers entendent des bureaucrates ou des nouveaux possédants leur crier de façon péremptoire : « Ce n'est plus 1918 ! » En d'autres termes, le rapport de forces s'est modifié au détriment du prolétariat.

Correspondant à ces processus, il s'est produit des changements internes dans le parti dirigeant lui-même. Il ne faut jamais oublier que l'écrasante majorité des millions de membres du parti d'aujourd'hui n'ont qu'une vague idée de ce qu'était le parti dans la première période de la révolution pour ne pas parler de la clandestinité d'avant la révolution. Il suffit d'indiquer que de 75 à 80 % des membres du parti n'ont adhéré qu'après 1923. Le nombre de ceux qui ont des services avant la révolution est inférieur à 1 %. A partir de 1923, le parti a été dilué dans une masses de recrues à moitié brutes, dont le rôle était de servir de matériau docile aux mains des professionnels de l'appareil. Il fallait noyer ce noyau révolutionnaire du parti comme condition préalable à la victoire de l'appareil sur le « trotskysme ».

Remarquons à ce point que la bureaucratisation du parti et du gouvernement a produit d'importantes conséquences sur le plan de la corruption et de l'arbitraire. Nos adversaires les soulignent non sans ironie. Il ne serait pas naturel pour eux d'agir autrement. Mais quand ils essaient d'expliquer ces phénomènes par l'absence de démocratie parlementaire, il suffit de répondre en soulignant les longues séries de « Panamas »⁴ à commencer par celui qui, bien qu'il ne fût pas le premier, est devenu le terme péjoratif pour toute affaire de ce genre et en terminant par le dernier « Panama » où sont impliqués la *Gazette* de Paris et l'ancien ministre français Klotz⁵. Si quelqu'un devait nous dire que la France constitue une exception et que, par exemple aux Etats-Unis, la corruption est inconnue chez les politiciens ou les fonctionnaires du gouvernement, nous trouverions très difficile de le croire.

Mais revenons à notre sujet. La majorité de ces fonctionnaires qui se sont élevés au-dessus des masses est profondément conservatrice. Elle incline à penser que tout ce qui est nécessaire au bien-être de l'humanité a déjà été fait, et considère comme un

4. « Panama » ici est synonyme de scandale, allusion au « scandale de Panama ».

5. Louis Klotz était sénateur et avait été ministre des Finances ; il venait d'être arrêté dans l'« affaire Hanau ».

ennemi quiconque ne le reconnaît pas. L'attitude de ces éléments vis-à-vis de l'Opposition est celle de la haine organique : ils l'accusent de semer le mécontentement à leur égard dans les masses en exprimant des critiques, en sapant la stabilité du régime, et de menacer les conquêtes d'Octobre par le spectre de la « révolution permanente ». Cette couche conservatrice, qui constitue le soutien le plus puissant de Staline dans sa lutte contre l'Opposition, tend à aller plus loin à droite, dans la direction des nouveaux propriétaires, que Staline lui-même ou le noyau principal de sa fraction. D'où la lutte actuelle entre Staline et la droite ; d'où aussi la perspective d'une nouvelle purge dans le parti, non seulement des « trotskystes », dont le nombre a crû considérablement depuis les exclusions et les déportations, mais aussi des éléments les plus dégénérés de la bureaucratie. Ainsi la politique indécise de Staline s'est-elle développée dans une série de zigzags, avec cette conséquence que les deux ailes du parti, la gauche et la droite, ont grandi — aux dépens de la fraction gouvernante du centre.

Bien que la lutte contre la droite n'ait pas été retirée de l'ordre du jour, pour Staline, l'ennemi principal demeure, comme avant, la gauche. Il n'est plus nécessaire aujourd'hui de le prouver. Pour l'Opposition, c'est devenu évident il y a quelque temps. Dès les premières semaines de la campagne contre la droite, dans une lettre à mes camarades d'Alma-Ata le 10 novembre de l'année dernière⁶, j'écrivais que l'objectif tactique de Staline était, quand le moment était arrivé, « quand la droite serait suffisamment terrorisée, de tourner brutalement son feu contre la gauche. La campagne contre la droite sert seulement à construire une force d'élan pour un nouveau massacre contre la gauche. Celui qui ne le comprenait pas, ne comprend rien. » Cette prédiction a été vérifiée plus tôt et plus complètement qu'on ne pouvait s'y attendre.

Quand quelqu'un qui joue un rôle dans une révolution commence à reculer, sans rompre avec la base sociale qui soutient cette révolution, celui qui recule est obligé d'appeler le déclin une montée et de faire passer la droite pour la gauche. C'est précisément pour cette raison que les staliniens accusent l'Opposition de « contre-révolution » et font des efforts désespérés pour jeter au panier ensemble leurs opposants de droite et de gauche. Ce sont les mêmes objectifs que recherche désormais

6. Voir vol. II, pp. 366. Il s'agit du texte le « Bloc centre-droite », indique « mi-novembre » pp. 330-370.

l'emploi du mot « émigré ». En réalité, il y a aujourd'hui deux types d'émigrés, l'un qui a été chassé par le soulèvement de masse de la révolution et l'autre qui sert d'indice du succès remporté par les forces hostiles à la révolution.

Quand l'Opposition parle de Thermidor en s'appuyant sur l'analogie de la révolution classique de la fin du XVIII^e siècle⁷, elle a, à l'esprit, le danger que, devant les phénomènes et tendances ci-dessus mentionnées, la lutte des staliniens contre la gauche puisse devenir le point de départ d'un changement dissimulé dans la nature sociale du pouvoir soviétique.

La question de Thermidor qui a joué un rôle si important dans la lutte entre l'Opposition et la fraction dirigeante, exige quelques explications supplémentaires.

L'ancien président du Conseil français Herriot⁸, a récemment exprimé l'opinion que le régime soviétique, qui s'est appuyé sur la violence dans les dix dernières années, a par là même porté jugement contre lui. Au cours de sa visite à Moscou en 1924, Herriot, ainsi que je l'ai compris à l'époque, a essayé d'aborder les soviets de façon plus sympathique, bien que pas encore très claire. Mais maintenant qu'une décennie s'est écoulée, il estime qu'il est juste d'ôter son crédit à la révolution d'Octobre. J'avoue n'avoir pas très bien compris la pensée politique des radicaux. Les révolutions n'ont jamais donné à quiconque des effets à court terme. Il a fallu dix ans à la grande révolution française pour, non pas installer la démocratie, mais livrer le pays au bonapartisme. Il reste néanmoins indiscutable que si les Jacobins n'avaient pas réprimé les Girondins et n'avaient pas donné au monde l'exemple de la façon dont il faut traiter l'ordre ancien, toute l'humanité d'aujourd'hui serait plus courte d'une tête.

les révolutions n'ont pas encore passé sans laisser de traces sur le destin de l'humanité. Mais en même temps elles n'ont pas toujours préservé les conquêtes acquises au moment de leur apogée. Après que certaines classes, groupes ou individus ont fait une révolution, d'autres commencent à en tirer profit. Seul un sychophante sans espoir pourrait nier la signification historique mondiale de la grande révolution française, bien que la réaction

7. Thermidor est le système employé pour désigner la période qui suit la chute de Robespierre et du Comité de Salut public, le 9 Thermidor. Elle symbolise le recul de la révolution.

8. Edouard Herriot était un « ami de l'U.R.S.S. », et avait repris avec elle les relations diplomatiques.

qui l'a suivie ait été si profonde qu'elle amena la restauration des Bourbons. La première étape sur la voie de la restauration a été Thermidor. Les nouveaux fonctionnaires et les nouveaux propriétaires voulaient jouir en paix des fruits de la révolution. Les vieux Jacobins constituaient pour eux un obstacle. Les nouvelles couches de possédants n'osaient pas encore apparaître sous leur propre drapeau. Elles avaient besoin d'une couverture provenant du milieu jacobin lui-même. Elles cherchaient quelques dirigeants pour le court terme en la personne de certains Jacobins de second ou troisième ordre. Nageant dans le courant, ces Jacobins ont préparé la voie pour la venue de Bonaparte⁹, lequel, avec ses baïonnettes et son code civil, a consolidé le nouveau système de propriété.

Des éléments d'un processus thermidorien, bien entendu tout à fait différent, peuvent être découverts dans le pays des soviets. Ils sont devenus évidents de façon frappante dans les dernières années. Ceux qui sont aujourd'hui au pouvoir ou bien ont joué un rôle secondaire dans les événements décisifs de la première période de la révolution ou étaient des adversaires résolus de la révolution qu'ils n'ont ralliée qu'après sa victoire. Ils servent maintenant, dans leur plus grande partie, de camouflage pour ces couches et groupes qui, hostiles au socialisme, sont trop faibles pour un soulèvement contre-révolutionnaire et sont donc à la recherche d'un retour en arrière thermidorien pacifique sur la voie qui mène à la société bourgeoise : ils cherchent à redescendre avec les freins serrés comme l'a dit un de leurs idéologues.

Ce serait cependant une immense erreur que de considérer tous ces processus comme achevés. Heureusement pour les uns et malheureusement pour les autres, ce point est encore fort éloigné. L'analogie historique est une méthode tentante et pour cette raison dangereuse. Supposer qu'il existe une loi particulière, cyclique, des révolutions, qui les oblige toujours à passer d'anciens Bourbons¹⁰ à de nouveaux à travers une étape bonapartiste, serait penser de façon trop superficielle. Le cours de toute révolution est déterminé par la combinaison unique de forces sur la scène nationale et dans l'ensemble de la situation internationale. Il n'en demeure pas moins vrai qu'il existe

9. Il s'agit de Napoléon *Bonaparte* (1769-1821), fondateur du régime du Consulat, après le coup d'Etat du 18 Brumaire, puis de l'Empire.

10. La dynastie chassée avec la Révolution française et ramenée sur le trône avec la Restauration était celle des Bourbons.

certains traits communs à toutes les révolutions qui permettent l'analogie et en fait l'exigent de façon impérative si l'on veut se baser sur les leçons du passé et non pas recommencer l'histoire à zéro à chaque nouvelle étape. Il est possible d'exprimer en terme sociologiques pourquoi la *tendance* à Thermidor, au bonapartisme et à la Restauration se trouve dans toute révolution victorieuse digne de ce nom.

Le cœur de la question réside dans la force de ces tendances, la façon dont elles se combinent, les conditions dans lesquelles elles se développent. Quand nous parlons de la menace de bonapartisme, nous n'avons nullement en vue une conclusion donnée d'avance, déterminée par quelque loi historique abstraite. Le destin ultérieur de la révolution sera tranché par le cours de la lutte elle-même comme la livreront les forces vives de la société. Il y aura encore des flux et des reflux, dont la durée dépendra dans une large mesure de la situation en Europe et dans le monde. A une époque comme la nôtre, un courant politique peut être considéré comme réduit en miettes, sans espoir, s'il ne comprend pas seulement les causes objectives de sa défaite et se sent comme un débris de bois dans le flot — si toutefois un morceau de bois peut être considéré comme ayant des sentiments.

[CONTRE L'OPPOSITION DE DROITE]¹

(mars 1929)

Chers Camarades,

Sous le nom d'Opposition on réunit habituellement deux courants en essence inconciliables : le courant révolutionnaire et le courant opportuniste. Ils ne sont liés que par leur commune hostilité au « centrisme » et au « régime ». Mais ce n'est qu'un lien purement négatif. Notre lutte contre le centrisme découle précisément de ce que, en tant que demi-opportunisme, il couvre l'opportunisme entier malgré des dissensions passagères aiguës. C'est pourquoi il ne peut être question d'un bloc de l'Opposition de droite et de l'Opposition de gauche. Nous n'avons aucun besoin d'en faire la démonstration.

Mais cela ne signifie pas que ce sont exclusivement des éléments opportunistes sans espoir qui se regroupent sous le drapeau de l'Opposition de droite. Les groupements politiques ne se forment pas du premier coup. Dans les premiers temps, il y a toujours bien des malentendus. Les ouvriers mécontents de la politique du parti ne trouvent pas toujours la porte qu'ils cherchent. Il ne faut pas l'oublier, surtout en ce qui concerne la Tchécoslovaquie, où le parti communiste est en train de vivre une crise très grave. Ne connaissant pas le tchèque, je n'ai malheureusement pas eu la possibilité de suivre la vie interne du parti tchécoslovaque. Mais je ne doute pas que l'Opposition actuelle dite de droite n'ait en son sein des sentiments et des tendances qui ne se définiront clairement et sans aucune ambiguïté que dans la période suivante². Il dépend dans une large mesure de

1. Dans *Die Fahne des Kommunismus* n° 17, 3 mai 1929 et dans *Contre le Courant*, n° 29/30, 6 mai 1929, cette lettre est présentée comme « lettre de Moscou » et signée G. G. à savoir G. Gourou, ce qui renvoie à Trotsky.

2. Au cours de la période suivante, l'aile dirigée par Alois Neurath et originaire du courant zinovéviste, rejoindra l'Opposition de gauche.

l'activité de l'aile léniniste que cette cristallisation se fasse en un sens ou un autre.

Cette affirmation n'a rien de commun avec le point de vue de Souvarine³ qui nie catégoriquement l'existence des tendances principielles, c'est-à-dire de tendances de classe à l'intérieur du communisme. Non, l'existence d'une droite et d'une gauche, d'un centre, sont un fait indéniable qu'attestent de grands événements à l'échelle mondiale. Ignorer ces tendances et leur lutte implacable, c'est être un doctrinaire sans vie qui, en même temps, couvre la tendance de droite dans le communisme qui constituent le pont direct vers le retour à la social-démocratie.

Opérer clairement, en marxiste, la distinction entre ces trois tendances n'oblige absolument pas à les considérer comme achevées et pétrifiées. Il ne manquera pas de changements de personnes dans les différents groupements. De larges cercles d'ouvriers tournés vers le communisme n'ont même pas commencé encore à se regrouper. Ils demeurent, par tradition, dans les cadres anciens ou sont indifférents.

Bien des symptômes permettent de penser que tous les partis de l'Internationale sont en train de vivre un moment critique. Les fractions actuelles dans le communisme n'ont qu'un caractère préparatoire. Ce sont d'abord des instruments pour un regroupement plus en profondeur dans les partis communistes et dans l'ensemble de la classe ouvrière. C'est entre autres pourquoi l'intervention de l'Opposition léniniste dans la vie interne du P.C. tchécoslovaque a une grande signification.

Mais l'Opposition elle-même est loin d'avoir le même cœur et la même âme. Presque dans tous les pays, il existe deux ou même trois groupes qui affirment leur solidarité avec l'Opposition de gauche du P.C. de l'Union soviétique. C'est là une réaction contre le régime insensé et criminel qui a été instauré dans l'Internationale communiste depuis l'automne 1923 et qui avait pour tâche de transformer le parti international du prolétariat en une caricature de l'ordre des Jésuites. Toutes les maladies qui avaient été refoulées à l'intérieur surgissent maintenant. Y contribue aussi la réaction politique, pas seulement dans le monde capitaliste mais aussi en U.R.S.S.

3. Boris Lifchitz, dit *Souvarine* (1895-1984), ancien leader de la « gauche » française et « œil de Moscou », avait été exclu du P.C. en 1924 pour s'être proclamé solidaire de Trotsky après la discussion sur le « cours nouveau ». Il animait le Cercle communiste Marx et Lénine et publiait le *Bulletin communiste*.

Le fait que l'Opposition de gauche soit éparpillée en de multiples groupes n'est en soi nullement réjouissant. Mais il faut prendre les faits tels qu'ils sont. Si l'on comprend clairement les raisons de cet éparpillement, on peut trouver aussi le moyen de le surmonter.

On ne peut arriver à l'unité de l'Opposition par des prêches abstraits sur l'unification ou par des combinaisons organisationnelles vides. Cette unité doit être préparée sur le plan théorique et politique. Cette préparation doit mettre en lumière ceux des groupes ou éléments qui sont réellement sur le terrain commun et ceux d'entre eux qui n'ont rejoint l'Opposition léniniste que par suite d'un malentendu.

Le critère le plus important est, ou plutôt doit être la *Plate-forme*. Ce critère sera d'autant plus sûr que chaque groupe, indépendamment de sa force du moment, en tirera des conclusions politiques dans la lutte quotidienne et agira en conséquence. Je veux dire ici avant tout *une plate-forme nationale*. En effet, sans une intervention incessante de l'Opposition dans la vie du prolétariat et celle du pays, l'Opposition deviendra une secte stérile. Il est pourtant nécessaire, en même temps, d'élaborer une *plate-forme internationale* de l'Opposition qui servira de pont au programme futur de l'Internationale communiste. Car il est tout à fait clair que l'Internationale communiste ressuscitée devra avoir un programme nouveau. Seule l'Opposition peut le préparer. Et il faut s'y mettre immédiatement.

Il est indiscutable que les questions de la politique du P.C.U.S., de la révolution chinoise et du comité anglo-russe sont les trois critères fondamentaux des groupements à l'intérieur du communisme et par conséquent également de l'Opposition. Cela ne signifie naturellement pas qu'il suffise de donner les réponses justes à ces trois questions. La vie ne s'arrête pas. Il faut marcher à son pas. Mais sans une réponse juste aux trois questions mentionnées, on ne peut non plus trouver maintenant de réponse à quelque autre question que ce soit. De même que, si l'on ne comprenait pas bien la révolution de 1905, on ne pouvait trouver de réponse juste aux problèmes de l'époque de la réaction et de la révolution de 1917. Celui qui ne veut rien savoir des leçons de la révolution chinoise, de la grève anglaise, du comité anglo-russe, est perdu sans espoir. Les gigantesques leçons de ces événements doivent être assimilées avec précision si l'on veut prendre une position juste sur toutes les questions de la vie et du prolétariat.

L'instrument de l'élaboration de la plate-forme internatio-

nale est *un organe international de l'Opposition*, d'abord mensuel puis bi-mensuel : c'est la tâche la plus urgente, et la plus impérative du moment. Un tel organe, sous une rédaction attachée aux principes, doit être dans un premier temps ouvert à tous les groupes qui se comptent comme de l'Opposition de gauche ou qui tendent à s'en rapprocher. Cet organe aura pour tâche, non de consolider les vieilles cloisons, mais de réaliser un regroupement des forces sur une base plus large. Si l'on ne peut pas encore surmonter l'éparpillement de l'Opposition dans le cadre national, on peut pourtant déjà se préparer à le surmonter sur le plan international.

Avec une ligne claire et nette de la rédaction, cette revue doit être également une tribune libre. Elle devra en particulier effectuer *le contrôle international sur les divergences entre les différents groupes nationaux de l'Opposition de gauche*. Un tel contrôle attentif et consciencieux permettra de distinguer entre les désaccords réels et les désaccords imaginaires, et de rassembler les marxistes révolutionnaires, en éliminant les éléments étrangers.

Du fait de sa signification, cette revue devra être éditée en plusieurs langues. Il est vraisemblable que nous n'en aurons pas les forces dans la période qui vient. Il faut donc, dans cette affaire, se contenter d'un petit compromis pratique. Les articles pourraient être publiés dans la langue du pays qu'ils intéressent en premier lieu ou dans celle où ils ont été écrits. Les articles les plus importants pourraient être accompagnés d'un bref commentaire en langue étrangère. Et finalement, les organes nationaux de l'Opposition publieraient les articles les plus importants en traduction dans leurs propres pages.

Certains camarades disent et écrivent que l'Opposition russe ne fait pas assez pour l'organisation d'une direction organisée de l'Opposition internationale. Je crois qu'il se dissimule derrière ce reproche une tendance dangereuse. Nous ne voulons pas renouveler dans notre fraction internationale les mœurs et les méthodes de l'Internationale de Staline et de Zinoviev. Les cadres révolutionnaires dans chaque pays doivent se dégager et se regrouper à partir de leur expérience propre et doivent se tenir sur leurs jambes tout seuls. L'Opposition russe ne dispose — on est tout près d'ajouter ici « heureusement » — ni des armes de la répression étatique ni des ressources financières d'un Etat. Elle ne peut compter ici que sur l'influence des idées pour nourrir l'échange d'expériences. Au moyen d'une direction juste de la

fraction internationale, on pourra réaliser cet échange des expériences entre les forces de l'Opposition dans chaque pays. Mais les sources de cette influence et de ces forces, chaque section nationale doit aller les chercher à la base et non au sommet, au milieu des travailleurs eux-mêmes, en rassemblant la jeunesse, en travaillant infatigablement, énergiquement et avec un véritable esprit de sacrifice.

G. Gourov

[PAS D'ACTIVITÉS POLITIQUES]¹

(2 mars 1929)

AU DOCTEUR ROSENFELD² : ENVISAGE VIVRE EN DEHORS BERLIN RELATIVEMENT ISOLÉ STOP EN AUCUN CAS PARTICIPATION A RÉUNIONS PUBLIQUES STOP ACTIVITÉ LITTÉRAIRE DANS CADRE LOIS ALLEMANDES STOP GOUVERNEMENT SOVIÉTIQUE M'A ASSURÉ RÉCEMMENT AVOIR FAIT SON POSSIBLE POUR OBTENIR AUTORISATION ALLEMANDE.

1. Télégramme à Hugo Urbahns pour le D' Rosenfeld (10657), traduit de l'allemand, avec la permission de la Houghton Library. Hugo *Urbahns* (1890-1946), un ancien de la Gauche allemande, héros de l'insurrection de Hambourg en 1923, était dirigeant du Leninbund que Trotsky considérait comme l'organisation sœur allemande de l'Opposition de gauche russe.

2. Kurt *Rosenfeld* (1877-1943), célèbre avocat des droits civiques, ancien dirigeant de l'U.S.P.D. revenu au S.P.D. avait de lui-même proposé ses services à Trotsky pour l'obtention du visa allemand.

LES COMMUNISTES ET LA PRESSE BOURGEOISE¹

(mars 1929)

Il faut avant tout rappeler que le problème général de la collaboration à la presse bourgeoise a pour origine le fait qu'une couche importante des journalistes les plus mal payés, mécontents d'être exploités, sont attirés par le parti socialiste et parfois même le parti communiste. Obligés de s'adapter dans leur travail pour la presse bourgeoise aux idées de leurs éditeurs et aux goûts du public, des éléments de ce genre vivent une double vie et apportent duplicité et corruption morale profonde dans les rangs du parti prolétarien. Il en découle la nécessité impérieuse de protéger le parti de la contamination par les journalistes payés par la bourgeoisie — des gens qui, en vertu de leur capacité d'adaptation et de leur agilité prennent des postes responsables dans le parti prolétarien et en évincent les travailleurs, qui, aux moments de crise, révèlent invariablement leur manque de fermeté et trahissent la cause du prolétariat. Telles sont les véritables bases sociales qui sont sous-jacentes à la question de la collaboration avec la presse bourgeoise et c'est bien ainsi que le problème se pose en réalité.

Il n'en découle pas cependant qu'on puisse ou qu'on doive ériger d'impénétrables barrières entre le parti prolétarien et la presse bourgeoise dans toutes les conditions. Il suffit de citer, du riche fonds du passé, quelques-uns des exemples historiques les plus frappants à cet égard. Marx écrivait régulièrement pour la *Tribune* de New York. Engels donna beaucoup d'articles à la presse bourgeoise anglaise. Lénine a écrit un article sur Marx et le marxisme pour la publication libérale-populiste *Dictionnaire*

1. Article (T 3174), traduit du russe, avec la permission de la Houghton Library. Trotsky, après les articles passés dans la presse mondiale par la Consolidated Press, s'attache à contrer les accusations staliniennes sur sa « collaboration » avec la « presse bourgeoise ».

encyclopédique Granat. Trotsky, avec l'accord du bureau politique, écrivit un article sur Lénine en 1926 pour la réactionnaire *Encyclopaedia Britannica*. Aucun de ces exemples n'a rien à voir avec le travail qu'un communiste est obligé de faire s'il travaille pour la presse bourgeoise, dissimuler, nier ses propres convictions, ou supporter les injures contre leur propre parti, se soumettant aux éditeurs et se confondant indistinctement avec eux.

Dans les premières étapes du mouvement révolutionnaire, surtout quand le parti prolétarien n'a pas encore une presse influente propre, il peut être politiquement nécessaire, pour des marxistes, d'écrire pour la presse bourgeoise. En Chine, par exemple, bien que le long séjour du parti communiste dans le Guomindang² eût des conséquences désastreuses pour le parti et la révolution, des contributions proprement organisées de communistes chinois aux publications de gauche du Guomindang, auraient pu avoir une grande valeur de propagande.

On pourrait dire la même chose de l'Inde où la formation de partis « ouvriers-paysans » — bourgeois en fait — de la variété Guomindang ont pavé la voie pour les défaites de la pire espèce pour le prolétariat. Pourtant, l'indépendance totale et sans condition du parti communiste n'exclut pas des accords révolutionnaires avec d'autres organisations de masse pour l'utilisation de journaux nationaux-démocratiques par les marxistes — sous le contrôle du parti.

Comment ce problème est-il résolu aujourd'hui par les partis communistes européens ? Il a été posé à l'envers. Bien que les communistes ne puissent pas écrire aujourd'hui pour les publications bourgeoises, les publications communistes sont pour la plus grande partie faites par des journalistes bourgeois de second ordre. L'explication en est que l'appareil de la presse et du parti, matériellement indépendant des effectifs du parti lui-même, a grandi à de monstrueuses proportions, sur une base organisationnelle interne étroite, ce qui fait que, non seulement il n'offre pas d'emploi aux journalistes communistes qui existent déjà, mais aussi attire des journalistes bourgeois, la plupart du temps incompetents qui sont incapables de réaliser des carrières fructueuses dans la presse capitaliste. Cela explique en particulier le niveau extrêmement bas de la presse des partis communistes, son

2. Le Guomindang était la formation nationaliste chinoise. Les membres du P.C. chinois y étaient entrés individuellement.

absence de principes, son manque d'idées indépendantes ou de mérites individuels, le fait qu'elle soit à tout moment prête à déclarer noir le blanc et vice versa.

Dans ce domaine comme dans bien d'autres, les partis communistes d'Occident ne souffrent pas tellement des difficultés intrinsèques à des partis révolutionnaires du prolétariat dans des pays capitalistes, que des maux que le P.C.U.S. n'eut à combattre qu'après avoir conquis le pouvoir d'Etat (carriérisme, protection des ennemis de la révolution, etc.). Sans être au pouvoir, les partis communistes souffrent des maux qui affectent les partis au pouvoir — reflétant ceux du P.C.U.S. stalinisé.

L'Opposition se trouve dans une situation tout à fait exceptionnelle. Elle est la représentante immédiate et directe aujourd'hui seulement d'une minorité toute petite de la classe ouvrière. Elle n'a derrière elle ni organisations de masses ni ressources de gouvernement. En même temps, l'Opposition a encore son autorité morale dans les masses et son capital idéologique parce que, dans chaque pays, l'Opposition comprend les éléments qui ont dirigé l'I.C. dans la période de ses quatre premiers congrès et comprend dans la république soviétique ceux qui, aux côtés de Lénine, ont fondé et dirigé cette république.

L'Opposition est mécaniquement séparée des larges masses de l'appareil répressif stalinien qui utilise les victoires de la bourgeoisie mondiale sur le prolétariat et les pressions des nouveaux éléments possédants en U.R.S.S. dans ce but.

Si on laisse de côté certains propos isolés et ambigus de la presse démocratique et social-démocrate sur la déportation des Oppositionnels, etc., si on prend l'évaluation globale de la lutte entre l'Opposition, les centristes et la droite, faite par la presse bourgeoise et petite-bourgeoise, une image claire se dessine. Conformément à son habitude, la presse bourgeoise transcrit cette lutte sur des principes en termes de personnalités et dit : Staline a *incontestablement* raison contre Trotsky et Rykov *probablement* raison contre Staline. Mais ce n'est pas tout. Pendant ces années de lutte, la presse bourgeoise a utilisé la terminologie de la presse stalinienne pour caractériser l'Opposition (pillage de la paysannerie, restauration du communisme de guerre, tentative de provoquer une guerre ou des aventures révolutionnaires, refus de défendre l'U.R.S.S. et finalement préparation d'un soulèvement armé contre le pouvoir soviétique). Prétendant croire à cette calomnie, la presse bourgeoise l'utilise adroitement pour combattre le communisme en général et son aile la plus résolue et la plus ferme, l'Opposition, en

particulier. Des dizaines de millions de travailleurs dans le monde se sont vus transmettre cette calomnie, fabriquée par la fraction Staline, à travers les pages de la presse bourgeoise et social-démocrate.

C'est un fait historique élémentaire que la fraction Staline a étroitement collaboré avec la bourgeoisie mondiale et sa presse dans la lutte contre l'Opposition. Cette collaboration pouvait apparaître avec le plus de netteté dans l'affaire de l'exil de Trotsky en Turquie et l'accord de Staline avec les éléments les plus réactionnaires du gouvernement allemand pour ne pas autoriser Trotsky à entrer en Allemagne. Notons à cette étape que l'aile la plus « gauche » des social-démocrates est d'accord (verbalement) pour que Trotsky soit admis en Allemagne — à la condition qu'il s'abstienne de toute activité politique : c'est-à-dire qu'ils lui adressent la même exigence que Staline à Alma-Ata. Quant à l'Angleterre et à la France, Staline pouvait, même sans accord formel, compter sur le soutien de leurs gouvernements et d'organes de presse comme *Le Temps* et *The Times*, qui se sont catégoriquement opposés à l'admission de Trotsky. En d'autres termes, Staline a un accord *de jure* avec la police turque et une partie du gouvernement allemand et un accord *de facto* avec la police bourgeoise mondiale. La substance de cet accord est de *sceller les lèvres de l'Opposition*. La presse bourgeoise, indépendamment de certaines exceptions isolées et épisodiques donne fondamentalement sa bénédiction à cet accord. Tel est en gros l'alignement des forces. Seuls les aveugles peuvent ne pas le voir. Seuls des bureaucrates bien payés peuvent le nier.

Il existe un obstacle qui empêche ce front uni d'atteindre avec plein succès son objectif de condamnation de l'Opposition au silence, cependant, c'est le fait, déjà mentionné, que dans de nombreux pays et en particulier en U.R.S.S., l'Opposition a à sa tête des révolutionnaires qui sont connus des larges masses des travailleurs et dont les dernières ont un grand intérêt pour les idées, la politique et la destinée. Ajoutons-y l'élément de sensation politique créé par les formes dramatiques sous lesquelles a été menée la lutte contre l'Opposition. Ces circonstances ont donné à plusieurs reprises à l'Opposition une possibilité de briser le front uni entre la presse stalinienne et la presse bourgeoise. Ainsi, la déportation du camarade Trotsky lui a donné la possibilité de déclarer dans les pages de la presse bourgeoise diffusée à des millions d'exemplaires, que l'Opposition combat le socialisme national stalinien et pour la cause de la révolution internationale ; que l'Opposition sera au premier rang

pour défendre l'U.R.S.S. contre ses ennemis de classe ; et que l'accusation de préparer un soulèvement armé contre le pouvoir soviétique ou de tentatives d'assassinat terroriste n'est rien qu'une vile machination bonapartiste.

Il serait évidemment absurde d'affirmer que l'Opposition, même une seule fois, pourrait présenter en totalité son programme réel dans les pages de la presse bourgeoise. Mais c'est une victoire importante, ne serait-ce que d'avoir réfuté les plus venimeux des mensonges thermidoriens dans des publications aux tirages de dizaines de millions d'exemplaires et ainsi encouragé un certain nombre d'ouvriers qui ont lu ces articles à découvrir les véritables idées de l'Opposition. Ç'aurait été un doctrinarisme stupide et pathétique que de repousser une occasion aussi exceptionnelle. L'accusation de collaboration avec la presse bourgeoise répugnante, elle est simplement stupide, venant de ceux qui livrent les Oppositionnels à la police bourgeoise.

Il n'est pas nécessaire de répéter ou d'élaborer à partir du fait qu'il est maintenant plus que jamais important pour l'Opposition d'établir, renforcer et développer sa propre presse, et non seulement pour la lier aussi étroitement que possible à l'avant-garde révolutionnaire de la classe ouvrière, mais pour la placer organisationnellement et financièrement dans la dépendance de cette avant-garde. Dans cette tâche, nous ne pouvons permettre même un soupçon des habitudes et des pratiques des presses social-démocrate et stalinienne officieuses qui règlent les questions à partir de considérations de salaire et de carrière. Le dévouement révolutionnaire et la fermeté idéologique de la rédaction et des équipes de la presse de l'Opposition doivent être constamment vérifiés de la façon la plus stricte possible.

Des exemples individuels de collaboration à la presse bourgeoise qui, par leur nature même, ne peuvent être qu'épisodique et de signification secondaire, doivent être placés sous le contrôle étroit de l'Opposition, organisée à l'échelle nationale et internationale. La création de cette organisation est la tâche centrale du moment. C'est seulement si cela est fait que nous pourrons parler sérieusement de sauver le Comintern qui est en train de se décomposer sous les communistes centristes et droitiers, ou de le ressusciter et de le renforcer sous le drapeau de Marx et de Lénine.

[POURQUOI L'EXIL DE TROTSKY ?]¹

(4 mars 1929)

La décision du collège spécial du G.P.U. expulsant Trotsky du territoire russe formule contre lui l'accusation d'avoir organisé un « parti contre-révolutionnaire » dont l'activité a été « ces derniers temps » dirigée vers « des préparatifs pour la lutte armée contre le pouvoir des soviets ». Les mots « ces derniers temps » cherchent à indiquer un changement radical dans la politique de l'Opposition et en même temps servir de justification à une répression politique plus sévère contre l'Opposition.

Il y a longtemps que Staline cherche à introduire « l'insurrection armée » dans cette affaire. La position principielle de l'Opposition pour une réforme radicale du parti et la révolution a constitué pour Staline un obstacle considérable. Dans sa lutte contre le régime stalinien, l'Opposition a plus d'une fois prédit que les usurpateurs bureaucratiques seraient de plus en plus obligés, pour se justifier, d'invoquer le danger de soulèvement armé de l'Opposition.

L'affirmation la plus claire et la plus cynique de cette perspective a été faite par Staline lui-même, au plénum d'août du comité central en 1927, quand il lança à l'Opposition : « Ne comprenez-vous vraiment pas que ces cadres ne peuvent être écartés que par une guerre civile ? » Cet appareil même — les « cadres » — se dressait lui-même ouvertement contre le parti et toute lutte pour changer la politique ou la composition de l'appareil était assimilée à une guerre civile. La position politique de Staline se réduit en substance à la même chose ; le G.P.U. la traduit dans le langage de la répression.

L'exil de Trotsky, la possibilité de l'exil des Oppositionnels

1. Note (T 3176), traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library.

les plus connus, a comme objectif immédiat non seulement d'isoler politiquement la direction des masses des Oppositionnels ouvriers, mais aussi de préparer les conditions pour une répression nouvelle, accrue, des rangs grossissant des Oppositionnels. Au XV^e congrès les staliniens ont clamé que la « liquidation » complète de l'Opposition était un fait accompli et ont promis un « monolithisme » du parti non moins complet. Mais au cours de l'année écoulée, l'Opposition n'a cessé de grandir et est devenue un facteur politique important dans la vie des masses ouvrières.

Inévitablement, au cours de 1928, les staliniens ont dû renforcer les mesures répressives qui révélaient pourtant leur faillite tous les jours dans la lutte pour une ligne politique juste. Il ne suffit pas de proclamer que l'Opposition est « un parti contre-révolutionnaire » ; personne ne le prend au sérieux. Plus ils excluent et exilent d'oppositionnels, plus il en apparaît dans le parti. Au plénum de novembre du C.C. du P.C.U.S., Staline lui-même l'a reconnu. Il ne reste plus à Staline qu'à essayer de tracer une ligne de sang entre le parti officiel et l'Opposition. *Il doit absolument lier l'Opposition à des crimes terroristes, la préparation d'une insurrection armée*, etc. Mais précisément cette route est bloquée par la direction de l'Opposition. Comme cela a été montré par le honteux incident de l'« officier de Wrangel »² que Staline essaya d'implanter dans l'Opposition à l'automne 1927, il suffisait d'une déclaration d'un membre de l'Opposition pour que le truc de Staline lui retombe dessus³.

Mais l'essentiel, la liquidation physique des vieux révolutionnaires connus du monde entier, aurait présenté en soi des difficultés politiques.

D'où le plan de Staline : introduire une accusation de « préparatifs pour une lutte armée » comme prémisse d'une nouvelle vague de répression ; sous ce prétexte, exiler hâtivement les chefs de l'Opposition à l'étranger et se donner ainsi les mains

2. L'Opposition avait publié sa plate-forme, interdite par Staline, grâce au matériel fourni par un homme qui se présentait comme un fonctionnaire du nom de Stroïlov. Il semble qu'il s'agissait en réalité du célèbre agent du G.P.U. Opperput ou Upeninch. En tout cas son appartenance au G.P.U. était incontestable et, le fait connu, l'affaire fit long feu. Piotr N. *Wrangel* (1878-1928) avait été le dernier chef militaire blanc à résister à l'Armée rouge. Il incarnait « l'ennemi ».

3. Une déclaration sur ce point fut envoyée à la Commission centrale de contrôle ; elle était signée de Trotsky, Zinoviev, Smilga, Bakaïev et Evdokimov (*Cahiers Léon Trotsky* n° 4, 1979). L'interprétation de l'épisode par Trotsky est peut-être optimiste.

libres pour une entreprise criminelle contre les jeunes Oppositionnels de base dont les noms ne sont pas encore connus des masses, surtout à l'étranger. C'est là le type de question — le *seul* — que Staline pense jusqu'au bout.

C'est pourquoi on peut certainement s'attendre après l'exil des dirigeants de l'Opposition à une tentative de la clique de Staline pour provoquer d'une façon ou d'une autre un groupe oppositionnel ou un autre dans une aventure, et, en cas d'échec, fabriquer et attribuer à l'Opposition un « acte terroriste » ou un « complot militaire ». Une semblable tentative a été faite dans les dernières semaines, bâtie selon toutes les règles de la provocation bonapartiste. Quand les circonstances le permettront, nous publierons dans tous ses détails le récit de cette tentative de provocation manquée. Pour le moment, il suffit de dire qu'il ne s'agit pas certainement de la dernière. Il y en aura une autre. Dans ce domaine, Staline suivra ses plans jusqu'au bout. Et il n'a rien d'autre à faire.

Telle est la situation à présent. La politique impuissante des tournants et des soubresauts, les difficultés économiques croissantes, la montée de la méfiance dans le parti à l'égard de la direction ont obligé Staline à tenter d'aveugler le parti par une monumentale mise en scène. Il lui faut un *coup*, une secousse, une catastrophe.

Dire cela tout haut signifie empêcher dans une certaine mesure le plan stalinien. La défense de l'Opposition du parti communiste contre les fraudes et les « amalgames » de Staline est la défense de la révolution d'Octobre et de l'I.C. contre les méthodes destructrices du stalinisme. Elle est maintenant le premier des devoirs de tout communiste et révolutionnaire authentique.

Il faut barrer la route aux usurpateurs bonapartistes. Il faut dévoiler leurs méthodes, empêcher leurs nouvelles initiatives. Il faut lancer devant les masses laborieuses internationales une campagne de révélations. La lutte de l'Opposition coïncide ici avec la lutte pour la révolution d'Octobre.

[SUR L'EXPULSION DU CONSULAT]¹ (5 mars 1929)

A votre injonction aujourd'hui d'avoir à quitter le consulat, je fais la réponse suivante :

Boulanov et Volynsky m'ont offert au nom du G.P.U., c'est-à-dire du comité central du P.C.U.S., les conditions suivantes d'installation à Constantinople :

a) Des agents du G.P.U. louent un appartement dans une maison privée à la campagne dont la situation présente au moins la garantie topographique minimale qu'il ne sera pas facile pour les Gardes blancs et fascistes étrangers de faire un attentat contre ma vie et d'en finir.

b) Sermouks et Poznansky² doivent être amenés ici par le prochain bateau, c'est-à-dire dans pas plus de trois semaines.

c) Jusqu'à leur arrivée, je vivrai — selon le choix que je ferai — soit dans le consulat (ce qui, selon le G.P.U., était préférable) soit dans une résidence privée du type indiqué plus haut, sous la protection temporaire d'agents du G.P.U.

Aucune de ces conditions n'a été remplie.

a) Sur les cinq ou six appartements qui ont été signalés, seul l'un d'entre eux offrait, dans une certaine mesure, des garanties de sécurité. Mais, pour l'obtenir dans des conditions correctes, cela prendrait deux à trois semaines et je ne suis pas du tout certain de pouvoir faire face aux exigences financières d'une telle demeure.

1. Déclaration (T 3177) adressée au G.P.U., traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. Nikolai M. *Sermouks* avait été pendant la guerre civile le chef du train blindé et secrétaire-sténographe auprès de Trotsky ; il avait continué à travailler pour lui jusqu'à leur déportation. Igor M. *Poznansky* était étudiant en mathématiques quand il était entré au secrétariat de Trotsky en 1917 ; il avait été l'un des premiers organisateurs de la cavalerie rouge. Tous deux avaient tenté d'accompagner Trotsky à Alma-Ata, ce qui leur avait valu d'être arrêtés. Le G.P.U. s'était engagé à les laisser sortir avec Trotsky.

b) En dépit de l'engagement explicite, Sermouks et Poznansky n'ont pas été autorisés à venir.

c) Fokine³ est parti sans avoir rempli aucune des obligations qui, selon Boulanov, lui incombait.

En attendant, Constantinople grouille de Gardes blancs. Les journaux blancs dépassent ici la vente d'un millier d'exemplaires. Les affirmations selon lesquelles les Blancs « actifs » auraient été expulsés sont totalement absurdes. Bien entendu, *les plus actifs* sont gardés clandestinement, pour ne pas mentionner le fait qu'ils viennent d'ailleurs à tout moment et trouvent de l'aide parmi les « inactifs ». Pour eux, l'impunité est assurée d'avance.

Dans ces conditions, le refus de Moscou de remplir ses obligations et d'envoyer Sermouks et Poznansky et simultanément votre injonction d'avoir à quitter le consulat sans m'avoir offert un logement convenable constituent une injonction d'avoir à m'offrir de moi-même aux coups des Gardes blancs.

Après que vous m'ayiez dit le refus de Moscou de remplir la promesse concernant Sermouks et Poznansky, j'ai dit que pour éviter un scandale mondial pour des questions de logement, j'essaierai de trouver en Allemagne et en France des amis qui m'aideraient à m'installer dans un logement privé ou m'escorteraient dans un autre pays (au cas où je recevrais un visa).

Malgré le fait que les personnes que j'ai décidé d'envoyer pour cela ne soient pas encore parties, vous me présentez de nouveau l'injonction d'avoir à quitter le consulat. Cette précipitation contredit directement les exigences les plus élémentaires de ma sécurité et de celle de ma famille.

Je ne désire nullement compliquer encore une situation qui l'est suffisamment. Je n'ai aucun intérêt à rester au consulat même un jour de plus que nécessaire. Cependant je n'ai pas l'intention de renoncer aux exigences de sécurité pour ma famille les plus élémentaires. Si vous essayez de résoudre cette question, non sur la base d'un accord, mais en m'isolant physiquement, moi et ma famille, comme vous me l'avez dit aujourd'hui, je me réserve une pleine liberté d'action. Le comité central du P.C.U.S. portera toute la responsabilité des conséquences.

3. *Fokine* était un haut-fonctionnaire du G.P.U. qui avait fait partie de l'escorte des Trotsky et était rentré à Moscou. Nous ne savons rien de lui. Était-ce lui l'homme du G.P.U. au Consulat dont Van nous a dit qu'il était sympathisant de l'Opposition ?

[LA RESPONSABILITÉ DES AGENTS]¹

(8 mars 1929)

En m'évinçant de force du consulat dans les circonstances présentes, vous exécutez les instructions des thermidoriens qui, consciemment et de façon préméditée, veulent me soumettre ainsi que ma famille aux ennemis de la révolution d'Octobre.

Vous ne pouvez pas ne pas le comprendre puisque vous connaissez très bien les circonstances à Constantinople.

C'est pourquoi non seulement Staline et sa fraction, mais également vous, leurs agents, vous porterez la responsabilité pleine et entière des conséquences.

1. Lettre à Minsky (T 3178), traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library. Minsky était le responsable du G.P.U. à la mission diplomatique de Constantinople. Il avait eu une attitude personnelle très correcte avec Trotsky.

LES PUBLICATIONS ENVISAGÉES¹

(mars 1929)

La presse a déjà fait connaître que le camarade Trotsky a créé un fonds pour la publication des œuvres de Lénine et des documents importants du parti dont la publication est interdite en Union soviétique par l'appareil stalinien et punie comme « crime contre-révolutionnaire ». Nous donnons ici une liste des ouvrages qui vont paraître en premier lieu. Ce n'est nullement une liste complète. Mais nous espérons pouvoir la compléter dans un avenir proche.

1. *Les procès-verbaux de la conférence du parti bolchévique de mars 1917*

C'est un document historique d'une importance incommensurable. Il décrit l'attitude de Staline, Molotov², Rykov et autres membres de la direction actuelle à la veille de l'arrivée de Lénine en Russie. Ces procès-verbaux contiennent un discours inédit de Lénine prononcé le jour de son arrivée à la dernière session de la conférence. Dans ce discours, Lénine prit une position intransigeante contre la conférence, menaçant de rompre avec ses dirigeants, c'est-à-dire Staline, Rykov, Kamenev et autres. Dans les années 1925-1927, Staline a répété presque mot pour mot tous les arguments qu'il avait développés pendant la conférence de mars pour défendre une ligne politique opportuniste et les appliquer à la révolution allemande. On peut ainsi voir clairement l'énorme intérêt théorique et politique de ce document de l'histoire de notre parti russe.

1. Lettre à Treint, parue dans *Contre le Courant*, n° 29-30, 6 mai 1929, p. 29.

2. Vyatcheslav M. Skryabine dit *Molotov* (1890-1986) était l'un des hommes liges de Staline à la tête du parti et de l'Internationale.

2. *Procès-verbal de la réunion du 1^{er} novembre 1917 du comité de Pétrograd*

Cette réunion était consacrée à la question de la coalition avec les mencheviks et les s.r. Lénine et Trotsky ont parlé à cette réunion. Le procès-verbal contient le sténogramme d'un discours de Lénine d'une grande importance programmatique et donne l'essentiel du discours-clé de Trotsky. C'est dans ce même discours de Lénine qu'il déclara qu'il n'y avait « pas de meilleur bolchevik » que Trotsky. Ce procès-verbal a même déjà été composé pour l'impression, mais, sur ordre de Staline, il a été retiré des procès-verbaux du comité de Petrograd pour 1917. Nous possédons les épreuves corrigées avec des annotations des responsables du bureau d'histoire du parti. Nous espérons publier une reproduction photographique de ce document remarquable qui a été malhonnêtement dissimulé à l'Internationale.

3. *Procès-verbal de la conférence des délégués militaires au VIII^e Congrès du P.C.R.*

Cette conférence était consacrée à une discussion des questions fondamentales de la politique militaire et de l'organisation de l'Armée rouge. Des adversaires de la ligne politique de Trotsky, dirigés en coulisse par Staline, ont soumis la direction militaire à une critique sévère. A cette époque, Trotsky était au front. Lénine est intervenu pour défendre résolument la politique militaire de Trotsky. Tout cela explique bien pourquoi le procès-verbal de cette session historique a été dissimulé à la fois à l'Internationale et au P.C.U.S.

4. *Correspondance de Lénine, Trotsky et autres militants investis dans le travail militaire pendant la guerre civile — et ensuite dans le domaine économique*

Bien que des notes et des brouillons de Lénine de caractère accidentel, qui sont souvent dénués de toute importance politique, soient publiés, ses lettres de l'époque de la guerre civile sont soigneusement diffusés au parti parce que, sur la base de ces lettres, on peut déterminer avec certitude l'importance relative et le rôle politique de bien des dirigeants actuels. Il y a d'innombra-

LÉON TROTSKY

bles lettres de ce genre. Nous espérons publier plusieurs centaines d'entre elles dans un avenir proche ainsi que des notes et télégrammes de Lénine, avec le commentaire nécessaire³.

5. *La lettre de Lénine sur la question des nationalités, dirigée la politique nationale de Staline*

6. *Les lettres de Lénine sur les questions du monopole du commerce extérieur, le Gosplan (commission de planification d'Etat) etc.*

Toutes ces lettres sont ou bien clairement dirigées contre la ligne politique de Staline, ou encore s'en prennent aux racines des légendes sur le « trotskysme » fabriquées par Staline.

7. *Discours et fragments de discours par des délégués au 15^e congrès, censurés des procès-verbaux par les staliniens pour la simple raison que la majorité de ces discours constitue une justification totale (accablante pour Staline) de la justesse des idées de l'Opposition sur la question chinoise et autres.*

8. *Articles et discours de Staline 1917-1923, supprimés par lui après 1923.*

Telles sont les premières publications projetées. Elles auront plusieurs centaines de pages. Mais ce n'est qu'un début. D'amis en U.R.S.S. nous espérons recevoir des documents supplémentaires dont nous parlerons en temps voulu. Ces publications seront en russe et dans les principales langues du monde.

3. Cette publication ne s'est faite que bien plus tard, en 1964 et 1971, aux Pays-Bas, sous le titre *Trotsky's Papers*.

**[PAS DE DÉMARCHE
EN FRANCE]¹**
(12 mars 1929)

AU DOCTEUR ROSENFELD : INFORMATIONS PARUES DANS LA
PRESSE CONCERNANT UNE DÉMARCHE AUPRÈS DES AUTORITÉS DE
FRANCE ENTIÈREMENT FAUSSES ATTENDSTOUJOURS DÉCISION ALLE-
MANDE

1. Télégramme à H. Urbahns (10658), traduit de l'allemand, avec la permis-
sion de la Houghton Library.

[SUR LE VISA ALLEMAND]¹

(19 mars 1929)

Cher Camarade,

Recevez mes sincères remerciements pour le dévouement avec lequel — de votre propre initiative amicale — vous vous êtes chargé de défendre ma cause.

Permettez-moi, en m'adressant au représentant de mes intérêts et non au membre du parti social-démocrate, de vous exposer brièvement mon appréciation de la situation.

Le discours de Löbe² m'a déterminé à m'adresser, il y a un mois, au gouvernement allemand. La réponse se fait toujours attendre. Staline se serait entendu avec Stresemann³ pour que je ne puisse pas venir en Allemagne... quoi que puissent dire les social-démocrates. Le gouvernement social-démocrate laisse la question en suspens jusqu'à la prochaine crise gouvernementale. Quant à moi, je resterais patiemment pieds et poings liés, désavouant même les efforts de mes amis dans d'autres pays. Encore quelques semaines et l'opinion publique perdra tout intérêt pour cette affaire. De sorte que je ne raterai pas seulement la prochaine saison de cure, mais aussi tout bonnement la possibilité de me rendre dans un autre pays. C'est pourquoi, dans cette situation, un refus formel vaudrait mieux que ce ni oui ni non.

J'ai cité votre nom devant ces messieurs de la presse bourgeoise. J'espère donc que vous ne vous êtes pas laissé aller à la moindre indiscretion.

1. Lettre à K. Rosenfeld (9805), traduite de l'allemand, avec la permission de la Houghton Library.

2. Dans un discours officiel, Löbe avait officiellement laissé entrevoir la possibilité d'un visa allemand pour Trotsky.

3. Gustav *Stresemann* (1878-1929), chef du parti populiste, était ministre des Affaires étrangères depuis 1923.

[ACCUSÉ DE RÉCEPTION]¹
(20 mars 1929)

TOUT BIEN REÇU AVEC MES REMERCIEMENTS ESPÈRE VENIR
BIENTÔT ALLEMAGNE LETTRE SUIV

1. Télégramme (10080) adressé à l'éditeur Harry *Schumann* (né en 1904) directeur des éditions Reissner à Dresde, qui faisait à Trotsky des propositions d'édition. Traduit de l'allemand, avec la permission de la Houghton Library.

[AU SEIN DU BLOC CENTRE-DROITE]¹

(20 mars 1929)

Nous vous communiquons les derniers renseignements que nous avons reçus concernant la situation créée dans le bureau politique et autour de lui. Nous garantissons absolument l'exactitude de nos renseignements, vérifiés pour la plupart d'entre eux de deux ou trois façons. Nombre des remarques rapportées ici le sont textuellement.

Le compte rendu de la conversation entre Kamenev et Boukharine a été publié le 20 janvier. Ce document a accéléré le conflit dans les hautes sphères, il a littéralement assommé la base. Sa publication a déjoué les plans des combinaisons de Zinoviev et Kamenev. Le bureau politique s'est réuni trois jours sur cette question. C'est sur cette question qu'ils ont rompu. La fraction Staline a décidé d'éliminer Boukharine, Tomsy et Rykov du bureau politique au plénum suivant. Les droitiers se préparent à la résistance passive. Les staliniens triomphent : ils ont remporté une victoire totale et facile. Notre brochure a été republiée par le comité central, car tout le monde disait : « Nous avons appris ce qui se passait par l'Opposition, pas par le comité central. » La signification politique de la brochure et sa popularité sont immenses. Tout le monde dit : « Oui, on mène le parti les yeux bandés. » Le résultat est que le bureau politique et le présidium de la commission centrale de contrôle ont fait un procès presque formel du « trio ». Nous donnons là-dessus quelques détails.

En décembre et janvier, Kamenev a rencontré très souvent Boukharine chez Piatakov². Voici ce que raconta Boukharine sur les préparatifs du plénum :

1. Article (T 3179), traduit du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. Iouri G. Piatakov (1890-1937), vieux-bolchevik, oppositionnel depuis 1923, avait capitulé au début de 1928. Kamenev avait déjà rencontré Boukharine

« La situation de nos forces à la veille du plénum était telle que, tout en séjournant à Kislovodsk, j'écrivais des articles pour la *Pravda*, Rykov ne perdait pas de vue la politique économique, tandis que Ouglanov³, qui était d'une humeur très combative, avait été invité à se tenir tranquille pour ne donner à Staline aucun prétexte d'ingérence dans l'organisation de Moscou. Ouglanov ne put tenir. Il fit une sortie au 9^e plénum du comité de Moscou, fut écrasé et, perdant la tête, dit des stupidités sur des erreurs imaginaires qu'il aurait soi-disant commises, etc. J'appris que Rykov avait achevé ses thèses sur l'industrie pour le plénum. Je sentais que Staline pouvait rouler Rykov au bureau politique et rendre encore plus mauvaises ces thèses déjà médiocres. Comme je ne pouvais prendre part à la prochaine réunion du bureau politique si je prenais le train, je partis en avion. Nous atterrîmes à Rostov. Les autorités locales m'accueillirent avec des propos suspects sur les ennuis que je pourrais avoir si je continuais mon voyage aérien etc., et je les envoyai au diable. Nous avons décollé. Nous nous sommes posés à Artemovsk. A peine avais-je quitté la cabine qu'on me remit une enveloppe scellée contenant une dépêche du bureau politique qui m'intimait l'ordre d'interrompre mon voyage — à cause de l'état de mon cœur ! Je ne m'étais qu'à peine fait connaître que des agents du GPU emmenèrent le pilote et que se présenta une délégation d'ouvriers qui me demandaient un exposé. Je demandai quand partait le prochain train. Il apparut qu'il n'y en avait pas de 24 heures. Je dus donc faire la conférence. »

Kamenev : « Alors c'est vous qui avez rédigé la résolution sur la lutte contre la déviation de droite ? »

Boukharine :

« Bien sûr. Je devais montrer au parti que je n'étais pas un droitier. Je suis arrivé à Moscou le vendredi ; la réunion du bureau politique avait eu lieu le jeudi. Je

au mois de juillet 1928 et Trotsky avait été informé de ces entretiens. Il semble que cette fois leur récit soit parvenu à Trotsky par ses camarades du Centre de Moscou — notamment « Anton » — qui avaient rencontré Kamenev et tenaient directement de lui leurs éléments d'information.

3. Nikolai A. *Ouglanov* (1886-1940), qui avait une réputation d'homme à poigne, avait reconquis en quelques jours l'appareil de Moscou sur la Nouvelle Opposition, avant de se rallier à la droite.

LÉON TROTSKY

regardai tout de suite les thèses ; elles n'étaient de toute évidence pas satisfaisante et je demandai une réunion du bureau politique. Molotov ne voulait pas. Il m'insulta, cria que j'empêchais un travail harmonieux, me dit de m'occuper de ma santé et autres choses semblables. Le bureau politique fut convoqué, je réussis à faire adopter plusieurs amendements, mais la résolution demeurerait ambiguë malgré tout. Nous avons fait un bilan. L'organisation de Moscou était en déroute ; nous avons décidé de faire face, rédigeant onze paragraphes de revendications pour la révocation des staliniens. Quand on les montra à Staline, il dit qu'il n'y avait pas là un seul point qui ne pût être réalisable. On choisit une commission (Rykov, Boukharine, Staline, Molotov, Ordjonikidzé⁴). Un jour passa, puis deux, puis trois. Staline ne réunissait pas la commission. Le plénum du C.C. commença. On discuta le premier rapport et on allait passer sur le second quand nous présentèrent en ultimatum la demande de réunir la commission. Quand elle se réunit, Staline se mit à crier qu'il ne permettrait à personne d'empêcher tout un plénum de travailler. Qu'est-ce que c'est que ces ultimatums ? Pourquoi faudrait-il révoquer Kroumine⁵, etc. Je me fâchai, lui parlai avec violence, puis je sortis en courant de la pièce. Dans le couloir, je rencontrai Tovstoukha⁶ à qui je remis la lettre préparée d'avance annonçant ma démission et celle de Tomsy. Staline me suivait. Tovstoukha lui remit la déclaration. Il la lut entièrement et partit. Rykov nous dit plus tard qu'il avait les mains tremblantes. Il exigea qu'on déchire la déclaration dans laquelle j'annonçais ma démission. Puis ils promirent de révoquer Kostrov⁷, Kroumine et un troisième. Mais je ne revins pas au plénum. »

4. Grigori K. *Ordjonikidzé* (1886-1937) était l'un des hommes-liges de Staline à l'époque. Vieux-bolchevik, il était membre du bureau politique et président de la commission centrale de contrôle.

5. Geraïd I. *Kroumine* (1894-1943) était membre du comité de rédaction de la *Pravda*.

6. Ivan P. *Tovstoukha* (1889-1935) était, depuis 1918, un collaborateur personnel de Staline aux Nationalités puis au secrétariat général. Il était depuis 1927 chef du secrétariat spécial.

7. Tarass *Kostrov* (1901-1930) était rédacteur en chef de *Komosomol'skaja Pravda* et fut effectivement révoqué fin 1928. Il était lié aux « jeunes Turcs staliniens » Sten et Lominadzé.

Là-dessus, Boukharine, montra à Kamenev un document de 16 pages qu'il avait écrit sur son appréciation de la situation économique. Selon Kamenev, ce document était plus à droite que les thèses de Boukharine en avril 1926.

Kamenev demanda : « Que penses-tu faire de ce document ? »

Boukharine répondit : « Je vais le compléter avec un chapitre sur la situation internationale et le terminer sur la question de la situation interne du parti. »

— « Mais ne deviendrait-il pas une plate-forme ? » demanda Kamenev.

— Peut-être, mais n'avez-vous pas aussi écrit des plates-formes ? »

C'est là que Piatakov intervint dans la conversation en disant : « Je voudrais de façon pressante vous conseiller de ne pas vous dresser contre Staline, car il a derrière lui la majorité (La majorité des fonctionnaires du type Piatakov et même pire !). L'expérience passée nous enseigne que de telles initiatives finissent mal (argument remarquable pour son cynisme).

Là Boukharine lui répondit : « Bien sûr, c'est vrai, mais que vais-je faire ? » (pauvre Boukharine !).

Après le départ de Boukharine, Kamenev demanda à Piatakov pourquoi il avait donné un conseil qui pouvait seulement empêcher le développement de la lutte. Piatakov répondit qu'il croyait sérieusement qu'on ne pouvait pas s'opposer à Staline ;

« Staline est le seul homme qui puisse encore se faire obéir (Des perles, de vraies perles ! La question n'est pas de savoir quelle est la voie juste, mais de trouver quelqu'un à qui on puisse " obéir " de sorte qu'il n'y ait pas de fâcheuses conséquences). Boukharine et Rykov se trompent. S'ils pensent qu'ils vont gouverner à la place de Staline. Ce sont les Kaganovitch⁸ qui vont gouverner et je

8. Lazar M. *Kaganovitch* (1893-1988), cordonnier, était un homme de Staline qui venait d'être transféré d'Ukraine à Moscou où il était secrétaire du C.C.

LÉON TROTSKY

ne veux pas obéir et je n'obéirai pas) Kaganovitch (Ce n'est pas vrai, il va aussi obéir à Kaganovitch).

« Alors que proposez-vous ? »

— « Eh bien, on m'a confié la Banque d'Etat et je vais veiller à ce qu'il y ait de l'argent dans cette banque ! »

— « Quant à moi, je ne vais pas m'inquiéter de l'entrée de chercheurs dans le N.T.U. ; ce n'est pas de la politique. » Puis ils se sont quittés.

A la fin de décembre, Zinoviev et Kamenev définissaient ainsi la situation :

« Il nous faut nous cramponner au manche. On ne peut y arriver qu'en soutenant Staline. Donc pas d'hésitation à lui payer le gros prix ! (Les pauvres diables, ils ont déjà payé, mais le gouvernail est bien loin !). L'un d'eux — Kamenev, je crois — a pris contact avec Ordjonikidzé. Ils ont parlé pas mal de la justesse de la politique actuelle du comité central. Ordjonikidzé approuvait. Quand Kamenev a dit qu'il ne pouvait comprendre pourquoi on les laissait dans le Centrosyuz (où Zinoviev travaille), Ordjonikidzé a répondu : « C'est encore trop tôt : il faut frayer la voie. Les droitiers feraient des objections. » (Et si l'on en croit la résolution, c'est la droite qui est l'ennemi principal.) Kamenev disait qu'il n'était pas nécessaire de lui donner un poste élevé, mais que le plus simple serait de lui confier l'Institut Lénine (mais c'est la source principale des falsifications staliniennes), qu'il faudrait leur permettre d'écrire pour la presse, etc. Ordjonikidzé approuva et promit d'en parler au bureau politique. »

Trois jours plus tard, Kamenev prit contact avec Vorochilov. Pendant deux heures, il se mit en quatre devant lui en chantant les louanges de la politique du comité central. Vorochilov⁹ ne répondit pas un mot (ce qui mérite d'être approuvé). Deux jours plus tard, Kalinine¹⁰ rendit visite à Zinoviev et resta vingt minutes. Il apportait des nouvelles de la déportation du cama-

9. Klementi E. *Vorochilov* (1881-1969), chef de l'Armée rouge, fidèle de Staline, était membre du bureau politique.

10. Mikhaïl I. *Kalinine* (1875-1946), vieux-bolchevik, était président de l'exécutif des soviets. Lui et Vorochilov étaient soupçonnés de sympathie pour les droitiers.

rade Trotsky. Quand Zinoviev commença à vouloir des détails, il répondit que rien n'était encore tranché et qu'en attendant, cela ne valait pas la peine d'en parler. Quand Zinoviev demanda ce qui se passait en Allemagne, Kalinine lui répondit qu'il ne savait rien : « Nous sommes jusqu'au cou dans nos affaires à nous. » Plus tard, comme s'il répondait à la visite de Kamenev chez Vorochilov, il dit littéralement : « Il (Staline) bavarde sur des mesures de gauche, mais, dans très peu de temps, il va être obligé d'appliquer une politique à triple dose. Voilà pourquoi je l'appuie. » (C'est juste ! De toute sa vie, Kalinine n'a jamais rien dit et ne dira jamais rien de plus juste et de plus adéquat.)

Quand les zinoviévistes ont appris la déportation de Trotsky, ils se sont réunis. Bakaïev¹¹ insistait pour qu'ils publient une protestation. Zinoviev répondit qu'il n'y avait personne auprès de qui protester parce qu'il n'y avait pas de chef (alors à qui Zinoviev voulait-il payer le gros prix ?) C'est là-dessus qu'on en resta. Le lendemain, Zinoviev alla voir Kroupskaïa¹² et lui dit qu'il avait appris par Kalinine l'exil de L. D. Kroupskaïa dit qu'elle en avait aussi entendu parler.

« Qu'avez-vous l'intention de faire pour lui ? » demanda Zinoviev.

« D'abord vous ne devez pas dire *vous*, mais *eux*, et deuxièmement, si nous nous décidions à protester, qui nous écouterait ? »

Zinoviev lui parla de la conversation de Kamenev avec Ordjonikidzé dont Kroupskaïa disait : « Bien qu'il pleure sur l'épaule de tout le monde, on ne peut avoir aucune confiance en lui. »

Kamenev rencontra de nouveau Ordjonikidzé qui lui dit qu'il publiait un travail sur la lutte contre la bureaucratie et lui proposa de l'aider. Kamenev accepta avec empressement et là-dessus Ordjonikidzé l'invita avec Zinoviev chez lui. Pendant cette visite, il fut peu question du travail. Ordjonikidzé leur dit qu'il avait soulevé la question au bureau politique et que Vorochilov avait dit : « Pas d'extension de leurs droits. Voyez ce qu'ils veulent : l'Institut Lénine ! S'ils n'aiment pas le Centrosojuz on peut les transférer ailleurs. Quand à faire imprimer leurs

11. Ivan P. Bakaïev (1887-1936), vieux-bolchevik de Petrograd, était lié à Zinoviev, membre du noyau de son groupe.

12. Nadejda N. Kroupskaïa (1869-1939), la compagne de Lénine, avait quitté l'Opposition unifiée au cours de la lutte. Elle gardait des relations personnelles avec les zinoviévistes.

LÉON TROTSKY

articles dans la presse, ce n'est pas interdit, mais cela ne veut pas dire qu'on peut tout imprimer ! » (Oh, Vorochilov !)

« Bien, et qu'a dit Staline ? »

« Staline a dit : " Etendre leurs droits, c'est faire un bloc. Faire un bloc, c'est partager par moitié. Je ne peux pas. Que diraient les droitiers ? " (mais ne sont-ils pas « le pire ennemi ? »

Kamenev : « A-t-il dit cela au bureau politique ? »

Ordjonikidzé : « Non, c'était avant la réunion. »

Ils se sont séparés sans que rien en soit sorti. Zinoviev a écrit une thèse de deux pages (puisque Ordjonikidzé ne l'aidait pas, il fallait écrire une thèse) :

« Le koulak grandit dans le pays, le koulak ne donne pas de pain à l'Etat ouvrier, le koulak tire sur les correspondants au village, sur les fonctionnaires et les tue. Le groupe Boukharine, avec sa ligne cultive le koulak ; donc, pas de soutien à Boukharine. Aujourd'hui, nous soutenons la politique de la majorité du comité central tant que Staline combat le nepman, le koulak et le bureaucrate. » (Ainsi Zinoviev a changé d'avis, il ne veut plus payer gros prix.)

Kamenev dit : « Il est impossible d'arriver à un accord avec Staline. Qu'ils aillent tous au diable ! Dans les huit mois qui viennent, je vais écrire un livre sur Lénine et on verra. » Zinoviev est dans un état d'esprit différent. Il dit : « Nous ne devons pas être oubliés, nous devons apparaître à tous les meetings, dans la presse et ailleurs ; nous devons frapper à toutes les portes et pousser le parti à gauche (en fait personne n'a fait autant de mal à la politique de gauche que Kamenev et Boukharine). Et ses articles sont vraiment publiés. Après tout, la rédaction de la *Pravda* a tout à fait adopté le point de vue de Vorochilov. Ils ont de nouveau refusé un de ses articles parce qu'on dit qu'il y exprimait sa panique devant les koulaks. Au cours des derniers jours, il est apparu dans des réunions du parti, au Centrosouz, à l'Institut Plékhanov et ailleurs, pour parler à l'occasion du 10^e anniversaire de l'Internationale communiste.

Après que nous eûmes publié le fameux document (la conversation entre Kamenev et Boukharine), Kamenev fut convoqué par Ordjonikidzé où, après quelques réserves (hum, hum !) il confirma par écrit l'exactitude du rapport. Boukharine fut également convoqué par Ordjonikidzé et il confirma également. Des réunions communes du bureau politique et du

présidium de la commission centrale de contrôle eurent lieu les 30 janvier et 9 février. La droite assura que la brochure était une intrigue « trotskyste ». Ils n'ont pas nié le fait de la conversation. Ils ont exprimé leur opinion que « les conditions de travail étaient anormales. Des commissaires, Kroumine, Saveliev,¹³ Kaganovic et autres, avaient été placés au-dessus de membres du bureau politique. On dirige les partis frères en leur criant après. Douze ans après la révolution il n'y a pas un seul secrétaire de comité régional élu. Le parti ne participe nullement au règlement des problèmes. Tout est fait d'en haut ». Ces paroles de Boukharine furent reçues par des hurlements : « Où avez-vous copié ça ? Sur qui ? Sur Trotsky ! » Une résolution condamnant Boukharine a été proposée par la commission. Mais la droite a refusé de l'accepter, motivant leurs objections par le fait qu'ils sont déjà « travaillés » dans les rayons.

Lors d'une séance commune du bureau politique et du présidium de la commission centrale de contrôle, Rykov a lu une longue déclaration de trente pages, critiquant la situation économique et le régime interne du parti. A la conférence régionale de Moscou du parti, Rykov, Tomsy et Boukharine ont été ouvertement désignés comme la droite. Mais la presse en a très peu parlé. Le plénum du C.C. a été reporté au 16 avril, la conférence au 23. Il n'a pas été possible d'arriver à une conciliation entre Staline et la fraction de Boukharine (bien que des rumeurs en ce sens aient circulé avec insistance, sans doute pour que les cellules frappent la gauche).

13. Maksymil'an A. Saveliev (1884-1939), rédacteur en chef des *Izvestia* était membre du comité de rédaction de la *Pravda* et directeur de l'Institut Lénine.

AU SECOURS DES BOLCHEVIKS-LÉNINISTES EMPRISONNÉS¹

(20 mars 1929)

Il nous faut commencer une campagne systématique pour lutter sans faiblir pour l'amélioration des conditions des bolcheviks-léninistes exilés et arrêtés. Ils sont maintenant plus de 2000. Ils sont détenus en prison dans des conditions abominables : pas de lumière (les volets aux fenêtres sont presque toujours fermés), des salles humides dans lesquelles on entasse les prisonniers jusqu'à l'extrême limite, mauvaise nourriture, brutalité exceptionnelle. C'est encore pire dans la prison pour les travaux forcés de Tobolsk (isolateur politique). C'est exactement comme c'était dans *La Maison des Morts* de Dostoïevsky².

Il n'y a dans cette prison que des bolcheviks-léninistes. On a libéré les mencheviks et les social-révolutionnaires. *Ils ont introduit des gardes appartenant à l'armée*. Les cellules sont fermées, les rencontres interdites. Les mencheviks avaient une table commune, une cuisine commune, la liberté de se rencontrer etc. Nos camarades sont privés de tout cela. Incontestablement, les autorités ont adopté une politique d'extermination physique des bolcheviks-léninistes. Les relations se sont beaucoup tendues. A tout moment on peut s'attendre non seulement à des heurts physiques, des grèves de la faim (sans fin) mais aussi — oui, le peloton d'exécution. Quinze membres du personnel de la prison de l'isolateur politique de Tobolsk ont refusé d'appliquer des mesures de répression contre les bolcheviks : ils ont été remplacés par des gardes venus spécialement de Moscou.

La pénurie, dans les familles des personnes arrêtées est immense, tout simplement épouvantable. Les familles des pri-

1. *The Militant*, 1^{er} juin 1929, traduit de l'anglais ; ce texte était signé G. G., initiales du pseudonyme G. Gurov.

2. Il s'agit de *Souvenirs de la Maison des Morts*, de F. M. Dostoïevsky (1821-1881), écrit en 1861 après sa déportation en Sibérie sous le tsar en 1849.

sonniers et déportés qui restent en liberté meurent littéralement de faim. Nous n'avons pas notre propre organisation de secours. Il nous faut collecter de l'argent à l'étranger. Il nous faut combattre pour le droit d'avoir notre propre organisation de secours. Contre ces pratiques inadmissibles, contre tout cela, il nous faut soulever une immense protestation. Il nous faut dénoncer publiquement les fonctionnaires du gouvernement soviétique et les dirigeants du parti qui sont responsables de ces crimes. Des lettres de Tomsk et de Sverdlovsk parlent de *foules* entières enfermées dans la prison de travaux forcés de Narym où l'on est en train d'envoyer des Oppositionnels pris dans les différents lieux de déportation. Parmi les déportés et emprisonnés se trouvent des héros de la révolution d'Octobre et de la guerre civile décorés de l'Ordre du Drapeau rouge (Dreitser, Gaievsky, Kavtaradzé, Enoukidzé et bien d'autres³). Parmi ceux qui sont emprisonnés dans une prison de travaux forcés, se trouve Boudou Mdivani, âgé de 53 ans, vieux-bolchevik qui milita sous le tsar, présida le conseil des commissaires du peuple de Géorgie sous Lénine et dirigea la délégation commerciale soviétique à Paris.

3. Nous ne savons de D. S. *Gaievsky* que ses brillants états de service dans l'Armée rouge. E. A. *Dreitser* (1894-1936) avait fait partie du groupe d'officiers de l'Armée rouge qui avaient monté la garde dans l'appartement de Beloborodov, au Kremlin, où Trotsky avait été hébergé avant sa déportation. Lado *Enoukidzé*, neveu du secrétaire de l'exécutif des soviets, faisait partie de la même garde, alors qu'il suivait les cours de l'Académie militaire de l'Armée rouge, dont il avait été un combattant pendant la guerre civile.

[DÉMENTI]¹
(22 mars 1929)

Messieurs,

Il a été écrit dans certains journaux de Constantinople que, dans une entrevue avec des journalistes turcs, j'aurais dit que j'avais l'intention :

- 1) de provoquer une nouvelle révolution en U.R.S.S.
- 2) d'organiser la IV^e Internationale.

Ces deux assertions sont tout à fait contraires à ce que j'avais dit. Mes vues sur ces deux questions ont été exprimées dans de nombreux discours, articles et livres.

Veillez agréer, Messieurs l'assurance de mes sentiments distingués.

1. Communiqué de presse (T 3181) aux journaux turcs, traduit du russe, avec la permission de la Houghton Library.

**[UN DROIT D'ASILE
PAS DÉMONTRÉ]¹**
(mars 1929)

REGRETTE QUE VOUS N'AYEZ PAS TROUVÉ OCCASION ME
DÉMONTRER DANS LA PRATIQUE AVANTAGES DROIT D'ASILE DÉMO-
CRATIQUE.

1. Télégramme à P. Löbe (8928), traduit de l'allemand, avec la permission de la Houghton Library.

[LE POINT DE LA SITUATION]¹

(début avril 1929)

Chers Amis,²

1. J'espère bien que Maurice [Paz] est déjà arrivé³. Je vous écris donc à tous les deux.

2. Je n'écris pas en attendant à Istrati⁴. Si vous avez l'occasion de le voir, dites-lui que je le remercie de tout mon cœur pour toutes les peines qu'il s'est données. Quant à S[ermuks] et P[oznansky], je doute fort qu'il y a lieu d'entamer des démarches en ce qui les concerne. Je pense que c'est peine perdue, mais je voudrais toutefois y réfléchir encore.

3. Je n'ai reçu aucune dépêche jusqu'à ce jour au sujet du visa hollandais et par conséquent n'ai fait aucune démarche en ce sens.

4. La situation en Allemagne, comme il ressort des journaux, est plus favorable. A en juger par la presse nationale et libérale, l'affaire est presque gagnée, mais il n'y a pas encore de décision.

5. J'ai reçu de *London's Weekly* une offre par câble, « 40 guinées pour 2000 mots concernant Lénine contre Churchill ». J'ai répondu par câble : « Adressez-vous à Wabirdaw à Paris. » Il

1. Lettre aux époux Paz (9483), dictée en français, avec la permission de la Houghton Library.

2. Maurice Paz (1896-1985), avocat, membre du parti lors du congrès de Tours avait séjourné en U.R.S.S. au début des années 20 et rencontré Trotsky. Il faisait figure de leader de « l'Opposition de 1923 » en France et avait fondé en novembre 1927 *Contre le Courant*. Il venait de rendre visite à Trotsky. Sa femme, Magdeleine Marx (1889-1973), écrivain et journaliste, partageait son activité politique et allait en plus s'occuper de l'édition de travaux de Trotsky.

3. Paz, reparti le 16 ou le 17 mars était évidemment de retour.

4. Panaït Istrati (1884-1935), écrivain roumain d'expression française, venait de revenir très anti-stalinien d'un séjour de deux ans en U.R.S.S.

est inutile de dire que ce thème m'intéresse également. J'ai reçu d'Alfred [Rosmer], outre l'article de Churchill (que j'ai déjà coupé pour moi-même), également la lettre de Birkenhead qui complète bien Churchill. Je pense que je pourrais vous envoyer l'article dans deux ou trois jours.

6. Aujourd'hui, j'envoie un article concernant mon expulsion de France en 1916. C'est un épisode de l'autobiographie, mais j'ai donné à cet épisode un caractère indépendant, vu l'information de la presse française que l'ordre de mon expulsion reste en vigueur⁵.

Je n'ai pas compris tout d'abord dans quelle situation interne le gouvernement français s'est placé par cette décision. Je vous prie instamment de prendre connaissance de cet article le plus tôt possible et vous vous assurerez qu'il est très actuel. Evidemment, il devra être remis également à Wabirdaw. Le plus important est son insertion dans la presse française. Au cas où les journaux français ne seraient pas d'accord pour l'imprimer vu l'acuité de son sujet, je crois que le *New York Herald* l'insérerait quand même. Je me remets complètement à vous quant à la décision sur cette question.

7. Si l'affaire ne réussissait pas en Allemagne pour une raison ou une autre, et si j'avais la faculté de choisir entre la Hollande et la Belgique, je préférerais la Belgique, ne possédant pas la langue hollandaise. Il est peu probable que j'aurai à choisir.

5. L'expulsion de France de Trotsky lui avait été notifiée le 16 septembre 1916.

DEUX TORIES SUR UN RÉVOLUTIONNAIRE¹ (Lénine par Churchill et Birkenhead²) (23 mars 1929)

En 1918-19, Churchill essaya de renverser Lénine par la force. En 1929, dans son livre *The Aftermath*, il essaie de caractériser la psychologie et la politique de Lénine dans un portrait (*Times*, 18 février 1929). Il peut s'agir d'une tentative de revanche littéraire pour la malheureuse intervention militaire. Dans les deux cas, les méthodes ne correspondent pas à l'objectif.

« Ses sympathies (celles de Lénine), froides et vastes comme l'Océan arctique ; sa haine, serrée comme le nœud du bourreau », écrit M. Churchill. En vérité il jongle avec les antithèses comme un athlète avec des poids. Mais un œil attentif relève vite que les poids sont truqués et les biceps bourrés. Le véritable Lénine était imprégné de force morale, une force dont le principal caractère était son absolue simplicité.

Les faits cités par M. Churchill sont lamentables. Voyons sa chronologie, par exemple. Il répète une phrase empruntée à un livre ou un autre faisant référence à l'influence morbide exercée sur l'évolution de Lénine par l'exécution de son frère aîné. Selon Churchill, cela se passait en 1894 ; en fait l'attentat contre la vie d'Alexandre III a été organisé par Aleksandr Oulianov³ le

1. Article (T 3183) traduit du russe, avec la permission de la Houghton Library. Un abrégé de cet article a été publié dans *John O'London Weekly*, du 20 avril 1929.

2. Winston Churchill (1874-1965), aristocrate britannique, connu par son rôle dans la guerre de Boers puis comme politicien de droite. Plusieurs fois ministre, il était le chef de file des conservateurs les plus anti-soviétiques et ne désarma jamais dans sa haine personnelle contre Trotsky. Frederick Edwin Smith, Lord Birkenhead (1872-1930), juriste était également un ancien ministre conservateur.

3. Aleksandr I. Oulianov (1866-1887), frère aîné de Lénine, fut exécuté pour avoir organisé un complot contre la vie du tsar.

1^{er} mars 1887. Selon Churchill, Lénine avait 16 ans, mais en réalité, Lénine avait 24 ans et dirigeait à Pétersbourg une organisation clandestine. Au début de la révolution d'Octobre, il n'avait pas 39 ans, comme l'assure Churchill, mais 47. La chronologie de Churchill démontre de ses idées concernant les personnes et les idées dont il parle.

Si nous laissons la chronologie et le style de boxeur pour passer à la philosophie de l'histoire, le tableau est encore plus lamentable. Churchill raconte que la discipline a été anéantie après la révolution de février dans l'armée russe par le « Prikaz n° 1 » qui supprimait les honneurs. C'est ainsi que jugeaient les vieux généraux offensés et les jeunes aspirants ambitieux.

Mais c'est une absurdité. La vieille armée reflétait la suprématie des vieilles classes. La révolution a tué la vieille armée. Si le paysan a chassé de ses terres le seigneur, le fils du paysan ne peut pas se soumettre au fils du seigneur, devenu officier. L'armée n'est pas seulement une organisation technique, où l'on est tenu de saluer les officiers, mais c'est aussi une organisation morale basée sur des rapports mutuels précis entre hommes et classes. Quand la révolution répudie les formes anciennes, l'armée doit inévitablement périr. Il en a toujours été ainsi. Je n'ai pas bien compris si Churchill a jamais lu l'histoire de la révolution anglaise du xvii^e, de la révolution française du xviii^e. En engageant ses officiers, Cromwell⁴ disait : « Guerrier inexpérimenté, mais bon prêcheur. » Cromwell avait compris que la base de l'armée n'est pas créée ou détruite à travers les relations sociales mutuelles entre les hommes. Il voulait des officiers haïssant la monarchie, l'église catholique et les privilèges des aristocrates. Il comprenait qu'une armée nouvelle ne peut être constituée que pour un nouveau grand projet. C'était au milieu du xvii^e siècle. Au xx^e siècle, Churchill suppose que l'armée du tsar a péri du fait de l'abolition de quelques gestes symboliques. Sans Cromwell et son armée, l'Angleterre contemporaine n'aurait jamais existé. Aujourd'hui, Cromwell est plus contemporain que Churchill.

Churchill assure que l'objectif de Lénine était de « saper l'autorité et la discipline ». C'est de cette façon que les Têtes rondes parlaient des Indépendants. Mais en réalité, les Indépen-

4. Olivier Cromwell (1599-1658), chef du régiment des Côtes-de-Fer pendant la guerre civile anglaise, devint ensuite Lord-protecteur de la république et le resta jusqu'à sa mort.

dants avaient sapé l'ancienne discipline afin d'en créer une nouvelle qui ferait prospérer l'Angleterre. L'objectif de Lénine était de saper, de faire voler en éclats sans pitié la vieille discipline aveugle, servile, moyenâgeuse pour la remplacer par une discipline consciente de la société nouvelle.

Si Churchill reconnaît à Lénine une certaine force d'âme et de volonté, pour Birkenhead, Lénine n'a jamais existé. Il n'y a qu'un mythe de Lénine (*Time*, 26 février 1929). Le Lénine qui a existé réellement était une médiocrité que les collègues de Lord Ringo des pages de Bennett⁵ pourraient considérer de haut. Mais, en dépit de cette divergence entre leurs opinions, les deux tories sont très proches dans l'ignorance qui est la leur des travaux économiques, politiques ou philosophiques de Lénine qui comptent plus de vingt volumes. Je suppose que Churchill n'a pas lu avec attention mon article sur Lénine, écrit en 1928 pour l'Encyclopédie Britannique, car il ne pourrait pas, autrement, commettre les graves erreurs de chronologie qu'il commet, brisant ainsi toute la perspective.

Lénine ne supportait pas la négligence dans le domaine des idées. Lénine avait résidé dans tous les pays d'Europe, connaissait beaucoup de langues étrangères, lisait, apprenait, écoutait, enquêtait, cherchait, comparait, généralisait. A la tête d'un pays révolutionnaire, il a continué à étudier soigneusement et scrupuleusement. Il observait la vie du monde entier. Il a écrit et parlé couramment le français, l'allemand et l'anglais, pouvait lire l'italien et d'autres langues slaves. Dans les dernières années de sa vie, surchargé de travail, il utilisait quelques minutes de loisir à apprendre la grammaire tchécoslovaque pour pouvoir prendre contact avec la vie interne de la Tchécoslovaquie. Que savent Churchill et Birkenhead des œuvres de cet esprit vif, perçant et infatigable qui avait balayé tout ce qui n'était que faux-semblant ou hasard pour aller au solide et à l'important? Dans son ignorance, Birkenhead s'est imaginé que Lénine avait pour la première fois lancé « Tout le pouvoir aux soviets » au lendemain de la révolution de février en 1917, alors que la question des soviets et de leur possible rôle historique fut l'un des aspects les plus importants dans les œuvres de Lénine et de ses partisans depuis 1905 et même avant.

Complétant et corrigeant Churchill, Birkenhead écrit : « Si

5. Dans son roman *Lord Raino* publié en 1926, l'écrivain Arnold Bennett (1867-1931) traçait les portraits des ministres d'un gouvernement de coalition.

Kerensky⁶ avait eu une once de stature d'homme d'Etat et de courage, jamais les soviets n'auraient pris " tout le pouvoir ". » C'est vraiment là une philosophie historique consolante. L'armée est détruite, les soldats sont autorisés à ne plus saluer leurs officiers. Une once qui manque dans le crâne d'un avocat extrémiste suffit pour détruire une société civilisée et pieuse ; que vaudrait la civilisation si, dans les moments critiques, ces gens n'étaient pas capables d'avoir une once supplémentaire de cerveau à leur disposition ? Et Kerensky n'était pas seul. Il avait autour de lui les hommes d'Etat des pays alliés. Pourquoi n'ont-ils pas instruit et inspiré Kerensky ? Pourquoi n'ont pas pris sa place ? Churchill répond indirectement à cette question. Il dit : « Les hommes d'Etat des nations alliées affectèrent de croire que tout était pour le mieux et que la révolution russe constituait un avantage notable pour la cause commune. » Et Lénine démontre ainsi que les hommes d'Etat n'avaient pas compris grand-chose à la révolution et n'étaient donc guère différents de Kerensky.

Birkenhead ne trouve pas maintenant que Lénine était très perspicace quand il signait le traité de Brest-Litovsk. Je n'ai pas l'intention d'indiquer ici que Birkenhead m'attribue le désir de combattre l'Allemagne en 1918. L'honorable conservateur suit ici exactement les indications des historiens de l'école stalinienne. En réalité, Birkenhead voit très clairement l'imminence de la paix. Selon lui, seuls des idiots hystériques pouvaient imaginer que les bolcheviks étaient capables de combattre l'Allemagne. Quel aveu remarquable, quoique tardif ! Le gouvernement britannique en 1918, ainsi que tous les Alliés, nous sommaient catégoriquement de combattre l'Allemagne et répondirent à notre refus par le blocus et l'intervention.

Il faut demander aux hommes politiques anglais qui étaient alors des idiots hystériques. L'appréciation de Birkenhead serait perspicace pour 1917. Mais nous n'apprécions guère cette perspicacité quand elle se manifeste douze ans après. Churchill produit des statistiques sur les victimes de la guerre civile, résultats, dit-il, d'une enquête de Lénine et c'est même l'axe de son article. Ces statistiques sont imaginaires. Mais là n'est pas la question. Il y a eu nombre de victimes des deux côtés. Churchill

6. Aleksandr G. Kerensky (1882-1970), avocat, était le chef du dernier Gouvernement provisoire qui fut renversé par la Révolution d'Octobre.

prend la peine de souligner qu'il n'a pas inclu les victimes de la famine ou des épidémies. Dans sa langue pseudo-athlétique, Churchill écrit que ni Tamerlan ni Gengis Khan ne peuvent rivaliser avec Lénine dans la façon de tuer hommes et femmes. Quant à l'ordre des personnages mentionnés ci-dessus, Churchill suppose probablement que Tamerlan a précédé Gengis Khan⁷. C'est une erreur. Malheureusement, pour la chronologie comme les statistiques, le ministre des finances n'est pas très fort en histoire. Mais c'est sans importance. Pour trouver un exemple de massacre de vies humaines, Churchill fait référence aux XIII^e et XIV^e siècles de l'histoire d'Asie. La grande boucherie européenne, où quelques dix millions d'hommes ont été tués et vingt millions environ mutilés, est probablement sortie de la mémoire de l'homme politique britannique. Les guerres de Gengis Khan et de Tamerlan n'étaient que jeux d'enfants en comparaison des exercices des nations civilisées pendant les années 1914-1918. Et le blocus de l'Allemagne, la famine des femmes et des enfants allemands ? Si l'on admet l'absurdité que toute la responsabilité de la guerre repose sur le Kaiser allemand — elle est belle, cette civilisation où un fou couronné est capable de mettre à feu et à sang pendant quatre années un continent entier — si l'on admet donc la théorie ridicule selon laquelle le Kaiser était seul responsable, il reste tout aussi inconcevable que des enfants allemands aient dû mourir de faim par centaines de milliers pour Guillaume. Je ne veux pas cependant considérer cela sous un angle moral et n'ai pas non plus l'intention de prendre le parti du Hohenzollern en Allemagne. Je suis prêt à répéter ce que je viens de dire à propos des enfants serbes, belges et français, et aussi ceux des races jaune et noire à qui on a appris en Europe à apprécier la supériorité de la civilisation chrétienne sur la barbarie de Gengis Khan et de Tamerlan, Churchill a oublié cela. L'objectif de l'Angleterre dans cette guerre — qu'elle n'a pas réussi à atteindre — semble tellement sacré et impérieux à ses yeux qu'il n'accorde aucune attention aux trente millions de vies humaines détruites et mutilées. Il s'exprime avec la plus extrême indignation morale sur les victimes de la guerre civile en Russie, oubliant l'Irlande, l'Inde, etc. C'est qu'il ne s'agit pas des victimes, mais des objectifs de la guerre. Churchill assurerait que toutes les victimes dans le monde entier sont admissibles et

7. Tamerlan, ou mieux *Timûr Lang* (1336-1405), conquérant tatar et Gengis Khan, ou mieux Çinggis-qan était le titre du conquérant mongol *Temüjin* (1155 ou 1162 ou 1167-1227) symbolisaient le conquérant asiatique cruel et massacreur.

sacrées s'il s'agissait de l'autorité et de la puissance de la Grande-Bretagne, c'est-à-dire de ses classes dirigeantes. Le seul crime, ce sont les victimes en nombre infinitésimal provoquées par la lutte des masses nationales essayant de changer leur vie, comme ce fut le cas en Angleterre au xvii^e, en France à la fin du xviii^e, aux Etats-Unis à la fin du xviii^e et au milieu du xix^e, en Russie au xx^e et comme ce le sera à l'avenir. C'est bien à tort que Churchill a invoqué le fantôme des deux conquérants asiatiques. Tous deux ont lutté pour l'aristocratie nomade, lui soumettant de nouveaux espaces et de nouvelles tribus. A cet égard, ils ont une continuité avec les principes de Churchill, pas ceux de Lénine. Et, soit dit en passant, c'est l'un des derniers grands humanistes, Anatole France, qui a souvent répété que, de toutes les espèces de folie sanglante que l'on appelle « guerre », la moins folle est la guerre civile parce que, dans le cours de celle-ci, les hommes sont divisés en deux camps, au moins par leur propre volonté, mais pas sur ordre.

Churchill commet une autre erreur, la plus importante et la plus ennuyeuse pour lui. Il a oublié que, dans une guerre civile comme dans tout autre guerre, il y a deux partis et que s'il n'avait pas soutenu ce qui était alors une minorité insignifiante, le nombre de victimes aurait été infiniment moindre. Nous avons pris le pouvoir en octobre sans lutte. La tentative de Kerensky de reprendre son autorité a échoué, comme une goutte d'eau s'évaporant sur un poêle brûlant. L'assaut des masses était si puissant que les vieilles classes osaient à peine résister. Quand la guerre civile a-t-elle commencé et pourquoi, ainsi que sa compagne, la terreur rouge ? Churchill n'est pas très fort en chronologie, mais nous allons l'aider. Le grand complot s'est situé au milieu de 1918. Menés par des diplomates et des officiers des nations alliées, les Tchécoslovaques ont pris le chemin de fer oriental. L'ambassadeur de France Noulens⁸ a organisé une insurrection à Jaroslavl. Le délégué anglais Lockhart⁹ a organisé des actes terroristes, notamment la destruction de l'aqueduc de Pétrograd. Churchill a inspiré et financé Savinkov¹⁰. Churchill a

8. Joseph Noulens (1864-1937) était ancien ministre de la Guerre.

9. Bruce Lockhart (1887-1970), consul général à Moscou à partir de 1915, était le principal agent britannique en Russie soviétique et fut même emprisonné pour ses activités.

10. Boris V. Savinkov (1879-1925), fameux terroriste s.r., était vice-président du gouvernement Kerensky. Emigré après la guerre civile, il fut attiré en Russie, capturé et mourut en prison.

aidé Ioudénitch¹¹. Churchill présidait, comme un calendrier, la date précise de la chute de Petrograd et de Moscou. Churchill aidait Denikine¹² et Wrangel. Des tourelles de la flotte britannique, les canons bombardaient nos rivages. Churchill annonçait l'attaque des « quatorze nations ». Churchill fut l'inspirateur, l'organisateur, le financier et le prophète de la guerre civile. C'est un financier libéral, un organisateur médiocre et un prophète malheureux. Mais il aurait mieux fait de ne pas ouvrir ces pages du passé. Il y aurait eu non pas dix, mais cent, mille fois moins de victimes sans les guinées anglaises, les tourelles anglaises, les chars d'assaut anglais, les officiers anglais et les provisions anglaises.

Churchill n'a compris ni Lénine ni son problème historique. Ce malentendu semble très profond, s'est manifesté profondément — si toutefois un malentendu peut être profond — dans l'appréciation du changement que constituait la Nep. Pour Churchill, Lénine s'est renié. Birkenhead complète : en dix ans, les principes de la révolution d'Octobre ont échoué. Birkenhead qui n'a pas pu empêcher l'arrêt du travail dans les puits et continue à le freiner, prêche la reconstruction de la société sans échecs, sans défaites et sans retraites ; prétention monstrueuse qui atteste du caractère primaire de la théorie chez ce conservateur bien connu. Personne ne peut prédire combien il y aura dans le cours de l'histoire à venir d'erreurs, de digressions, de rechutes. Mais Lénine avait la capacité de voir à travers les retraites, les dépressions et les zigzags les voies principales du développement historique et c'était là son génie. Si l'on admet la possibilité d'une restauration temporaire en Russie, ce qui, j'ose le dire, est bien éloigné, elle ne pourrait revenir sur le changement des forces sociales.

Quand les Stuart¹³ revinrent au pouvoir, ils étaient autorisés à penser que les principes de Cromwell avaient échoué. Mais, indépendamment de la victoire de la restauration et des conflits entre whigs et tories, libre-échangistes et protectionnistes, il est incontestable que l'Angleterre s'est développée sur la base posée par Cromwell. Celle-ci n'a commencé à manquer que dans le

11. Nikolai N. Ioudénitch (1862-1933), général blanc, dirigea une attaque extrêmement dangereuse contre Pétrograd en 1919.

12. Anton I. Denikine (1872-1947) fut, à la fin 1918, commandant en chef de toutes les troupes blanches au sud de la Russie ; il fut écrasé à l'entrée de l'hiver 1919.

13. Stuart est le nom de la famille royale à laquelle appartenait Charles I^{er}, exécuté en 1649.

dernier quart du siècle dernier. C'est la cause du déclin du rôle de l'Angleterre dans le monde entier. Pour ressusciter l'Angleterre, il faut une base nouvelle. Churchill est incapable de le comprendre. Car, à la différence de Lénine, qui pensait en continents et en époques, Churchill pense par effets parlementaires et feuilletons journalistiques. Et c'est infiniment trop peu... L'avenir le prouvera bientôt.

[UN VOYAGE TRÈS ATTENDU]¹

(24 mars 1929)

Cher Ami,²

J'avais reçu une lettre de Naville³ et je lui ai répondu. Je vous envoie copie de cette réponse. J'ai reçu une lettre de Souvarine⁴ pour laquelle je vous envoie également la réponse qui est en langue russe. Je suis assez tranquille pour les petites histoires que nous avons et que nous aurons entre différents groupements de l'Opposition. Le regroupement et l'unification ne se produiront qu'avec de nouvelles scissions et des échanges d'insultes plus ou moins fraternelles. Il faut avoir des nerfs solides. Je me réjouis beaucoup de votre arrivée commune avec Marguerite⁵, si nous vous avons bien compris. Natalie est tout à fait heureuse de la perspective de vous avoir tous deux avec nous pendant quelque temps. Nous aurons une villégiature tout à fait excellente.

J'ai un besoin urgent d'une série de livres pour mon travail ici à Constantinople où il n'y a guère de bibliothèques. La première chose est le Grand Larousse (17 volumes) puis un

1. Lettre à A. Rosmer (1866), dictée en français, avec la permission de la Houghton Library.

2. Alfred Griot dit *Rosmer* (1877-1964), syndicaliste révolutionnaire, animateur avec Monatte de *La Vie ouvrière* et de son noyau anti-guerre en 1914, s'était lié à Paris avec Trotsky. Il avait été membre du bureau de l'I.C., avant même le congrès de Tours, et avait été exclu en 1924 pour ses critiques de la « bolchevisation ». Il animait le groupe de *La Vérité*.

3. Pierre *Naville* (né en 1904), écrivain, ancien surréaliste et directeur de *Clarté*, dirigeait *La Lutte de Classes* et collaborait à *La Vérité* dont il était l'un des fondateurs.

4. Souvarine, journaliste, pionnier du P.C., son ancien représentant à Moscou, avait été exclu en 1924 pour sa solidarité avec Trotsky et la publication de *Cours nouveau*. Il avait repris la correspondance avec Trotsky et marquait ses distances.

5. Marguerite *Thévenet* (1869-1962) était la compagne d'Alfred Rosmer.

almanach statistique et d'autres livres d'informations géographique et économique et politique. Je crois que, par l'intermédiaire de Rieder ou autrement, on pourrait bénéficier du prix réduit et vous pourriez peut-être les apporter avec vous, en bagages. J'ai besoin aussi, Natalie et moi, de deux stylos, un grand et un petit, de la meilleure qualité.

Dans un courrier précédent, sans signature, parti précipitamment, nous avons peut-être omis de vous donner les noms des deux camarades que nous pensions pressentir pour s'occuper des éditions russes sous votre direction.

Ce sont Truand et Meichler⁶.

6. Le texte porte bien « Truand » et nous n'avons aucune identification à proposer, à moins qu'il ne s'agisse de Treint ? Jean Meichler (1898-1941) était l'un des collaborateurs de confiance de Raymond Molinier.

**LETTRE OUVERTE
AUX TRAVAILLEURS
DE L'U.R.S.S.¹**
(29 mars 1929)

Chers Camarades,

Je vous écris pour vous dire une fois de plus que les Staline, Iaroslavsky² et autres vous trompent. Ils disent que j'ai utilisé la presse bourgeoise pour mener la lutte contre la république soviétique à la création et la défense de laquelle j'ai travaillé la main dans la main avec Lénine. Ils vous trompent. J'ai utilisé la presse bourgeoise pour défendre les intérêts de la république soviétique contre les mensonges, la trahison et la perfidie de Staline et compagnie.

Ils vous demandent de condamner mes articles. Les avez-vous lus ? Non, vous ne les avez pas lus. Ils vous donnent une traduction fautive de fragments séparés. Mes articles ont été publiés en russe dans une brochure sous la forme exacte où je les ai écrits. Exigez que Staline les reproduise sans abréviations ni falsifications. Il n'osera pas. Il craint la vérité plus que tout. Je vais résumer ici le contenu de mes articles.

1. La résolution du G.P.U. sur mon exil assure que je mène « des préparatifs pour une lutte armée contre la république soviétique ». Dans la *Pravda* (n° 41, 19 février 1929), il n'y avait pas cette affirmation concernant la lutte armée. Pourquoi ? Pourquoi Staline n'a-t-il pas osé répéter dans la *Pravda* ce qui était dit dans la résolution du G.P.U. ? Parce qu'il savait que personne ne le croirait. Après l'histoire de l'officier de Wrangel, après qu'on ait démasqué l'agent provocateur envoyé par Staline

1. Lettre ouverte (T 3186), traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. M. I. Gubelman, dit Emelian M. *Iaroslavsky* (1878-1943), un vieux-bolchevik, était le responsable de la répression et de la corruption de l'Opposition dans l'état-major stalinien, le chef d'orchestre des calomnies, par conséquent.

aux Oppositionnels avec la proposition d'un complot militaire, personne ne va croire que les bolcheviks-léninistes, qui veulent convaincre le parti que leurs idées sont justes, préparent la lutte armée. Voilà pourquoi Staline n'a pas osé imprimer dans la *Pravda* ce qui était dit dans la résolution du G.P.U. du 18 janvier.

Mais, s'il en est ainsi, pourquoi introduire ce mensonge patent dans la résolution du G.P.U. ? Il le fallait, pas pour l'U.R.S.S., mais pour l'Europe et tout le monde extérieur. Par l'intermédiaire de l'agence Tass, Staline a coopéré quotidiennement et de façon systématique avec la presse bourgeoise du monde entier, propageant ses calomnies contre les bolcheviks-léninistes. Staline ne pouvait expliquer cet exil et les innombrables arrestations autrement qu'en accusant l'Opposition de préparer une lutte armée. Et par ce mensonge monstrueux, il a fait beaucoup de mal à la république soviétique. Toute la presse bourgeoise a discuté du fait que Trotsky, Rakovsky, Smilga, Radek, I. N. Smirnov, Beloborodov, Mouralov, Mratchkovsky et bien d'autres qui ont bâti et défendu la république soviétique, sont en train de préparer une lutte armée contre le pouvoir soviétique. Il n'est que trop clair qu'une telle idée ne peut que nuire à la république soviétique aux yeux du monde entier. C'est pour justifier la répression que Staline est obligé de fabriquer ces légendes monstrueuses, faisant un mal incalculable au pouvoir soviétique. C'est pourquoi j'ai estimé nécessaire de m'exprimer dans la presse bourgeoise et de dire au monde entier : il n'est pas vrai que l'Opposition veuille mener une lutte armée contre le pouvoir soviétique. L'Opposition a mené et continuera à mener une lutte implacable *pour* le pouvoir soviétique contre tous ses ennemis. Cette déclaration que j'ai faite a été imprimée dans des journaux ayant un tirage de dix millions d'exemplaires dans toutes les langues du monde. Staline veut renforcer sa position aux dépens de la république soviétique. Je veux, moi, renforcer la république soviétique en dénonçant les mensonges des staliens.

2. Staline et sa presse ont pendant longtemps propagé dans le monde entier l'affirmation selon laquelle je soutiendrais que la république soviétique est devenue un Etat bourgeois, que le pouvoir prolétarien est perdu, etc. En Russie, beaucoup de travailleurs savent que c'est une odieuse calomnie, bâtie sur des falsifications. Je les ai dénoncées des dizaines de fois dans des lettres qui ont circulé de main en main. Mais la presse bourgeoise mondiale y ajoute foi, ou fait semblant. Toutes ces citations

truquées par Staline s'étalent dans les colonnes des journaux du monde pour démontrer l'affirmation selon laquelle Trotsky considère comme inévitable la chute du pouvoir soviétique. Du fait de l'énorme intérêt de l'opinion publique internationale, et surtout de celle des larges masses populaires pour tout ce qui se passe en Union soviétique, la presse bourgeoise, obéissant à son intérêt matériel, son désir de diffusion, les revendications de ses lecteurs, a été obligée de reproduire mes articles. J'y dis au monde entier que le pouvoir soviétique, malgré la politique erronée de la direction stalinienne, est encore profondément enraciné dans les masses, qu'il est très puissant et survivra à ses ennemis.

Vous ne devez pas oublier que l'écrasante majorité des travailleurs en France et surtout en Amérique, lisent encore la presse bourgeoise. J'ai posé comme condition que mes articles soient reproduits intégralement, sans la moindre modification. Il est vrai que certains journaux, dans un petit nombre de pays, n'ont pas respecté cette condition, mais la majorité l'ont respectée. En tout cas, tous les journaux ont été forcés de publier que, contrairement aux mensonges et aux calomnies des staliniens, Trotsky est convaincu de la profonde force interne de la révolution et croit fermement que les travailleurs réussiront par des moyens pacifiques à changer l'actuelle politique erronée du comité central.

Au printemps de 1917, Lénine, emprisonné en Suisse, utilisa un « wagon plombé » des Hohenzollern³ pour rejoindre les ouvriers russes. La presse chauvine attaqua Lénine, allant jusqu'à le traiter d'agent allemand et à lui dire « Herr Lenin ». Comme Lénine, je considère avec un tranquille mépris l'opinion publique des philistins et des bureaucrates dont Staline incarne l'esprit.

3. J'ai dit dans mes articles, déformés et falsifiés par Iaroslavsky, comment, pourquoi et dans quelles circonstances j'ai été banni d'U.R.S.S. Les staliniens propagent des rumeurs selon lesquelles on m'aurait permis de quitter la Russie à ma demande. J'ai dénoncé ce mensonge. J'ai expliqué comment j'avais été conduit de force à la frontière après un accord préalable entre Staline et la police turque. Et là, j'agissais non seulement dans l'intérêt de ma défense personnelle contre les

3. Les Hohenzollern étaient la famille régnante en Prusse, donc dans l'Empire allemand.

calomnies, mais avant tout dans l'intérêt de la république soviétique. Si les Oppositionnels voulaient réellement quitter l'Union soviétique, ce serait compris dans le monde entier comme un signe qu'ils considèrent comme désespérée la situation du gouvernement soviétique. Nous n'y songeons même pas. La politique stalinienne a porté un coup terrible non seulement à la révolution chinoise, au mouvement ouvrier britannique et à toute l'I.C., mais aussi à la stabilité interne du régime soviétique. C'est incontestable. Cependant la situation n'est pas le moins du monde désespérée. L'Opposition n'a nullement l'intention de fuir l'Union soviétique. J'ai catégoriquement refusé de traverser la frontière, proposant qu'à la place on me mette en prison. Les staliniens n'ont pas osé le faire : ils redoutaient que les travailleurs ne se mettent à exiger ma libération. Ils ont préféré s'entendre avec la police turque et m'ont transporté de force à Constantinople. Cela, je l'ai exposé au monde entier. Tout ouvrier qui réfléchit va dire que si Staline, par l'intermédiaire de Tass, nourrit quotidiennement la presse bourgeoise de calomnies contre l'Opposition, j'étais, moi, obligé de réfuter ces calomnies.

4. A des dizaines de millions d'exemplaires, j'ai dit au monde entier que ce n'étaient pas les ouvriers russes qui m'avaient exilé, ni les paysans russes, ni les gardes rouges soviétiques, ni ceux avec qui nous avons conquis le pouvoir et lutté, épaule contre épaule, sur tous les fronts de la guerre civile. Ce sont les bureaucrates qui m'ont exilé, des gens qui ont usurpé le pouvoir et ont dégénéré en caste bureaucratique liée par une solidarité de privilégiés. Pour défendre la révolution d'Octobre, la république soviétique et le nom révolutionnaire des bolcheviks-léninistes, j'ai dit au monde entier la vérité sur Staline et les staliniens. Je leur ai rappelé une fois de plus que Lénine, dans son Testament mûrement médité, avait caractérisé Staline comme « *déloyal* ». Ce mot est compris dans toutes les langues du monde. Il désigne un homme indigne de confiance ou malhonnête, guidé dans ses actions par des motivations basses, un homme à qui on ne peut pas faire confiance. C'est ainsi que Lénine caractérisait Staline et nous voyons combien sa mise en garde était juste. Il n'y a pas de pire crime pour un révolutionnaire que de tromper son parti, d'empoisonner l'esprit de la classe ouvrière par des mensonges. Et c'est actuellement la principale occupation de Staline. Il trompe l'Internationale communiste et le prolétariat mondial en attribuant à l'Opposition des intentions et des actions contre-révolutionnaires contre le pouvoir des soviets. C'est précisément à cause de ce penchant

pour ce genre d'activités que Lénine a qualifié Staline de déloyal. C'est exactement pour cette raison que Lénine a proposé au parti que Staline soit écarté de son poste. Il est d'autant plus nécessaire maintenant, après tout ce qui est arrivé, d'expliquer au monde entier en quoi consiste la déloyauté de Staline — c'est-à-dire sa perfidie et sa malhonnêteté à l'égard de l'Opposition.

5. Les calomniateurs (Iaroslavsky et les autres agents de Staline) ont fait beaucoup de bruit autour des dollars américains. En d'autres circonstances, cela ne vaudrait pas la peine d'examiner ces ordures. Mais la presse bourgeoise la plus enragée se réjouit de répandre les saletés de Iaroslavsky. Pour ne rien laisser dans l'ombre, je vais vous parler des dollars.

J'ai remis mes articles à une agence américaine de Paris. Lénine et moi, des dizaines de fois, avons donné des interviews et des exposés écrits de nos idées sur telle ou telle question, à de telles agences. Du fait de mon expulsion et du mystère des circonstances qui l'entourait, l'intérêt dans le monde pour cette question était colossal. L'agence comptait gagner beaucoup d'argent. Elle m'offrit la moitié du profit. Je lui répondis que, personnellement, je ne prendrais pas un sou mais qu'elle devrait verser à mon nom la moitié du revenu de mes articles et qu'avec cet argent je publierai, en russe et dans les autres langues étrangères, toute une série de travaux de Lénine (ses discours, articles, lettres) qui sont aujourd'hui supprimés par la censure stalinienne. J'utiliserai également cet argent à publier une série de documents importants (comptes rendus de conférences, congrès, lettres, articles, etc.) qui sont dissimulés au parti parce qu'ils démontrent clairement la faillite théorique et politique de Staline. Telle est la littérature « contre-révolutionnaire » (selon Staline et Iaroslavsky) que j'ai l'intention de publier. Un bilan exact des sommes ainsi dépensées sera publié le jour venu. Tout ouvrier dira qu'il vaut mieux publier les écrits de Lénine avec de l'argent reçu sous la forme d'une contribution accidentelle de la bourgeoisie que de propager des calomnies contre les bolcheviks-léninistes avec de l'argent prélevé sur les ouvriers et paysans russes.

Ne l'oubliez pas, camarades : le testament de Lénine demeure, comme auparavant, un document contre-révolutionnaire en Russie, dont la diffusion peut valoir arrestation et exil. Et ce n'est pas par hasard. Staline lutte contre le léninisme à l'échelle internationale. Il ne doit pas rester un seul pays dans le monde où se trouvent aujourd'hui à la tête du P.C. les révolutionnaires qui dirigeaient le parti à l'époque de Lénine. Ils

sont presque tous exclus de l'Internationale communiste. Lénine a guidé les quatre premiers congrès de l'I.C. Avec Lénine, j'ai élaboré tous les documents fondamentaux de l'I.C. Au IV^e congrès, en 1922, Lénine a divisé en deux parts égales avec moi le rapport fondamental sur la Nep et les perspectives de la révolution internationale. Après la mort de Lénine, presque tous les participants, au moins tous ceux, sans exception, qui avaient été des militants influents et participé aux quatre premiers congrès, furent exclus de l'I.C. Partout dans le monde, à la tête des P.C. se trouvèrent des hommes nouveaux, des gens de hasard, venus la veille du camp de nos adversaires et de nos ennemis. Pour pouvoir adopter une politique anti-léniniste, il fallait d'abord renverser la direction léniniste. Staline l'a fait, prenant appui sur la bureaucratie, sur les nouvelles couches petites-bourgeoises, sur l'appareil d'Etat, sur le G.P.U. et sur les ressources financières de l'Etat. Cela a été réalisé, non seulement en U.R.S.S., mais aussi en Allemagne, en France, en Italie, en Belgique, aux Etats-Unis, dans les pays scandinaves — et un mot dans presque tous les pays du monde.

Seul un aveugle pourrait ne pas comprendre la signification du fait que les collègues les plus proches et les compagnons d'armes de Lénine dans le P.C. soviétique et toute l'I.C., tous les dirigeants des P.C. dans les dures années initiales, tous les participants et dirigeants des quatre premiers congrès, aient été révoqués de leurs postes, calomniés et exclus. Cette lutte enragée contre la direction léniniste était nécessaire aux staliniens pour faire une politique anti-léniniste.

Tandis qu'ils faisaient la chasse aux bolcheviks-léninistes, ils rassuraient le parti en lui disant qu'il serait de nouveau monolithique. Vous savez que le parti, maintenant, est plus divisé que jamais. Et ce n'est pas fini. Il n'est point de salut sur la voie stalinienne. On ne peut qu'adopter ou bien une politique oustrialoviste⁴ — c'est-à-dire une politique thermidorienne consistante — ou une politique léniniste. La position centriste de Staline mène inévitablement à une accumulation de difficultés économiques et politiques énormes et à la continuation de la décimation et de la destruction du parti.

Il n'est pas trop tard pour changer d'orientation. Il faut changer radicalement la politique et le régime du parti dans

4. L'expression « oustrialovisme » est forgée d'après Nikolai V. Oustrialov (1890-1933 ?), un émigré qui espérait, depuis la Nep, et « théorisait » une restauration pacifique du capitalisme en U.R.S.S.

LÉON TROTSKY

l'esprit de la plate-forme de l'Opposition. Il faut mettre fin à la honteuse persécution des meilleurs léninistes révolutionnaires dans le P.C.U.S. et dans le monde entier. Il faut restaurer la direction léniniste. Il faut condamner et extirper les méthodes déloyales, c'est-à-dire indignes et malhonnêtes, de l'appareil stalinien. L'Opposition est prête à aider de toutes ses forces le noyau prolétarien du parti à réaliser cette tâche vitale. Les persécutions furieuses, les calomnies malhonnêtes et la répression gouvernementale ne peuvent venir à bout de notre fidélité à la révolution d'Octobre et au parti international de Lénine. Nous resterons fidèles à l'une comme à l'autre jusqu'au bout, dans les prisons staliniennes et en exil.

[LETTRE D'ACCOMPAGNEMENT]¹
(29 mars 1929)

Cher Camarade Mannoury,

Ci-joint ma lettre aux ouvriers russes.

Je serais ravi que cette lettre puisse paraître également en Hollande. Avez-vous quelqu'un qui soit en mesure de traduire le russe ? Sinon, il vous faudra utiliser la traduction allemande ou française.

Merci beaucoup pour vos envois.

1. Lettre à G. Mannoury, avec la permission de l'Institut international d'histoire sociale.

[CRITÈRES DE DIFFÉRENCIATION]¹

(31 mars 1929)

Chers camarades,

Je continue à être privé de toute possibilité de travailler avec un peu de méthode. Je n'ai pas réussi jusqu'à présent à prendre une connaissance suffisante des publications de l'Opposition en Europe. Je suis donc obligé de remettre à plus tard mon appréciation générale des diverses tendances de l'Opposition. Nous allons vers des temps si difficiles que tout ami d'idées et même tout ami d'idées *possible* doit nous être précieux. Ce serait commettre une erreur impardonnable que d'en rebuter un seul et à plus forte raison tout un groupe, par une estimation imprudente, une critique partielle ou une exagération des divergences de vue.

J'estime néanmoins tout à fait nécessaire d'exposer quelques considérations générales, à mes yeux décisives, pour la possibilité d'une appréciation des différents groupes et tendances existant à l'intérieur de l'Opposition.

Celle-ci se forme actuellement en se fondant sur *une délimitation dans les idées*, sur le terrain des principes et non sur une *action de masses*. Cela correspond au caractère de la période actuelle. Des processus analogues ont eu lieu dans la social-démocratie russe, lors de la contre-révolution, et dans la social-démocratie internationale, pendant la guerre. L'action de masse emporte d'habitude les divergences de deuxième ordre ou accidentelles et contribue à la fusion des tendances amies et proches. Au contraire, pendant une période de stagnation ou de recul, les groupements d'idées montrent toujours plus de fortes tendances à la différenciation, la scission, la lutte intestine. Nous

1. Article (T 3188), dont la traduction du russe de 1929 a été revue.

ne pouvons nous arracher de la période dans laquelle nous vivons. Il faut en passer par elle. La délimitation dans les idées, claire, nette, est absolument indispensable. Elle prépare des succès dans l'avenir. Nous avons plus d'une fois défini la ligne de conduite générale de l'Internationale communiste comme étant celle du *centrisme*. Il est clair que celui-ci, surtout quand il est armé de tout l'arsenal de la répression, doit repousser dans l'Opposition non seulement les éléments prolétariens conséquents, mais aussi les opportunistes les plus logiques avec eux-mêmes.

L'opportunisme communiste se manifeste par la tendance à reconstituer dans les circonstances présentes la social-démocratie d'avant-guerre. Cela se voit d'une façon particulièrement éclatante en Allemagne. La social-démocratie actuelle est infiniment éloignée du parti de Bebel². Mais l'histoire témoigne de ce que ce parti s'est transformé en la social-démocratie d'aujourd'hui. Cela signifie que, déjà, à l'époque d'avant-guerre, le parti de Bebel n'était pas du tout à la hauteur. C'est d'autant plus vrai que la tentative faite pour reconstituer ce parti, et même son aile gauche, dans la situation présente, apparaît sans espoir. Pourtant, pour autant qu'on puisse en juger, c'est dans cette direction que tendent au fond les effets de Brandler, de Thalheimer³ et de leurs amis. Il semble que Souvarine, en France, tende du même côté, mais de façon moins conséquente.

Je considère qu'il y a trois questions classiques qui fournissent un critère décisif pour évaluer les tendances dans le communisme mondial. Ce sont 1) la politique du comité anglo-russe, 2) le cours de la révolution chinoise, 3) la politique économique de l'U.R.S.S. en conjonction avec la théorie du socialisme dans un seul pays.

Quelques camarades pourront s'étonner que je ne fasse pas référence ici à la question du régime du parti. Ce n'est pas une omission, je le fais délibérément. Un régime de parti n'a pas de signification indépendante, pas de valeur en soi. C'est un facteur qui dérive de la politique du parti. Les éléments les plus

2. August Bebel (1840-1913) avait été le dirigeant de la première génération de la social-démocratie allemande.

3. Heinrich Brandler (1886-1967), ouvrier maçon, avait été le dirigeant du parti communiste allemand, bouc émissaire de la défaite de 1923; August Thalheimer (1884-1948), un intellectuel qui avait été l'élève de Rosa Luxemburg, était à la fois son théoricien et son lieutenant. Après avoir été retenus à Moscou pendant des années, les deux hommes, revenus en Allemagne, y avaient fondé la K.P.O., Opposition de droite.

hétérogènes sympathisent avec la lutte contre le bureaucratisme stalinien. Les mencheviks ne répugnent pas non plus à applaudir telle ou telle attaque de notre part contre la bureaucratie. C'est à partir de là, soit dit en passant, que se développe le stupide charlatanisme des staliniens qui tentent de montrer qu'il y a beaucoup de ressemblance entre notre politique et celle des mencheviks. Pour un marxiste, la démocratie dans un parti ou un pays n'est pas une abstraction. La démocratie est toujours conditionnée par la lutte des forces vivantes. Par bureaucratisme, les éléments opportunistes entendent, en détail comme en gros, le centralisme révolutionnaire. De toute évidence, ils ne peuvent être nos amis d'idées. Un semblant de solidarité découle ici de la confusion idéologique et plus souvent d'une spéculation malveillante.

1. Sur le *comité anglo-russe*, j'ai beaucoup écrit. Je ne sais pas quelle proportion a été publiée à l'étranger. On m'informe que des rumeurs ont circulé à l'étranger indiquant que j'étais opposé à la rupture du traité anglo-russe et que je n'aurais cédé qu'à la pression de Zinoviev et Kamenev. En fait c'est précisément l'inverse qui est vrai. La politique stalinienne dans la question anglo-russe est un exemple classique de la politique du *centrisme glissant à droite*, tenant l'étrier à des traîtres avérés et ne recevant en retour que coups et bosses. Pour un communiste européen, il existe bien des difficultés dans les questions russe et chinoise, du fait des conditions particulières de la Russie et de la Chine. Il en va autrement avec la question du bloc politique avec les dirigeants des syndicats britanniques. Nous avons là un problème fondamental de *politique européenne*. Le cours stalinien sur cette question constitue la violation la plus flagrante, la plus cynique et la plus ruineuse des principes du bolchevisme et de l'ABC théorique du marxisme. L'expérience du comité anglo-russe a presque réduit à néant la valeur éducative des grandes grèves de 1926 et a retardé pour des années le développement du mouvement ouvrier britannique. Quiconque n'est pas arrivé encore à le comprendre n'est pas un marxiste, n'est pas un homme politique révolutionnaire du prolétariat. Les protestations d'un homme comme lui contre la bureaucratie stalinienne n'ont à mes yeux aucune valeur. Le cours opportuniste du comité anglo-russe ne pouvait être mené qu'en combattant les éléments révolutionnaires authentiques de la classe ouvrière. Et ce n'est à son tour concevable qu'avec l'utilisation de la coercition et de la répression, surtout dans un parti qui a un passé aussi révolutionnaire que le parti bolchevique.

2. *Sur la question chinoise*, j'ai également beaucoup écrit dans les deux dernières années. Je vais peut-être arriver à réunir tous mes écrits dans un volume unique. L'étude des problèmes de la révolution chinoise est une condition nécessaire de l'éducation de l'Opposition et de la délimitation idéologique dans ses rangs. Les éléments qui n'ont pas réussi à prendre sur cette question une position claire et précise, révèlent ainsi une étroitesse nationale qui est, en soi, un symptôme infaillible d'opportunisme.

3. Finalement, *la question russe*. Du fait des conditions créées par la révolution d'Octobre, les trois tendances classiques dans le socialisme, 1) la tendance marxiste, 2) la tendance centrisme et 3) la tendance opportuniste sont le plus clairement et le plus précisément exprimées dans les conditions soviétiques, c'est-à-dire là où elles ont le contenu social le moins contestable. En U.R.S.S., il y a une *droite*, qui est liée à l'intelligentsia qualifiée et aux petits propriétaires, le *centre* qui se balance entre les classes sur la corde de l'appareil, et la *gauche* qui représente l'avant-garde de l'avant-garde prolétarienne dans une époque de réaction. Naturellement, je ne veux pas dire par là que la gauche soit exempte d'erreurs, ou que nous puissions nous passer d'une critique interne sérieuse s'exerçant ouvertement. Mais cette critique doit avoir une base de classe claire, c'est-à-dire qu'elle doit reposer sur l'une des trois tendances historiques ci-dessus. Tenter de nier l'existence de ces tendances et leur caractère de classe, essayer de les élever au-dessus d'elles, doit infailliblement se terminer en un misérable naufrage. C'est cette route que prennent le plus souvent les éléments de droite qui n'ont pas encore pris conscience d'eux-mêmes ou qui ont intérêt à ne pas effrayer prématurément leur propre gauche.

Pour autant que je sache, Brandler et Thalheimer ont, au cours de ces dernières années, considéré comme absolument juste la politique du comité central du P.C.U.S. sur les questions économiques. C'était la situation jusqu'à ce zigzag à gauche. Dans la nature même des choses, ils doivent maintenant sympathiser avec le programme qui a été ouvertement poursuivi en 1924-27 et qui est maintenant représenté par l'aile de Rykov, Boukharine et autres. Souvarine semble pencher aussi dans cette même direction.

Je ne peux pas évidemment soulever ici dans leur pleine dimension la question économique de l'U.R.S.S. Les déclarations de notre plate-forme gardent toute leur force. Il serait tout à fait utile que l'Opposition de droite fasse une critique claire et

précise de notre plate-forme sur cette question. Pour faciliter ce travail, avançons ici quelques considérations fondamentales.

Les droitiers croient que si les exploitations paysannes individuelles recevaient un peu plus de marge, les difficultés courantes pourraient être surmontées. Je n'entreprends pas de le nier. Tout miser sur le *fermier capitaliste* (un koulak européenisé ou américanisé) donnerait certainement des fruits, mais ce seraient des fruits capitalistes qui conduiraient à une étape toute proche de l'effondrement politique du pouvoir soviétique. En 1924-26, seuls les premiers pas ont été faits pour tout miser sur le fermier capitaliste. Néanmoins, ceci a conduit à une croissance extrême de l'auto-affirmation de la petite-bourgeoisie urbaine et rurale, à la conquête par elle de nombreux soviets de base, à la croissance du pouvoir et de la confiance en soi de la bureaucratie, à une pression accrue sur les ouvriers et à la suppression totale de la démocratie de parti. Ceux qui ne comprennent pas l'interdépendance de ces faits sont généralement incapables de comprendre quoi que ce soit à la politique révolutionnaire. Le cours vers le fermier capitaliste est absolument incompatible avec la dictature du prolétariat. Il faut choisir.

Prenons par exemple l'aspect purement économique de la question. Il y a entre l'économie paysanne et l'industrie une interaction dialectique. Mais la force dirigeante est l'industrie, en tant que facteur le plus dynamique. Le paysan a besoin de produits manufacturés en échange de grain. La révolution démocratique sous la direction des bolcheviks a donné la terre au paysan. La révolution socialiste, sous la même direction, donne aux paysans encore moins de produits et à des prix plus élevés que ne le faisait le capitalisme en son temps. C'est précisément pour cette raison que la révolution socialiste, contrairement à sa base démocratique, demeure menacée. A la pénurie de produits manufacturés, le paysan réplique par une grève agricole larvée ; il ne porte pas au marché le grain en sa possession et n'augmente pas ses emblavures. Les droitiers estiment qu'il faut laisser plus de marge aux tendances capitalistes au village et lui prendre moins, ralentir le rythme de la croissance industrielle. Mais, après tout, cela signifie que la quantité de produits agricoles sur le marché augmenterait, cependant que la quantité de biens manufacturés décroîtrait plus encore. La disproportion entre les deux, qui est à la base de la crise économique actuelle, deviendrait plus grande encore. Une issue possible consisterait à exporter le grain du fermier et à importer en échange des produits manufacturés d'Europe pour le fermier, c'est-à-dire

pour le paysan aisé. En d'autres termes, au lieu de la *smytchka* entre l'économie paysanne coopérative et l'industrie socialiste, ce serait l'établissement d'une *smytchka* entre une économie fermière pour l'exportation et le capitalisme mondial. L'Etat serait transformé non plus en constructeur de l'économie socialiste, mais en un intermédiaire entre le capitalisme de l'intérieur et de l'étranger. Inutile de dire que les deux partenaires repousseraient vite à l'écart l'intermédiaire, à commencer par le monopole du commerce extérieur. Pour le libre développement de l'économie des fermiers, recevoir de l'étranger ce dont elle a besoin en échange de ses exportations de grain présuppose une libre circulation des produits et non une circulation des produits étrangers contrôlée par l'Etat.

Les droitiers disent parfois que Staline a appliqué la plate-forme de l'Opposition et démontré son caractère inadéquat. La vérité est que Staline a pris peur quand il a heurté son front empirique contre les conséquences du cours « paysan » (koulak) qu'il a si aveuglément entretenu en 1924-27. La vérité est qu'en exécutant un saut à gauche, Staline utilise des tranches du programme de l'Opposition. La plate-forme de l'Opposition exclut avant tout le cours vers une économie close, isolée. Il est absurde d'essayer de séparer l'économie soviétique du marché mondial par un mur de brique. Le destin de l'économie soviétique (agriculture comprise) sera tranché par le *rythme* général de son développement et pas du tout par son degré de « dépendance » de la division mondiale du travail. Tous les plans économiques de la direction stalinienne ont été jusqu'à maintenant bâtis sur *la réduction du commerce extérieur* dans les cinq à dix ans à venir. On ne peut qualifier cela autrement que comme du crétinisme petit-bourgeois. L'Opposition n'a rien de commun avec une telle façon de poser le problème. Mais cette dernière découle de la théorie du socialisme dans un seul pays.

La tentative de Staline d'augmenter l'industrialisation le rapproche extérieurement de l'Opposition. Mais extérieurement seulement. L'industrialisation socialiste présuppose un vaste plan très élaboré en profondeur dans lequel la direction du développement interne est étroitement liée à une défense intransigeante du monopole du commerce extérieur. C'est seulement de cette façon qu'il est possible de ne pas liquider ou écarter mais seulement d'atténuer les contradictions du développement socialiste dans un encerclement capitaliste ; c'est seulement de cette façon qu'il est possible de renforcer la puissance économique de la république soviétique, d'améliorer les relations économiques

entre ville et campagne, et de renforcer la dictature du prolétariat.

Tels sont les trois critères de base pour la délimitation interne de l'Opposition. Ces trois critères sont pris dans l'expérience vivante de trois pays. Naturellement chaque pays arriéré a ses propres problèmes spécifiques et l'attitude à leur égard va déterminer la position de chaque groupe et de chaque communiste individuellement. Quelques-unes de ces questions nouvelles peuvent arriver demain au premier plan et pousser de côté tous les autres. Mais *aujourd'hui* les trois questions que j'ai citées me semblent décisives. Sans prendre de position claire et précise sur ces questions, il est impossible de trouver sa place dans les trois groupements fondamentaux du communisme.

Voilà tout ce que je puis dire sur les questions que vous posez. S'il apparaissait que, du fait de ma connaissance insuffisante de la littérature disponible, j'aie mal compris Brandler, Souvarine et leurs camarades d'idées, je m'empresserais évidemment de corriger mon évaluation en fonction des corrections qui découleraient des faits et documents qu'on aurait portés à mon attention.

[DEMANDE DE RENSEIGNEMENTS]¹
(31 mars 1929)

PRIÈRE TRANSMETTRE D'URGENCE DES RENSEIGNEMENTS SUR
SOLIDITÉ DE SCHUMANN² PROPRIÉTAIRE DES ÉDITIONS REISSNER A
DRESDE.

1. Télégramme à H. Urbahns (9806), traduit de l'allemand, avec la permission de la Houghton Library.

2. L'éditeur Schumann avait à plusieurs reprises rendu visite à Trotsky pour obtenir de lui un contrat pour éditer en allemand son autobiographie.

[DIRECTIVES DE TRAVAIL]¹

avril [1929]

Cher Ami²,

1. En ce qui concerne le tirage, je vous prie de prendre vous-même la décision. D'une façon générale, étant donné la difficulté et la lenteur des liaisons, mieux vaut ne pas demander mon accord pour les questions techniques, mais prendre les décisions en toute autonomie.

2. La question de l'envoi en Russie est une question essentielle. Il faut employer un maximum d'énergie pour la résoudre, profiter des occasions qui se présentent, tout comme on utilisera un mode d'expédition soigneusement mis au point. Les dépenses nécessaires devront être couvertes par la vente, à l'étranger, du premier millier d'exemplaires, et si cela ne suffisait pas, il faudrait se procurer les moyens supplémentaires par l'intermédiaire d'Alfred.

3. J'ai déjà envoyé la liste des articles et documents (discours de Lénine, etc.) qu'il faut absolument, et prioritairement, éditer à l'étranger en russe. Il faut le plus vite possible décider dans quelle ville — Paris ou Berlin — nous les ferons imprimer. Je vous enverrai les manuscrits aussitôt que je saurai que tout est prêt pour l'impression. Notes et avant-propos seront nécessaires. Pour cela, je compte sur vous, et sur les autres camarades compétents. Vous avez accès plus facilement que moi à la bibliographie indispensable.

1. Lettre à S. Kharine, avec la permission des archives de l'Institution Hoover.

2. Salomon *Kharine* (1892-1939?), diplômé de l'Institut des professeurs rouges, était le chef du bureau d'information de la délégation commerciale soviétique à Paris, depuis 1928, et par conséquent le représentant de l'Opposition de gauche russe, à laquelle il appartenait, à Paris.

4. Il faut à tout prix que vous, personnellement, restiez sur place. Si jusqu'ici vous n'avez eu besoin, ainsi que vous l'écrivez, d'aucun prétexte pour cela, il est aujourd'hui indispensable que vous avanciez tous les « prétextes » possibles pour affermir votre position. Si pour une raison ou une autre vous n'y parveniez pas, ne suivez pas l'exemple de S[olntsev]³ qui, en dépit de mon insistance, a pris une initiative si imprudente. Aujourd'hui encore, je ne peux y penser sans ressentir une terrible amertume. Comme il nous serait utile aujourd'hui !

5. Quelques mots des questions internationales. Je manque encore d'informations, car je suis pris par d'autres affaires, et cette situation va se prolonger pendant une bonne semaine. Une chose, en tout cas, est claire pour moi en ce qui concerne la France : le groupe le plus important est et reste *Contre le Courant*. Entre ce groupe et le groupe de *La Révolution prolétarienne*, il faut établir des liens étroits et si possible une répartition correcte des tâches. Cela n'exclut pas, bien entendu, la critique fraternelle. On ne peut en aucun cas établir une collaboration en masquant, ou en minimisant des divergences importantes sur les principes. Mais le débat sur ces divergences sera mené dans le cadre d'une collaboration qui se prolongera jusqu'à la victoire de la classe ouvrière et au-delà.

Il ne peut être question de coopération avec le groupe de Souvarine tel qu'il se présente aujourd'hui. Il est indispensable d'établir une délimitation théorique parfaitement claire, et d'engager la polémique, calmement, mais fermement. Cette ligne, ainsi que les nouvelles leçons politiques, ramèneront-elles Souvarine sur nos positions ? Je ne saurais le dire. Nous devons faire notre possible pour le mettre sur cette voie. Si nous n'y parvenions pas (ce qui serait regrettable, car c'est un homme de grande valeur), il ne nous resterait plus qu'à gagner les meilleurs de ses partisans.

En ce qui concerne Treint⁴, je ne vois aucune raison de

3. Eleazar B. *Solntsev* (1900-1936), également diplômé de l'Institut des professeurs rouges, en histoire et économie, était un des dirigeants les plus doués de la jeune génération de l'Opposition de gauche. Il avait travaillé en Europe, puis aux Etats-Unis, à l'Amtorg et noué partout des relations importantes avec des oppositionnels hors d'U.R.S.S. notamment en Allemagne, avec Urbahns, et aux Etats-Unis, où il avait aidé le premier noyau et les premières publications, avec Eastman.

4. Albert *Treint* (1889-1971), instituteur, avait été à la tête du parti français par la protection de Zinoviev, en avait été exclu en 28. Il dirigeait alors *Le Redressement communiste* : il était très peu apprécié des oppositionnels qu'il avait

principe qui s'oppose à ce que nous collaborions avec lui. En venant à l'opposition à l'époque de son écrasement, en restant dans l'opposition alors que Suzanne Girault⁵ la quittait. Treint est quelqu'un d'énergique, qui s'efforce de sortir de sa chambre, ce que ne font pas assez beaucoup de nos partisans. Ce qu'on dit de lui qu'il est impulsif, qu'il tombe d'une extrême dans l'autre, etc. est sans doute parfaitement exact. Il ne s'agit pas de faire de Treint l'unique dirigeant de l'Opposition, mais de l'intégrer à l'activité et de le mettre à l'épreuve. S'il n'est pas possible à ce stade de l'intégrer à l'activité dans le cadre national, on peut et on doit s'assurer sa collaboration dans le travail international. Le risque de lui permettre ainsi de prendre trop d'autorité n'est guère fondé — et serait repoussé par le sectarisme du groupe. Si Treint élargit son autorité pour marcher de conserve avec nous, nous avons tout à y gagner. Et si, étant engagé dans une collaboration avec nous, il prenait des positions de compromission, il cesserait d'exister politiquement ; les meilleurs de ses partisans viendraient à nous. Il n'y a rien de pire que le *statu quo* dans les relations entre groupes et cercles proches. Ce genre de secte peut entrer dans un long processus de pourrissement. Le mouvement est nécessaire. Il faut arracher ces cercles à leur inertie. Il ne faut pas laisser se développer le conservatisme de groupe, particulièrement pernicieux en France. Il faut se préparer à franchir avec audace le pas du regroupement des forces sur une base nouvelle, plus large.

6. Je ne peux rien dire des élections en Belgique, car je ne connais pas la situation. Il n'existe pas de recettes, valables pour tous les pays, pour tous les problèmes politiques particuliers. Précisément, ce qu'on peut dire au sujet du parlementarisme dépend, pour beaucoup, du rapport de forces. Et si l'Opposition belge peut faire élire ses députés qui, de la tribune du Parlement, expliqueront aux ouvriers la nécessité de restaurer l'unité de l'Internationale communiste, il n'y aura là que des avantages. C'est aux Belges eux-mêmes à prendre la décision. Je ne connais pas suffisamment la situation pour me prononcer de façon catégorique.

persécutés et exclus en général au temps de la « bolchevisation » dont il avait été l'agent. Mais Trotsky appréciait en lui le zinoviéviste qui n'avait pas suivi Zinoviev dans la capitulation.

5. Suzanne Depollier, dite *Girault* (1882-1973), mariée en Russie, y avait vécu assez longtemps avant la révolution qui l'avait gagnée au communisme. Zinoviéviste, collaboratrice de Treint, elle l'avait suivi jusque dans la publication de l'*Unité léniniste*, mais avait ensuite capitulé à la suite de Zinoviev.

7. Il faut porter notre attention sur la Tchécoslovaquie, c'est extrêmement important. Le parti est en effervescence. Nous pouvons et nous devons nous exprimer là-bas à haute voix. Il faut trouver les voies d'accès. Ecrivez à ce sujet en Allemagne, en Autriche. Parlez avec nos amis français, ils ont peut-être des liens.

8. Il ne faut pas tracer une croix sur les camarades de l'opposition de Wedding⁶. Ils peuvent constituer pour nous un point d'appui dans certains cas.

9. J'ai reçu de Moscou une lettre extrêmement intéressante et importante. Ljova⁷ va la recopier et vous l'envoyer.

Cordial salut.

6. Wedding est le nom d'un faubourg ouvrier de Berlin où s'était constituée une opposition de gauche qui était, depuis 1927 au moins, en contact avec l'Opposition de gauche russe.

7. Ljova est le diminutif familier de Lev Sedov, fils aîné de Trotsky, né en 1906.

[POUR UNE COLLABORATION PRINCIPIELLE]¹

(10/11 avril 1929)

Chère Amie²,

Pour éclairer votre camarade — et d'autres aussi — je vous envoie un extrait de la lettre que j'ai adressée à un camarade de Paris :

«³. »

Je crois que tout ce que j'ai dit là s'applique également à l'Autriche. Personne n'est en mesure de montrer clairement et précisément en quoi consistent les divergences de principe avec Frey⁴, ni si elles sont réellement insurmontables. Tout le monde admet que Frey est en liaison avec une centaine d'ouvriers intéressants. Par les temps qui courent, c'est un chiffre énorme. Comment peut-on repousser un groupe de cette nature sans avoir tenté d'engager une collaboration avec lui ? En ce qui concerne tel ou tel trait personnel de Frey, je ne peux que répéter ce que j'ai dit plus haut de Treint. Certains camarades ont jadis considéré comme inadmissible le bloc avec Zinoviev. Pour nous, justement, la conclusion de ce bloc a été bénéfique, tandis que Zinoviev a été liquidé politiquement. Dans un bloc, ceux qui tirent le maximum de bénéfice sont toujours ceux qui sont les

1. Lettre à R. Adler (7286), traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. Raïssa T. Epstein, ép. Adler (1873-1962), née à Moscou, avait épousé à Vienne, où elle était étudiante, le psychanalyste Alfred Adler : c'était une vieille amie des Trotsky.

3. Trotsky reproduit ici le § 5 de la lettre à Kharine, pp. 131-132.

4. Josef Frey (1882-1957) avait été président du conseil des soldats de Vienne et le dirigeant de l'opposition de gauche à la social-démocratie jusqu'à son adhésion au P.C. autrichien en 1921. Il avait été exclu avec 200 de ses partisans environ en janvier 1927 et dirigeait la K.P.Ö. — O — opposition du P.C. autrichien. Lié au Leninbund, il différerait l'adhésion à l'Opposition internationale.

plus fidèles à leur ligne, les plus fermes sur les principes, les plus forts. Si à une seconde, ou une troisième étape de cette collaboration, Frey jugeait nécessaire de rompre avec nous, les meilleurs de ses partisans ne le suivraient pas, à l'instar des meilleurs ouvriers zinoviévistes, qui sont restés avec nous.

Je comprends parfaitement que, pour *Mahnruf*⁵, il apparaisse impossible aujourd'hui de collaborer avec Frey sur le sol de l'Autriche. On ne peut imposer l'union à coup de mesures organisationnelles, et de l'extérieur, qui plus est. La scission est, à mes yeux, une donnée objective. Mais, d'un point de vue internationaliste, il serait radicalement erroné de repousser le groupe de Frey sans avoir pour cela de fondement de principe.

Est-il exact que I. Strasser⁶ flirte avec l'opposition de droite? Ce serait d'autant plus regrettable que nous allons engager contre les droitiers une lutte acharnée.

Nous ne faisons toujours que bivouaquer. Il n'y a pas de réponse du gouvernement allemand.

Je viens de recevoir votre lettre du 6 avril. J'ai reçu la traduction allemande, merci. En ce qui concerne F[rank]⁷, il est bien entendu que j'enverrai de l'argent pour le voyage dès que le problème de notre prochain lieu de séjour aura été résolu. La lettre sur les groupuscules peut être imprimée. Je prends acte des informations que vous me donnez sur la faiblesse de vos moyens techniques. Naturellement, on ne peut demander au groupe que ce qu'il a la force de faire.

Le problème des brochures à large diffusion et des tâches du moment, d'une façon générale, ne se posera que lorsque sera résolue la question de notre installation en Europe. Je souhaite consacrer entièrement la prochaine période à l'édition de mes livres les plus importants, et tout d'abord de l'autobiographie que j'écris, pour que nous en tirions profit aussi sur le plan politique.

5. Il s'agissait d'un groupe de militants, autour de Kurt Landau, qui avaient été exclus du groupe Frey et avec qui Raïssa Adler était en contact.

6. Isa von *Schwarzkoppen* (1891-1970), épouse du communiste autrichien Josef Strasser, ancienne sympathisante de l'Opposition de gauche, s'était récemment rapprochée de la droite.

7. Jakob *Frank* était un Lithuanien, travaillant à la délégation commerciale de l'U.R.S.S. qui allait, sur la recommandation de Raïssa Adler, partir pour la Turquie pour y être secrétaire de Trotsky. Son évolution ultérieure posera la question de savoir s'il était, dès cette époque, un agent stalinien envoyé pour espionner.

[NOTE SUR LA QUESTION DU VISA ALLEMAND]¹

(13 avril 1929)

1. Le G.P.U. a déclaré à Trotsky en Russie et répété à Constantinople : « Le gouvernement allemand ne consentira jamais à vous recevoir. »

2. La presse allemande publie une note officieuse indiquant que le gouvernement allemand n'avait aucune information sur une demande de visa pour Trotsky.

3. Le 6 février, le Président du Reichstag, M. Löbe, a prononcé un discours sur les avantages de la démocratie en assurant que l'Allemagne démocratique peut même accorder le droit d'asile à Trotsky.

4. C'est seulement à ce moment que Trotsky, pensant que le Président du Reichstag doit être mieux au courant des intentions du gouvernement allemand que les agents du G.P.U., s'adresse au consulat allemand à Constantinople en informant de sa démarche M. Löbe.

5. Le représentant des intérêts de Trotsky, le Dr Kurt Rosenfeld, après avoir touché les milieux officiels, demande quelle limitation d'activité Trotsky s'imposerait pendant un séjour en Allemagne.

6. Réponse de Trotsky : quoique le droit d'asile comporte l'exercice de tous les droits démocratiques d'un pays, je suis prêt à renoncer au droit de libre circulation et au droit de réunion publique ; je ne ferais qu'écrire dans le cadre des lois allemandes.

7. Une nouvelle question est posée quelque temps après à Trotsky par l'intermédiaire de Rosenfeld ; ne vous contenteriez-vous pas de venir en Allemagne seulement pour le temps du traitement médical qui vous est nécessaire ?

8. Réponse de Trotsky : bien qu'il se soit agi jusqu'ici du

1. Note (T 3189) en français, avec la permission de la Houghton Library.

droit d'asile et pas du « droit de cure », je sollicite au moins le droit dont l'urgence pour moi est très sérieuse.

9. Quelques semaines après, les nouvelles officieuses paraissent, annonçant que le gouvernement allemand ne trouve pas Trotsky suffisamment *moribond* pour l'autoriser à venir en Allemagne.

10. Trotsky demande donc à son défenseur, le Dr Rosenfeld, si M. Löbe lui a proposé le *droit d'asile* ou le *droit de cimetière*. Il déclare être tout à fait prêt à soumettre son état de santé aux médecins allemands experts et à quitter l'Allemagne après son traitement.

11. Une semaine s'écoule encore. Trotsky s'adresse au consulat allemand en insistant pour avoir une réponse, positive ou négative, désirant être fixé avant de s'adresser à un autre Etat où il pourrait trouver un traitement analogue.

12. Après deux semaines, la réponse vient enfin : elle est négative.

13. Trotsky adresse à M. Löbe, président du Reichstag, le télégramme suivant : « Je regrette de ne pas avoir trouvé l'occasion de m'instruire pratiquement sur les avantages du droit d'asile démocratique. »

[L'ÉDITION DE « LA CRITIQUE »]¹ (14 avril 1929)

Cher camarade Müller²,

Je vous écris brièvement au sujet d'un problème purement pratique. On m'écrit de France qu'un éditeur allemand va vendre à un éditeur français les droits d'édition de mon livre *Critique du programme*. Est-il possible que ce soient les éditions Laub ? Je ne peux laisser faire cela. Les éditions françaises Rieder publient quatre de mes livres, dont *Critique du programme* (publié avec d'autres écrits sur l'Internationale). Je donne à Rieder un texte soigneusement relu, et augmenté de notes et d'un avant-propos. Il ne saurait être question de cession des droits par un éditeur allemand à un éditeur français. Si c'est Laub (ce que je ne crois pas), il doit lui suffire que l'auteur n'ait, ni aujourd'hui ni pour l'avenir, de prétentions à toucher des honoraires pour cet ouvrage. Il serait monstrueux qu'il vende aux Français un livre que lui-même n'a pas payé. En tout cas, je ne permettrais pas de pareils procédés, et je saisiserais sans hésiter les tribunaux. Je veux croire, malgré tout, que ce n'est pas Laub, et qu'il y a là un malentendu. Répondez-moi vite, c'est une question importante³.

Les dernières correspondances en provenance de Moscou vous sont-elles parvenues ? Elles présentent un intérêt énorme. J'espère que vous gardez le contact avec le camarade Weber⁴, et

1. Lettre à A. Müller (9297), traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. Alexander, dit Sacha, Müller (1892-194?) était fils d'une mère russe. Il appartenait à l'opposition de Wedding et avait traduit des écrits de Trotsky publiés en Allemagne.

3. Il y avait tout un problème à propos de l'édition chez Laub qui avait été entreprise en Allemagne en 1928 : Trotsky n'avait notamment pas perçu de droits.

4. Johann dit Hans Weber (1895-1986), vétéran de Spartakus, en contact avec Rakovsky en 1927, dirigeant de l'Opposition « de Wedding » dans le Palatinat, avait été responsable de l'édition de la « Critique du projet de programme » chez Laub.

qu'il est, par votre intermédiaire, au courant de toutes les nouvelles. Ma correspondance est devenue trop volumineuse, et en l'absence « d'appareil », je suis obligé de regrouper mes correspondants. La situation s'améliorera peut-être.

**[PAS DE RÉPONSE
POUR LE VISA]¹**
(avril 1929)

CONSIDÈRE NON RÉPONSE COMME FORME DÉLOYALE DE REFUS
STOP FAIS DÉCLARATION EN CE SENS A PRESSE MONDIALE
M'ADRESSE AUTRE PART

LA PRESSE ANNONCE QUE JE NE SERAIS PAS ASSEZ MALADE POUR
ALLER ALLEMAGNE STOP LÖBE A-T-IL PROPOSÉ DROIT D'ASILE OU
DROIT D'ENTERREMENT STOP SUIS PRÊT A ME SOUMETTRE A TOUTE
COMMISSION MÉDICALE STOP SUIS PRÊT A QUITTER ALLEMAGNE
APRÈS SAISON DE CURE

1. Télégramme à K. Rosenfeld (9807), traduit de l'allemand, avec la permission de la Houghton Library.

[QUESTIONS SUR LES ÉTATS-UNIS]¹ (avril 1929)

Cher Ami Cannon²,

J'ai été très heureux de recevoir votre lettre du 1^{er} avril et vous envoie ci-inclus une lettre volumineuse de caractère politique.

Je vous prie de m'excuser mais je n'ai pas d'autre choix que de vous écrire en russe, car je ne connais pas assez l'anglais, pour une grande correspondance et je n'ai pas de dactylo qui connaisse l'anglais. Aussi suis-je obligé de remettre mes lettres à d'autres personnes pour traduction et copie, pour m'éviter une perte de temps. Ce serait splendide de transformer *The Militant* en hebdomadaire avec la perspective d'un supplément mensuel. Cela permettrait de donner au journal un caractère plus réel et plus combatif avec beaucoup d'articles pour de larges cercles de lecteurs, maintenant, bien sûr, entièrement les principes du journal et son caractère polémique en tant qu'organe de l'opposition. Les articles les plus importants pourraient être reportés aux suppléments mensuels. Mais c'est secondaire. La question est d'assurer le caractère hebdomadaire. J'espère que vous y arriverez. Il est plus important de créer organisations et journaux indépendamment des moyens financiers venant de l'extérieur.

Une assistance mutuelle des partis révolutionnaires est une très bonne chose, mais cette assistance est devenue le principal instrument d'oppression et de corruption. Nous sommes saufs et

1. Lettre à J.-P. Cannon (7489), traduite de l'anglais ; avec la permission de la Houghton Library.

2. James P. Cannon (1890-1974) était un des dirigeants du P.C. des Etats-Unis quand il avait eu la possibilité, au VI^e Congrès de l'I.C., de lire la « Critique du Projet de Programme de l'I.C. » qui l'avait convaincu de la justesse des idées de Trotsky ; exclu du P.C. des Etats-Unis peu après son retour, il avait fondé l'Opposition de gauche qui publiait *The Militant*.

LÉON TROTSKY

ce danger ne nous menace pas. Nous apprendrons à nous tenir sur nos propres jambes, à tout point de vue. Je vous prie de toujours rester en étroit contact avec moi.

Soyez assez aimable pour m'écrire quelle est la position de Lore³. Avez-vous quelques adhérents parmi les communistes allemands? En quels termes l'Opposition est-elle avec Eastman⁴? Avez-vous des amis parmi les ouvriers américains d'origine?

Y a-t-il quelque travail d'opposition contre le jaune et bas *Vorwärts*⁵? Avez-vous des liaisons avec les Nègres? Quelqu'un est-il spécialement désigné pour le travail parmi eux?

S'il vous plaît, adressez temporairement vos lettres à la Poste restante de Péra⁶, car je vais changer d'adresse.

3. Ludwig Lore (1875-1942), Allemand émigré aux E.U. en 1903 dirigeait le New York *Volkszeitung* et avait été exclu comme « trotskyste ». Il a aidé Solntsev dans ses contacts américains.

4. Max Forrester Eastman (1883-1969), écrivain, sympathisant communiste, avait connu Trotsky en U.R.S.S. et publié en 1926 le Testament de Lénine. A la demande de Solntsev il avait traduit et fait publier un livre de Trotsky, versant les droits au *Militant*.

5. Il s'agit du quotidien juif, social-démocrate de droite, de New York, le *Jewish Daily Forward* que dirigeait Abraham Cahan.

6. Il s'agit d'un quartier de Constantinople.

PRÉFACE

DE « L'I.C. APRÈS LÉNINE »¹

(15 avril 1929)

Ce livre comprend quatre parties écrites indépendamment l'une de l'autre mais formant cependant un tout indissoluble. Il est consacré aux problèmes fondamentaux de l'Internationale communiste. Il embrasse tous les aspects de l'activité de celle-ci ; son programme, sa stratégie et sa tactique, son organisation et les personnalités qui constituent sa direction. Etant donné que le Parti communiste de l'U.R.S.S., le parti gouvernemental de l'Union soviétique, est le parti principal, celui qui, à tous les points de vue, joue un rôle décisif dans l'Internationale communiste, ce livre contient également une appréciation de la politique intérieure du Parti communiste de l'U.R.S.S. pendant toute la dernière période commençant à la maladie et à la mort de Lénine. En ce sens, il constitue, je l'espère, un tout assez complet.

Mon ouvrage n'a pas paru en langue russe. Il fut écrit en 1928 alors que, dans la République soviétique, les œuvres marxistes traitant de sujets d'actualité étaient devenues la forme la plus prohibée de la littérature. Pour assurer tout au moins une certaine diffusion à mes manuscrits, je transformerai les deux premières parties de ce livre en documents officiels que j'adressai au VI^e congrès de l'Internationale communiste qui siégea à Moscou au cours de l'été de l'année dernière. Les troisième et quatrième parties furent écrites après le congrès elles se passaient de main en main à l'état de manuscrits. La transmission de ceux-ci était, elle est encore punie de l'exil dans les coins perdus de Sibérie et même ces temps derniers, de réclusion sévère au bagne de Tobolsk.

1. Préface de l'édition française de *l'Internationale Communiste après Lénine* publiée en français chez Rieder en 1929, T 3192, traduction française revue.

Seule, la seconde partie, c'est-à-dire la *Critique du Programme* a été publiée en allemand. Dans son ensemble le livre n'a vécu jusqu'à présent qu'à l'état de manuscrit, d'une vie en quelque sorte pré-natale. Il paraît pour la première fois sous la forme que voici, dans l'édition française. Etant donné cependant que mes manuscrits ont pénétré par des voies différentes à travers la frontière de la Chine occidentale, ainsi que dans les pays d'Europe et d'Amérique, j'estime nécessaire de déclarer ici que la présente édition française est l'unique et seule édition de cette œuvre dont je sois responsable envers les lecteurs.

Par décision du VI^e Congrès, le projet de programme critiqué dans ce livre est devenu le programme officiel de l'Internationale. Mais ma critique n'a rien perdu par là de son actualité. Bien au contraire. Toutes les fautes fatales du projet sont restées à leur place, elles sont simplement consacrées de droit et devenues l'objet d'une profession de foi. Lors du congrès, la commission du programme posa la question de savoir ce qu'il fallait faire d'une critique dont l'auteur était non seulement exclu de l'Internationale communiste, mais encore déporté en Asie centrale. Des voix isolées et timides s'élevèrent pour dire qu'on pouvait également s'instruire auprès des adversaires, et que des pensées justes demeurent justes, indépendamment de leur auteur. Mais ce fut un autre groupement, plus compact, qui triompha, presque sans rencontrer de résistance ni avoir à lutter. Une vieille femme respectable, qui fut autrefois Clara Zetkin², déclara qu'on avait pas à tenir compte d'idées justes dès lors qu'elles émanaient de Trotsky. Elle ne faisait qu'exécuter une démarche dont elle avait été chargée dans les coulisses. Confier des missions indignes à des gens aussi dignes que possible, cela fait partie du système de Staline. La timide voix de la raison se tut aussitôt. La commission passa à côté de ma « Critique » en fermant les yeux pour ne pas la voir. Ainsi, tout ce que j'ai dit au sujet du projet est valable pour le programme officiel actuel. Il n'a aucune consistance au point de vue théorique et il est nuisible au point de vue politique. Il doit être modifié et il le sera.

Les membres du VI^e Congrès condamnèrent de nouveau « le

2. Clara Eisner, ép. Gundel, dite Clara Zetkin (1857-1933), pionnière de la social-démocratie allemande et porte-drapeau des femmes socialistes, avait été personnellement liée à Rosa Luxemburg. Elle sympathisait avec la droite, mais se tenait coite et bénéficiant des plus grands honneurs de la part de la direction stalinienne.

trotskysme », « à l'unanimité », comme toujours. Au fond c'était pour cela qu'ils étaient convoqués à Moscou. La majorité d'entre eux ne se trouve sur l'arène de la politique que depuis hier ou avant-hier. Pas un seul n'a participé à la création de l'Internationale communiste. Bien peu nombreux sont ceux qui assistèrent à un ou deux des quatre congrès qui siégèrent sous la direction de Lénine. Tous sont des recrues du nouveau cours politique, des agents du nouveau régime d'organisation. En m'accusant, ou plutôt en signant l'accusation lancée contre moi d'avoir porté atteinte aux principes léninistes, les délégués du VI^e Congrès ont bien davantage fait preuve de docilité que de clarté dans leurs pensées théoriques et de connaissance de l'histoire de l'Internationale communiste.

Avant le VI^e Congrès, l'internationale n'avait pas de programme codifié. Des manifestes et des résolutions de principe en tenaient lieu. Le I^{er} et le II^e Congrès adressèrent des manifestes à la classe ouvrière internationale. Celui du II^e Congrès, particulièrement développé, présentait sous tous les rapports le caractère d'un programme. Ces deux appels furent écrits par moi, approuvés par notre comité central sans qu'aucun amendement y fût apporté, et acceptés par les deux premiers congrès dont l'importance fut particulière en tant qu'assemblées constituantes.

Le III^e Congrès adopta des thèses de programme et de tactique qui s'appliquaient aux problèmes fondamentaux du mouvement ouvrier mondial. Lors du III^e Congrès j'intervins pour défendre ces thèses que j'avais élaborées. Les amendements qui y furent apportés — pas toujours dans le bon sens — étaient dirigés autant contre Lénine que contre moi. En luttant résolument contre l'Opposition d'alors, personnifiée par Thälmann, Bela Kun, Pepper³ et autres confusionnistes, nous arrivâmes, Lénine et moi, à faire adopter mes thèses par le congrès à une quasi-unanimité.

Lénine partagea par moitié avec moi l'élaboration du rapport principal du IV^e Congrès sur la situation de la République des soviets et les perspectives de la révolution mondiale. Nous intervenîmes côte à côte ; c'était moi qui devais prononcer le discours de clôture après chacun des deux rapports. Il est

3. Ernst Thälmann (1886-1945) était alors le chef intouchable du parti allemand, installé et réinstallé par Staline à sa tête. Béla Kun (1886-1939), ancien chef de la république hongroise des conseils, était un haut fonctionnaire stalinien de l'I.C. Jozsef Pogany dit Pepper (1886-1939), ancien dirigeant de cette même république, avait rempli des missions au compte de l'I.C. notamment aux Etats-Unis. Il allait être limogé comme « droitier ».

superflu d'ajouter que les documents qui constituaient la pierre angulaire de l'Internationale Communiste et qui furent établis par moi, ou avec ma collaboration, exposent et appliquent ces mêmes bases du marxisme que les recrues de la période stalinienne condamnent à présent en tant que « trotskysme ».

Mais il n'est pas inutile de dire que le dirigeant actuel de ces recrues ne participa aucunement (ni directement ni indirectement) aux travaux de l'Internationale communiste, pas plus dans les congrès que dans les commissions, pas même dans la besogne préparatoire, dont naturellement la plus grande part incombait au parti russe. Il n'existe pas un seul document pouvant témoigner non pas seulement d'une participation créatrice à l'œuvre des quatre premiers congrès, mais même d'un intérêt sérieux de celui-ci envers leurs travaux.

Les choses, au surplus, ne se bornent pas là. Si l'on examine les listes des délégués aux quatre premiers congrès, c'est-à-dire les listes des premiers amis de la révolution d'Octobre, des plus dévoués, des fondateurs de l'Internationale communiste, des collaborateurs immédiats de Lénine dans le domaine international, il se trouve qu'à fort peu d'exceptions près, tous ceux-ci furent après la mort de Lénine, non seulement écartés de la direction, mais également exclus de l'Internationale communiste. Cela est aussi vrai pour l'Union soviétique que pour la France, pour l'Allemagne, pour l'Italie, pour la Scandinavie, pour la Tchécoslovaquie, aussi vrai pour l'Europe que pour l'Amérique. Ainsi la ligne de Lénine serait attaquée par ceux qui l'avaient élaborée avec lui. Elle serait défendue par ceux qui la combattaient de son vivant et qui n'ont adhéré à l'Internationale communiste que dans les toutes dernières années, ignorant ce qui s'était passé hier, et ne songeant pas au lendemain.

Les résultats du changement de la politique et du personnel dirigeant ne sont que trop connus. A partir de 1923, l'Internationale communiste n'enregistre que des défaites : en Allemagne et en Bulgarie, en Angleterre et en Chine. Dans les autres pays, sans être aussi tragiques, les échecs furent aussi profonds. L'aveuglement de la direction en fut partout la cause immédiate. La plus profonde de ces défaites est celle que Staline prépare dans la république soviétique. C'est à croire qu'il s'est fixé pour but celui d'entrer dans l'Histoire avec le titre de grand organisateur de la défaite.

Dans la république des soviets les militants de l'Internationale communiste léniniste sont exilés, emprisonnés ou bannis. Il va de soi qu'en Allemagne et en France les choses n'en sont pas

encore à la déportation. Mais ce n'est vraiment pas la faute des Thälmann, ni celle des Cachin⁴. Ces « chefs » exigent de la police capitaliste qu'elle ne tolère pas les compagnons de lutte de Lénine sur le territoire de la démocratie bourgeoise. En 1916, Cachin justifiait mon expulsion de France en se servant d'arguments de chauvin déchaîné. Il exige aujourd'hui que je ne sois pas admis en France. Il ne fait après tout que continuer sa besogne comme je continue la mienne.

On le sait, au cours des quatre premiers congrès, je fus particulièrement mêlé aux affaires françaises. J'eus souvent à examiner avec Lénine les problèmes du mouvement ouvrier français. De temps à autre Lénine me demandait, plaisantant à demi pour la forme, mais très sérieusement au fond : « Ne considérez-vous pas avec trop d'indulgence les girouettes parlementaires du type Cachin ? » Je répondais que les Cachin ne constituent qu'une passerelle provisoire menant à la masse ouvrière française, mais que lorsque de sérieux révolutionnaires surgiront et se consolideront, ils balayeront de leur route les Cachin et consorts. Pour des raisons exposées en détail dans ce livre les choses traînent en longueur. Mais je ne doute pas un instant que les girouettes auront le sort qu'elles méritent. Le prolétariat a besoin d'outils en acier, non pas en fer-blanc.

Le front unique de Staline, de la police bourgeoise, de Thälmann et de Cachin contre les compagnons de lutte de Lénine est un fait incontestable et d'une importance relativement grande dans la vie politique de l'Europe d'aujourd'hui.

Quelle est la conclusion générale à déduire de ce livre ? De divers côtés on cherche à nous attribuer le projet de créer une IV^e Internationale. C'est là une idée absolument fausse. Le communisme et le « socialisme » démocratique forment deux profondes tendances historiques dont les racines s'enfoncent dans les rapports entre classes. L'existence et la lutte de la II^e et de la III^e Internationale constituent un long processus intimement lié au sort de la société capitaliste. Les tendances intermédiaires ou « centristes » peuvent à un moment donné acquérir une grande influence, mais pas pour longtemps. La tentative de Friedrich Adler⁵ et Cie de créer une internationale intermédiaire

4. Marcel *Cachin*, social-chauvin pendant la guerre, était devenu l'un des dirigeants officiels du P.C.F. et allait le rester jusqu'à sa mort.

5. Friedrich *Adler* (1879-1960) avait abattu le premier ministre autrichien pendant la guerre en signe de protestation. Il était devenu ensuite leader du parti autrichien et secrétaire de l'Internationale 2 1/2.

(n° 2 1/2) semblait promettre beaucoup au début ; elle fit très rapidement faillite. La politique de Staline, bien qu'elle prenne comme point de départ d'autres bases et d'autres traditions historiques, constitue une variété du même centrisme. Règle et compas en main, Friedrich Adler tenta de construire une diagonale politique entre le bolchevisme et la social-démocratie. Staline ne poursuit pas des buts aussi doctrinaires. Sa politique forme une ligne de zigzags empiriques entre Marx et Vollmar⁶, entre Lénine et Tchiang Kai-Chek⁷, entre le bolchevisme et le national-socialisme. Mais si l'on ramène la somme de ces zigzags à leur expression fondamentale, on obtient le même total arithmétique : 2 1/2. Après toutes les erreurs commises et les défaites cruelles qu'il a causées, il y a longtemps que le centrisme stalinien eût été liquidé politiquement, s'il ne s'appuyait sur les ressources matérielles et la source d'idées d'un Etat issu de la révolution d'Octobre. Mais l'appareil le plus puissant lui-même ne peut sauver une politique désespérée. Entre le marxisme et le social-patriotisme il n'y a de place que pour le stalinisme.

Après avoir passé par une série d'épreuves et de crises l'internationale communiste rejettera le joug d'une bureaucratie sans idées, capable seulement de recourir à des tiraillements, de décrire les zigzags, de se livrer à la répression et de préparer des défaites. Nous n'avons nul besoin de construire une IV^e Internationale. Nous continuons et développons la ligne de la III^e que nous avons préparée pendant la guerre, et à la fondation de laquelle nous avons participé avec Lénine après la révolution d'Octobre. Pas un seul instant nous n'avons laissé échapper de nos mains le fil de la succession dans le domaine des idées. Nos jugements et nos prévisions ont été confirmés par des faits d'une importance historique énorme. Jamais autant qu'à présent, au cours des années de persécution et de bannissement, nous n'avons été aussi inébranlablement persuadés de la justesse de nos idées et de l'inéluctabilité de leur triomphe.

6. Georg von Vollmar (1850-1922), un méridional, avait été le premier à défendre le réformisme dans la vieille social-démocratie allemande.

7. Tchiang Kai-chek ou mieux Jiang Jieshih (1887-1975), général et membre du Guomindang, soutenu par les communistes, les avait écrasés et la révolution chinoise avec eux en 1937.

DÉCLARATION A LA PRESSE¹

(15 avril 1929)

Aux questions qui me sont posées de différents côtés de la part de la presse sur mes intentions ou mes desseins, je ne puis répondre que ceci.

Pour les prochains temps, je reste à Constantinople. Le gouvernement turc n'a fait aucun obstacle à mon séjour. Sans que cela me soit demandé, j'ai déclaré au gouvernement que je ne voulais pas m'immiscer dans les affaires intérieures du pays. De son côté, le gouvernement turc fait tout son possible pour faciliter mon séjour en Turquie. Je m'efforce de préparer un certain nombre de livres pour les éditions américaine, française et allemande. Certaines éditions (*sic*) comme l'*Autobiographie et Lénine et les Epigones* sont des œuvres nouvelles. Les autres sont des œuvres déjà parues en Russie, qui nécessitent traduction et adaptation pour les lecteurs de France et d'Amérique. Mes anciens collaborateurs ayant été retenus en déportation par Staline malgré les promesses officielles, j'ai dû, avec l'aide des maisons d'édition, m'en procurer de nouveaux suffisamment qualifiés pour ce travail.

J'ai maintenant l'intention de m'installer avec ma famille et mon collaborateur aux environs de Constantinople pour m'adonner tranquillement à mes travaux. A la question de savoir si j'irai dans un pays européen faire la cure qui m'est nécessaire, je réponds que la présente saison me paraît bien compromise par l'attitude du gouvernement social-démocrate allemand, mais que j'espère qu'un gouvernement européen me permettra quand même d'apprécier le droit d'asile démocratique. Quant à une

1. Déclaration à la presse (T 3190), dictée en français ; avec la permission de la Houghton Library.

LÉON TROTSKY

espérance de retour en Russie, elle est toujours très ferme. Je suis toujours à la disposition de la république soviétique, de la révolution d'Octobre et mes adversaires, aussi bien que mes amis, comprennent que mon exil ne saurait être définitif.

[MON AVENIR]¹

(15 avril 1929)

Bien des correspondants sont venus me poser des questions sur les plans et intentions. Comme il m'est physiquement et matériellement impossible d'accorder autant d'interviews, je leur demande de prendre note de ce qui suit :

Dans l'avenir immédiat, je vais rester à Constantinople, puisque le gouvernement turc ne met pas d'obstacle à ce que je reste.

Bien qu'on ne me l'ait pas demandé, j'ai déclaré que je ne désirais pas m'engager dans les affaires intérieures de ce pays. Pour sa part, le gouvernement a tout fait pour faciliter mon séjour en Turquie.

Je consacre tout mon temps à préparer plusieurs livres qui doivent être publiés dans des éditions allemande, française et américaine. Certains d'entre eux, comme mon autobiographie et *Lénine et les Epigones* sont nouveaux. D'autres ont déjà paru en Russie et doivent être traduits et adaptés pour les lecteurs européens et américains.

Comme Staline a retenu en exil à l'intérieur mes anciens collaborateurs malgré sa promesse officielle de les autoriser à me rejoindre en Turquie, je dois trouver d'autres collaborateurs, suffisamment qualifiés pour ce travail avec l'aide des éditeurs intéressés.

J'ai l'intention de m'établir avec ma famille et mes compagnons de travail dans la zone de Constantinople pour me consacrer pacifiquement à mon travail.

A la question de savoir si j'irai dans quelque pays européen pour les soins médicaux dont j'ai besoin, ma réponse est que les

1. Déclaration (3174-9), dictée en français, avec la permission de la Houghton Library.

perspectives immédiates semblent quelque peu compromises par l'attitude du gouvernement social-démocrate d'Allemagne qui a estimé nécessaire de réfléchir pendant deux mois à la question, seulement pour y répondre par la négative. Je crois qu'un gouvernement ouvertement bourgeois ne se serait pas révélé aussi troublé et indécis. Mon expérience en matière de gouvernement m'a déjà enseigné que dans les questions pratiques — grandes et petites — il vaut mieux traiter avec le patron qu'avec ses agents. J'espère néanmoins qu'il y aura en Europe quelque gouvernement qui me permettra de jouir du droit d'asile démocratique, même si c'est seulement pour un traitement médical.

La question de mon retour en Russie continue à se poser dans les mêmes termes. Je suis toujours à la disposition de la république soviétique et de la Révolution d'Octobre et mes adversaires, comme mes amis, comprennent que mon exil ne saurait être permanent.

LE LIVRE :
[L'I.C. APRÈS LÉNINE]¹
(15 avril 1929)

J'envoie la préface de mon livre sur l'I.C. Je propose deux titres : ou *L'I.C. après Lénine* ou *Les Grands Organiseurs des Défaites*, avec en sous-titre « la direction du Comintern après Lénine ». J'ai dédié ce livre à Amadeo Bordiga². La préface est devenue plus importante que je ne le pensais. Elle est peut-être d'ailleurs à utiliser aussi pour les journaux et revues avant la parution. Je crois d'ailleurs que les journaux bourgeois n'auront aucun intérêt à la reproduire ; moi non plus d'ailleurs.

Si Rieder ne pouvait vendre ma préface aux publications, alors peut-être il autorisera de petits journaux d'opposition à la reproduire. Ce sera aussi pour lui une bonne réclame. Pour ce livre, les communistes officiels et l'Opposition...

1. Lettre probablement à M. Paz (3192), dictée en français, avec la permission de la Houghton Library.

2. Amadeo *Bordiga* (1889-1970), ancien chef de file des « abstentionnistes » en Italie, avait été le véritable fondateur du P.C. d'I. au congrès de Livourne. Il avait été écarté en 1926 de la direction et se trouvait en prison depuis plusieurs années.

[LES AFFAIRES COURANTES]¹

(20 avril 1929)

Cher Ami,

Je réponds à votre lettre du 14 avril.

1. Je m'étonne beaucoup que vous n'ayez pas reçu les chapitres 14 et 15.

2. Est-ce que Wabirdaw² a déposé déjà l'argent au nom d'Alfred?

3. Je veux faire imprimer maintenant quelques livres en russe, mais je ne puis vous imposer cette besogne, d'autant moins que vous envisagez maintenant un hebdomadaire. Les camarades qui sont ici m'indiquent deux camarades, Jean Jacques³ et Meichler qui sont tout à fait qualifiés pour organiser les éditions russes sous la direction d'Alfred.

4. Le texte russe pour les éditions et l'ordre des éditions seront établis d'ici avec les préfaces nécessaires, etc.

5. Après avoir réfléchi, je préfère que les articles se rapportant au Comintern paraissent, ensemble, dans le même volume. Ce qui veut dire que l'article « Qui dirige le Comintern ? » fera la dernière partie du livre qui se composera de « Et Maintenant ? », « La Critique du Programme », « La Question chinoise ». D'ailleurs je vous ai déjà envoyé la préface qui traite de ces quatre parties ensemble. Cette composition sera beaucoup plus logique.

Pour compléter le volume contenant « La Révolution défigurée », je trouverai un ou deux discours se rapportant aux

1. Lettre à Maurice Paz (9480), dictée en français, avec la permission de la Houghton Library.

2. La Wabirdaw Consolidated Press était une société fondée et animée par le journaliste William Bird (1889-1963), qui avait acheté les articles de Trotsky.

3. Jean Jacques était le pseudonyme de Jean *Tchernobelsky* (né en 1909) membre du groupe Treint, qui connaissait le russe.

choses russes et qui complètent ce volume beaucoup plus logiquement que l'article « Qui dirige le Comintern ? » Je vous enverrai pour cet autre volume une nouvelle préface avec les discours susnommés ; dans un délai assez rapproché.

6. Est-ce qu'on a envoyé de l'argent pour Bordiga ou sa famille ? Si ce n'est fait, il faut le faire sans tarder. S'il y avait besoin d'une somme plus grande que celle sur laquelle nous sommes entendus, on peut naturellement en disposer. Peut-être ce sera mieux encore de fixer une contribution mensuelle de la part des amis qui peuvent le faire, afin que lui et sa famille sachent qu'ils peuvent disposer régulièrement d'une certaine somme.

7. Sur Treint⁴, il y a eu un malentendu déplorable. Léon⁵ a envoyé à Treint l'index des œuvres de Lénine et des documents sans préciser le but de cet index. Or Treint a compris cela comme la proposition de ma part de faire le nécessaire pour l'édition de ces œuvres. Voilà d'où provient sa lettre à Joseph dont le ton me paraît tout de même exagéré⁶. Par un télégramme envoyé hier, dont la copie a dû vous parvenir, je me suis empressé de dissiper ce malentendu.

Comment je considère la question Treint en principe, je l'ai exposé dans ma lettre à Joseph. Je serais très heureux qu'il vous en fasse la traduction par écrit. Je ne puis quand même croire que c'est un cadavre, car, pour un cadavre, il est trop actif. Il fait répandre ma lettre assez largement en français et en russe, souvent en accompagnant l'envoi d'une lettre insistant sur la nécessité d'une diffusion intense. Je ne pourrais rompre avec lui que sur des divergences de principes ou sur un acte de déloyauté envers l'Opposition⁷. J'exigerai de lui, s'il veut entretenir des relations politiques personnelles avec moi, qu'il cesse la polémique venimeuse contre C[ontre] l[e] C[ourant]. Naturellement, je ne puis me répéter, si c'est nécessaire pour quelqu'un, que j'envisage d'appuyer en premier lieu notre action en France sur C[ontre] L[e] C[ourant]. Vous devez d'ailleurs ne pas perdre de vue qu'il existe semblable situation en Allemagne et en Autriche et peut-être ailleurs. Il s'agit d'un tir à longue portée. Si pour le

4. Albert Treint avait été le principal dirigeant du P.C. en France au temps de la « bolchevisation » ; zinoviéviste, il n'avait pas capitulé avec Zinoviev.

5. Lev Sedov, fils de Trotsky.

6. Il s'agit d'une lettre à Kharine, d'un ton plutôt vif.

7. Bien des pressions s'exerçaient sur Trotsky de différents côtés pour qu'il prenne ses distances avec Treint.

moment cela apporte des inconvénients secondaires, c'est seulement par ce procédé que nous briserons le conversatisme de groupements plus ou moins arbitraires afin qu'ils ne s'opposent pas à une action en des moments plus importants.

8. Je suis extrêmement étonné de l'attitude de Wabirdaw en ce qui concerne les deux derniers articles pour la presse bourgeoise. Pendant presque deux mois, il n'a rien fait pour les placer, mais précisément, ces articles sont pour moi les plus importants du point de vue politique. Le côté financier dans ce cas-ci ne m'intéresse guère, il s'agit seulement de les faire paraître dans la presse bourgeoise. J'aurais pu les donner facilement à une agence américaine qui insistait beaucoup par son représentant à Constantinople auprès de mon fils, pour que je lui donne n'importe quels articles. Si Wabirdaw veut rester en relations continues, qu'il garde en première ligne intérêts politiques quand je les indique. Vous pourriez le lui dire fermement et amicalement à la fois.

Mais dites-moi, je vous prie, si ces commissions ennuyeuses à l'égard de Wabirdaw etc. ne vous prennent pas trop de temps. Maintenant que j'ai des amis français ici, nous pourrions peut-être, sans grands inconvénients, correspondre de Constantinople avec les éditeurs, pour vous débarrasser de cette besogne et vous laisser plus de temps pour votre travail politique.

9. Et maintenant, au dernier point, le plus important pour l'instant.

Je vous ai télégraphié « N'envoyez plus personne ». Ce télégramme me fut dicté par l'appréhension que la police turque n'ait cette idée qu'il s'agissait d'une conférence internationale, etc. Or je dois reconnaître que la police turque se montre en général beaucoup plus intelligente que je ne l'avais supposé. Elle est maintenant au courant que les jeunes camarades sont venus pour l'aider dans les œuvres et pas autre chose.

Pendant leur court séjour ici, je me suis totalement persuadé de l'utilité de toute cette entreprise improvisée qui m'a surpris au premier moment. Leur collaboration me sera d'une utilité inappréciable, surtout maintenant où je vais déménager et organiser mon travail sur des bases plus stables.

8. Raymond *Molinier* (né en 1904) était l'un des fondateurs du groupe *La Vérité*. Il avait mauvaise réputation, notamment en « affaires » et Rosmer, comme Paz, s'étaient faits l'écho de rumeurs à ce sujet auprès de Trotsky qu'il avait pourtant impressionné par son énergie, son initiative, sa réussite dans le règlement des questions les plus complexes.

Quant à la question M[olinier]⁸. J'ai eu une conversation détaillée avec Marzet⁹. Il m'a expliqué la source des rumeurs dont vous parlez et, par cela même, l'insignifiance de ces rumeurs. Personnellement M[olinier] est un des hommes les plus serviables, pratiques et énergiques qu'on puisse imaginer. C'est lui qui a trouvé un logement, débattu des conditions avec le propriétaire etc. Il est tout prêt à rester avec nous pendant quelques mois, avec sa femme. Or, en plein accord avec Marzet, je suis sûr que sa collaboration sera pour moi d'une grande utilité, surtout en ce qui concerne la vie pratique.

Je vous mets sous ce pli copie de deux déclarations faites à la presse, nationale et internationale, de Constantinople ces jours derniers. Vous en tirerez ce que vous jugerez utile.

9. Lucien *Marzet* (1900-1979), correcteur et secrétaire du syndicat des chapeliers, proche de Monatte, était venu comme secrétaire à Prinkipo sur le conseil de Rosmer et se trouvait sur place depuis peu.

[DES VÉRITÉS NÉCESSAIRES]¹

(20 avril 1929)

Mon cher Camarade²,

Comme mon télégramme d'hier vous l'a déjà fait savoir, il y a eu un malentendu déplorable au sujet des œuvres de Lénine et des documents à éditer. J'avais chargé mon fils de vous communiquer l'index des œuvres que je me proposais d'éditer, à titre d'information, en vous donnant à ce sujet les explications nécessaires. Ce qu'il n'a pas fait — ou pas assez clairement fait : d'où la confusion regrettable³. Je veux faire ces éditions sur une base internationale.

Je dois ajouter que je regrette beaucoup le ton de votre lettre au camarade Joseph⁴. Les menaces sont de pratique assez courante en U.R.S.S. où l'on peut user de la répression étatique et, par reflet, dans l'I.C. : mais nous devons, dans l'Opposition, nous abstenir de menacer, surtout pour l'obtention d'une collaboration, notre travail collectif ne pouvant s'organiser qu'avec la bonne volonté de chacun.

Quant à *Contre le Courant*, il me faut marquer que ce sont des amis d'ancienne date. Ils sont dans l'opposition depuis 1923. Ils ont peut-être fait des fautes, comme moi-même d'ailleurs, mais ils ont suivi depuis ce temps une ligne politique juste.

Je ne prends d'ailleurs pas pour définitifs les groupements existants, souvent de formation arbitraire, souvent dotés d'un

1. Lettre à A. Treint (9159), dictée en français, avec la permission de la Houghton Library.

2. Il s'agit d'Albert Treint.

3. Treint avait reçu de Sedov la liste des documents à éditer et croyait qu'il en avait reçu personnellement la charge, d'où des conflits avec les autres groupes.

4. Joseph était le pseudonyme de S. Kharine. Treint lui avait écrit sur un ton d'adjudant.

conservatisme puéril qui pourrait être une entrave dangereuse en des moments plus décisifs. Je crois par suite qu'un regroupement se fera sur la base d'une plate-forme nationale et internationale. Pendant ce temps, on doit tâcher de collaborer avec tous ceux avec qui on a de sérieux points communs, même si l'on a des divergences, comme avec Monatte⁵, par exemple. Dans ce but, il faut essayer d'éviter les polémiques venimeuses entre militants de l'Opposition de gauche.

C'est parce que j'envisage une collaboration avec vous que je vous ai dit tout ce qui précède franchement et ouvertement.

5. Pierre Monatte (1881-1960), syndicaliste révolutionnaire, animateur en 1914 du noyau de *La Vie ouvrière*, n'était resté que peu de temps au P.C. Il éditait *La Révolution prolétarienne* et était revenu à un point de vue syndicaliste.

UNE LEÇON DE DÉMOCRATIE QUE JE N'AI PAS REÇUE¹ (L'HISTOIRE D'UN VISA...)

(22 avril 1929)

J'ai déjà relaté dans mes articles pour la presse mondiale qu'après que j'aie énergiquement refusé d'aller en Turquie, le train qui m'emmenait à Odessa fut retenu en route pendant douze jours et que, pendant ce temps, selon Boulanov, le représentant responsable du G.P.U., le gouvernement soviétique essaya d'obtenir pour moi le droit d'entrer en Allemagne. Dans l'espoir d'une réponse favorable, et pour éviter de nouveaux retards, le G.P.U. élaborait même la route par laquelle je devais me rendre à Berlin. Le 8 février, on m'apprit que tout le plan s'était effondré devant la résistance intransigeante du gouvernement allemand. Telle était du moins l'idée que j'avais de cette affaire quand j'arrivai à Constantinople. Là, dans un journal de Berlin, je lus le discours du président du Reichstag prononcé à l'occasion du 10^e anniversaire de l'Assemblée nationale de Weimar. Il se termina par ces mots : « Vielleicht kommen wir sogar dazu, Herrn Trozki das freiheitliche Asyl zu geben (Lebhafter Beifall bei der Mehrheit) (Peut-être en arriverons-nous même à accorder à M. Trotsky le droit démocratique d'asile (Vifs applaudissements de la majorité). »

Cette déclaration du président du Reichstag allemand avait été précédée d'un communiqué officieux à la presse allemande qui assurait que le gouvernement soviétique n'avait pas en réalité demandé un visa pour Trotsky. Les paroles de M. Löbe furent pour moi une surprise totale puisque tout ce qui s'était déroulé auparavant m'avait donné des raisons de croire que le gouvernement allemand avait tranché par la négative la question de mon admission en Allemagne. C'est en tout cas ce que m'avaient

1. Article (T 3193), traduit du russe, avec la permission de la Houghton Library.

catégoriquement affirmé les agents du gouvernement soviétique. S'il n'y avait pas eu le discours de Löbe, je n'aurais certainement pas adressé de demande au gouvernement allemand, certain que j'aurais été de me heurter à un refus. Il n'est que trop clair qu'un tel refus serait très vite devenu un « précédent », rendant plus facile le refus d'autres gouvernements. Mais j'avais devant moi le discours de Löbe, qui plaçait toute la question sous un éclairage nouveau.

Le 15 février, j'appelai le représentant du G.P.U. qui m'avait escorté jusqu'à Constantinople et lui dis : « Je dois conclure que l'information qui m'a été donnée était fausse. Le discours de Löbe date du 6 février. Nous n'avons quitté Odessa pour la Turquie que dans la nuit du 10 février. Par conséquent on connaissait à l'époque à Moscou le discours de Löbe. Vous devriez télégraphier tout de suite à Moscou en suggérant que, s'appuyant sur le poids du discours de Löbe, on fasse une véritable demande pour que Berlin me donne un visa. Ce serait en outre la façon la moins humiliante de dénouer l'intrigue qui semble avoir été tissée par Staline autour de la question de mon admission en Allemagne. »

Deux jours plus tard, le représentant du G.P.U. m'apporta la réponse suivante : « En réponse à mon télégramme à Moscou, j'ai eu confirmation que le gouvernement allemand avait catégoriquement refusé de vous donner un visa, et ce dès le début de février. Il serait inutile de faire une nouvelle demande. Quant au discours de Löbe, il n'avait pas un caractère officiel. Si vous voulez le vérifier, vous pouvez demander un visa vous-même. »

Cette version ne m'a pas paru crédible. Je jugeais que le président du Reichstag devait connaître mieux que les agents du G.P.U. les intentions de son propre parti et de son gouvernement. Le jour même, je télégraphiai à Löbe pour l'informer que, m'appuyant sur sa déclaration, je présentais une demande de visa au consulat allemand. La presse démocrate et social-démocrate souligna à plaisir qu'un homme qui croyait à la dictature révolutionnaire était maintenant obligé de chercher asile dans un pays démocratique. Quelques-uns même exprimèrent l'espoir que cette leçon m'enseignerait la valeur des institutions de la démocratie. Il ne me restait qu'à attendre et voir ce que donnerait cette leçon dans la pratique.

Je ne pouvais cependant permettre aucune ambiguïté ou obscurité sur la question de mon attitude à l'égard de la démocratie. Je fournis sur ce point les explications nécessaires à un représentant de la presse social-démocrate allemande qui

m'avait appelé. Je vais les citer dans la forme où je les ai notées aussitôt après l'entrevue :

« Etant donné que je fais maintenant une demande d'admission en Allemagne, où la majorité gouvernementale est composée de social-démocrates, j'ai un intérêt primordial à faire clairement connaître mon attitude à l'égard de la social-démocratie. Il va de soi que rien n'a changé en ce domaine. Ma position envers la social-démocratie demeure ce qu'elle était auparavant. Mieux, ma lutte contre la fraction centriste de Staline n'est qu'un reflet de ma lutte générale contre la social-démocratie. Ni vous ni moi n'avons besoin de taire certaines choses ou de rester dans le vague.

Quelques publications social-démocrates essaient de trouver une contradiction entre mon attitude de principe dans la question de la démocratie et ma demande d'admission en Allemagne, qui est une république démocratique. Il n'y a pourtant là aucune contradiction. Nous ne " nions " nullement la démocratie comme le font les anarchistes, en paroles. La démocratie bourgeoise a des avantages par rapport aux formes d'Etat qui l'ont précédée. Mais elle n'est pas éternelle; elle doit faire place à la société socialiste. Et le pont vers la société socialiste; c'est la dictature du prolétariat.

« Dans tous les pays capitalistes, les communistes prennent part à la lutte parlementaire. L'utilisation du droit d'asile ne diffère nullement en principe de celle du droit de vote, de la liberté de la presse, de la liberté de réunion, etc.

Vous vous intéressez à ma lutte pour la démocratie dans le parti, les syndicats et les soviets. Les publications social-démocrates ont essayé de temps en temps de voir là-dedans de ma part un pas vers la démocratie bourgeoise. C'est un malentendu monumental, dont les racines ne sont pas difficiles à mettre au jour. La formule social-démocrate d'aujourd'hui est de ce type : " Staline a raison contre Trotsky; Boukharine a raison contre Staline. " La social-démocratie est pour la restauration du capitalisme en Russie. Mais on ne peut s'engager dans cette voie qu'en poussant à l'arrière-plan l'avant-garde prolétarienne et en supprimant toute activité indépendante et toute voix critique. Le régime de Staline est le résultat nécessaire de sa

politique. Dans la mesure où la social-démocratie approuve la politique économique de Staline, elle doit se réconcilier aussi avec ses méthodes politiques. Il est indigne d'un marxiste de parler de démocratie en général! La démocratie a un contenu de classe. Si c'est une politique visant à la restauration du capitalisme qui est nécessaire, alors, c'est incompatible avec la démocratie pour la classe prolétarienne dominante.

Un véritable retour au capitalisme ne pourrait être assuré que par le pouvoir dictatorial de la bourgeoisie. Il est ridicule d'exiger la restauration du capitalisme en Russie en même temps de soupirer pour la démocratie. C'est là pure fantaisie. »

Je ne sais si cette interview a jamais paru dans la presse social-démocrate allemande. Apparemment pas. J'ignore aussi l'influence qu'elle a pu avoir sur le vote des ministres social-démocrates. En tout cas le droit d'asile démocratique, comme je le comprends, ne consiste pas dans le fait qu'un gouvernement ne permet à des gens d'entrer sur leur territoire que s'ils ont des idées semblables aux siennes. Même Nicolas II et le Sultan Abdul Hamid² le faisaient. Et il ne consiste pas non plus dans le droit d'une démocratie de ne recevoir des exilés qu'avec la permission du gouvernement qui les a exilés. Le droit d'asile (sur le papier) consiste en ce qu'un gouvernement offre un refuge même à ses adversaires, pourvu qu'ils s'engagent à observer les lois du pays. Il va de soi que je ne pouvais entrer en Allemagne que comme un adversaire irréconciliable du gouvernement social-démocrate.

La défense de mes intérêts vis-à-vis du gouvernement allemand a été prise par un avocat, Kurt Rosenfeld, qui, du point de vue du parti, est un social-démocrate de gauche. Il l'a fait de sa propre initiative et sans profit pour lui-même. J'ai accepté avec reconnaissance les services qu'il offrait, indépendamment de son appartenance au parti social-démocrate.

J'ai reçu du Dr Rosenfeld un télégramme demandant les restrictions que j'accepterais de me voir imposer pendant mon séjour en Allemagne. Je répondis : « J'ai l'intention de vivre dans un isolement complet, en dehors de Berlin, de ne pas parler

2. *Nicolas II* (1868-1918) devint tsar de toutes les Russies en 1894 et abdiqua au lendemain de la révolution de février 1917. Le sultan *Abdul Hamid* (1842-1918) régna sur l'empire ottoman de 1876 à 1909, où il fut déposé par les Jeunes Turcs.

dans une réunion publique, en aucune circonstance, et me borner à mon travail littéraire dans les limites de la loi allemande. »

Il ne s'agissait donc plus du droit d'asile démocratique, mais de celui de résider en Allemagne sur une base exceptionnelle. La leçon de démocratie que mes adversaires allaient me donner subissait une interprétation restrictive dès le début. Mais ce n'était pas tout. Quelques jours plus tard, j'ai reçu une autre demande télégraphique : accepterais-je de ne venir en Allemagne que pour un traitement médical. Je télégraphiai en réponse :

« Je demande que me soit donnée au moins la possibilité de rester en Allemagne pour une période de cure qui m'est absolument nécessaire pour ma santé. »

Ainsi, à cette étape, le *droit d'asile* s'était réduit à un *droit de cure*. Je donnai les noms de quelques médecins allemands bien connus qui m'avaient soigné pendant les dix années précédentes et dont j'avais besoin des soins, plus que jamais auparavant. Des représentants de la presse allemande à Constantinople semblaient penser que mon admission était assurée. Comme nous le verrons, je considérais cette question avec moins d'optimisme, mais je n'excluais pourtant pas le succès.

Vers Pâques, la presse allemande fit entendre une note nouvelle : on disait que, dans les milieux gouvernementaux, on pensait que Trotsky n'était *pas en réalité si malade*, au point d'avoir absolument besoin de l'aide des médecins et des stations de cure allemandes. Le 31 mars, je télégraphiai au Dr Rosenfeld :

« Selon des informations parues dans la presse, je ne serais pas assez gravement malade pour être admis en Allemagne. Je me demande si Löbe m'a offert le *droit d'asile* ou le *droit au cimetière*. Je suis disposé à me soumettre à tout examen de toute commission médicale. Je quitterai l'Allemagne à la fin de ma cure. »

Ainsi, en quelques semaines, le principe démocratique avait subi une triple amputation. Le droit d'asile s'était d'abord transformé en droit de résidence sur une base spécialement restreinte, puis en droit de cure et finalement en droit au cimetière. Mais cela signifiait que je ne pourrais pleinement apprécier les avantages de la démocratie qu'en tant que cadavre.

Un peu avant, le 19 mars, dans une lettre au Dr Rosenfeld, j'avais écrit entre autres :

« Permettez-moi, en m'adressant au représentant de mes intérêts et non au membre du parti social-démocrate, de vous exposer brièvement mon appréciation de la situation.

Le discours de Löbe m'a déterminé à m'adresser, il y a un mois, au gouvernement allemand. La réponse se fait toujours attendre. Staline se serait entendu avec Stresemann pour que je ne puisse venir en Allemagne, quoique puissent dire les social-démocrates. Le gouvernement social-démocrate laisse la question en suspens jusqu'à la prochaine crise gouvernementale. Quant à moi, je resterais patiemment pieds poings liés, désavouant même les efforts de mes amis dans d'autres pays. Encore quelques semaines, et l'opinion publique perdra tout intérêt pour cette affaire. De sorte que je ne raterai pas seulement la prochaine saison de cure, mais aussi tout bonnement la possibilité de me rendre dans un autre pays. C'est pourquoi, dans cette situation, un refus formel vaudrait mieux que ce ni oui ni non. »

Toujours pas de réponse. Je télégraphiai de nouveau à Berlin :

« Considère absence de réponse comme forme déloyale de refus. »

Ce n'est qu'après, le 12 avril, c'est-à-dire au bout de deux mois, que j'ai reçu une communication m'informant que le gouvernement allemand avait refusé ma demande d'admission. Il ne me restait plus qu'à télégraphier au président du Reichstag Löbe, ce que j'ai fait le lendemain :

« Regrette de n'avoir pas eu possibilité m'instruire pratiquement sur les avantages du droit démocratique d'asile. »

Telle est l'histoire brève et pleine d'enseignement de cette affaire.

Staline exigea, par l'intermédiaire de Stresemann, que je ne sois pas admis en Allemagne, et il l'obtint, au nom de l'amitié du gouvernement soviétique. Thälmann exigea qu'on me refusa l'admission en Allemagne — dans les intérêts de Thälmann et de

l'Internationale communiste. Hilferding³ exigea que je ne sois pas admis parce que j'avais eu l'imprudence d'esquisser un portrait de Hilferding dans mon livre contre Kautsky⁴ et que ce portrait ressemblait trop douloureusement à l'original. Hermann Müller⁵ n'avait aucune raison de refuser à Staline une faveur de ce genre. Dans ces conditions, les défenseurs platoniques des principes de la démocratie pouvaient impunément écrire des articles et faire des discours pour qu'on m'accorde le droit d'asile. Ils n'avaient rien à perdre et je n'avais rien à gagner. Exactement de la même façon que les pacifistes démocrates s'élèvent contre la guerre chaque fois qu'elle n'est pas à l'ordre du jour.

Selon ce qu'on m'a dit, Chamberlain⁶ a déployé beaucoup d'énergie dans la question de mon visa. Cet honorable gentleman a plus d'une fois exprimé l'opinion que, dans l'intérêt de la démocratie, il faudrait le coller au mur. On dit qu'outre des considérations générales de conservatisme, Chamberlain a pour cela des motifs personnels. Il est possible que j'aie fait référence sans le respect qui lui est dû à son génie politique dans mon livre sur l'Angleterre. Comme des négociations d'experts se sont poursuivies à Paris pendant tout ce temps, ni Stresemann, ni Hermann Müller n'avaient de raison de faire quoi que ce soit de désagréable à Chamberlain. D'autant que ce dernier ne leur aurait rien demandé qui allât contre leurs préférences politiques. Tout coïncidait ainsi on ne peut mieux.

Comme si cela n'était pas suffisant, nous avons enfin là, de la part de Staline et de Thälmann, la première application fructueuse de la politique du front unique à une échelle internationale. Par l'intermédiaire du G.P.U., le 16 décembre, Staline m'a proposé de renoncer à mon activité politique. C'est la même condition qui a été avancée par les Allemands comme quelque chose d'acquis pendant la discussion sur la question de l'asile dans la presse. Cela signifie que le gouvernement de Stresemann et de Müller considère également comme dangereuses et nuisibles les idées contre lesquelles combattent Staline et Thälmann.

3. Rudolf Hilferding (1877-1941), auteur du fameux ouvrage sur le capital financier, social-démocrate, était ministre des finances du gouvernement H. Müller.

4. Karl Kautsky (1854-1938) était avant-guerre le pape de la social-démocratie allemande. Le livre de Trotsky était *Terrorisme et Communisme*.

5. Hermann Müller, était le Chancelier du gouvernement allemand de coalition avec le centre.

6. Austen Chamberlain avait été jusqu'à cette même année 1929 le ministre des affaires étrangères britannique.

Staline, par la diplomatie, Thälmann, par l'agitation, ont exigé que le gouvernement social-démocrate refuse mon admission dans l'Allemagne bourgeoise — probablement dans l'intérêt de l'Allemagne prolétarienne. Sur l'autre côté, Chamberlain insistait pour que le visa me soit refusé — dans l'intérêt de l'ordre capitaliste. Ainsi Hermann Müller a-t-il pu satisfaire simultanément ses partenaires de droite et ses alliés de gauche. Le gouvernement social-démocrate est devenu le chaînon qui fait la liaison dans un front uni international contre le marxisme révolutionnaire. Pour trouver les images qui conviennent à un tel front unique, il suffit de se tourner vers les premières lignes du *Manifeste communiste* de Marx et Engels :

« Toutes les puissances de la vieille Europe se sont liguées en une Sainte-Alliance pour exorciser ce spectre (le communisme) ; le Pape et le tsar, Metternich et Guizot⁷, les radicaux français et les mouchards allemands. »

Les noms sont différents, mais le fond est le même. Le fait qu'aujourd'hui la police allemande soit social-démocrate ne modifie que peu la situation. En substance, elle défend les mêmes choses que la police des Hohenzollern.

Il va de soi, bien entendu, que, si le droit d'asile m'avait été accordé, cela ne signifierait pas le moins du monde une réfutation de la théorie de classe marxiste de l'Etat. Tout ce qu'il faut dire là-dessus a été dit dans ma déclaration ci-dessus au correspondant social-démocrate allemand. Le régime de la démocratie ne se déduit par de principes se suffisant à eux-mêmes, mais des besoins véritables des classes dominantes. Mais la démocratie a sa propre logique interne. Par la force de cette logique elle inclut nécessairement le droit d'asile. Le fait de donner asile à un révolutionnaire prolétarien n'est nullement en contradiction avec le caractère bourgeois de la démocratie. Mais il est inutile d'entrer dans cette discussion, car, en Allemagne, sous le règne des social-démocrates, il est apparu qu'il n'existait pas de droit d'asile. Après que les staliniens, qui ont rompu avec le marxisme et la révolution d'Octobre, m'aient expulsé de la république soviétique, les social-démocrates allemands m'ont refusé un visa

7. Lothar von Metternich (1773-1859) organisa en Europe la « Sainte-Alliance » pour le maintien de l'ordre contre-révolutionnaire. François Guizot (1787-1874) fut renversé par la révolution française de février 1848.

précisément parce que je représente les principes du marxisme et les traditions de la révolution d'Octobre.

En cette circonstance, un seul individu était en jeu. Mais la social-démocratie — l'extrême-gauche du monde bourgeois — n'a même pas hésité un instant à fouler aux pieds un des « principes » de la démocratie pure. Et comment les choses se régleront-elles quand il faudra prendre des décisions pratiques sur la question de la propriété privée des moyens de production ? Comment se tiendront alors ces principes malencontreux et épars de démocratie ? Nous avons déjà vu comment dans le passé et nous le verrons à nouveau à l'avenir plus d'une fois. L'épisode de mon visa, une affaire tout à fait secondaire à long terme, met en relief de façon saisissante un problème fondamental de notre époque et démolit d'un coup le mythe, faux et complètement réactionnaire sur la possibilité d'une transition pacifique à une société socialiste. C'est l'unique leçon à tirer de l'expérience que je viens de faire. C'est une leçon sérieuse et elle fera son chemin dans la conscience des masses ouvrières.

[QUESTIONS D'ÉDITION]¹

(23 avril 1929)

Chers Amis,

1. La question la plus importante : l'autobiographie. Il y a un malentendu qui est de ma faute. J'ai consenti à écrire un livre de 8000 mots. Cela veut dire une brochure insignifiante. En écrivant les articles pour la presse, j'ai trouvé que des limites fixées par avance tuaient tout simplement le livre. D'ailleurs, je vous le laissais pressentir dans ma première lettre à vous sur ce thème. En relisant les articles, à peu près la première douzaine, je les trouve tout à fait insuffisants pour un livre qui peut et qui doit durer. Si Rieder et Wabirdaw veulent avoir une notion de la façon dont je considère ce livre, ils doivent lire les chapitres : « A Petrograd la nuit qui décide », « Les pourparlers de Brest-Litovsk », « Un mois à Svajsk ». Même ces chapitres seront simplifiés pour le livre.

Ce que j'ai donné jusqu'à présent représente un peu plus du tiers du livre. Je doublerai à peu près le chapitre sur l'enfance et la jeunesse, je triplerai peut-être les articles sur le commencement de l'activité révolutionnaire. Je donnerai deux ou trois chapitres sur l'organisation de l'Armée rouge et les différents points. Un ou deux chapitres sur mon activité économique, chemins de fer Oural, région Donets, etc. Je doublerai ou je triplerai les quatre articles sur l'Opposition, la déportation et l'exil. Tout cela pour le livre qui aura plus de 400 pages. Je n'écrirai pas ce livre une seconde fois. Il faut donc l'écrire convenablement dès maintenant. L'éditeur allemand est, lui aussi, très pressé. Ce n'est pas de sa faute si le livre ne peut

1. Lettre à M. & M. Paz (9477), dictée en français, avec la permission de la Houghton Library.

paraître que le 1^{er} septembre. C'est par ma faute, c'est-à-dire mon désir de fournir un bon livre et non un mauvais. La seule chose sur laquelle l'éditeur allemand insiste avec raison, c'est que les éditions dans les différentes langues paraissent simultanément. Et, puisqu'il s'agit du même manuscrit, je ne puis pas physiquement... le livrer aux éditeurs français et américain plus tôt qu'à l'éditeur allemand, sauf le cas où ces deux éditeurs se décident à publier un recueil des fragments d'une autobiographie au lieu d'une autobiographie. Je serais tout à fait contre cela. Je commencerai à lire les chapitres tout à fait préparés pour le livrer la semaine prochaine et j'aurai fini au 1^{er} juin. La traduction peut marcher parallèlement. On peut d'ailleurs commencer dès maintenant par les chapitres susnommés. Le complément pourra être traduit s'il y en a ultérieurement.

Je dois voir la traduction française sans retarder le travail. J'insisterai beaucoup pour que la traduction soit parfaite et non misérable comme la traduction des quatre articles. Je ne fais que travailler à l'autobiographie. Peut-être pourrais-je terminer assez rapidement pour raccourcir le délai et permettre la parution au mois d'août (pour toutes les trois éditions, l'éditeur ne fera ainsi qu'y gagner pécuniairement), tout cela pour le livre.

2. Maintenant, pour la presse. Il ne me reste qu'à envoyer l'article sur la maladie et la mort de Lénine avec quelques « péroraisons ». Pour nos dernières péripéties personnelles, j'allèguerai simplement les quatre articles publiés par Wabirdaw. Cela fera ensemble... jusqu'à 80 000 ou à peu près; que Wabirdaw fasse son choix.

3. Le journal allemand de gauche *Die neue Bücherschau* (Pohl éditeur) a demandé un article de moi en proposant 150 marks et ce journal me défend ordinairement et sympathise plus ou moins avec l'Opposition. Wabirdaw peut lui proposer mon article sur Churchill au prix indiqué. C'est d'ailleurs le maximum que ce journal peut payer.

4. Je vais téléphoner à Boni² qu'il serait préférable de faire tâter les maisons américaines par Eastman. N'ayant pu lui donner l'autobiographie, comme il le désirait, je lui ai proposé de choisir un autre livre, par exemple *Lénine et les épigones*, et de le faire paraître. Peut-être est-il déjà entré en pourparlers avec quelque autre maison. Mais Boni peut entrer en relations avec

2. Albert Boni (1892-1981) était le directeur de la maison d'édition Boni & Liverwright. Il avait visité les Paz, puis Trotsky.

lui, car je ne peux pas m'engager. D'ailleurs, il y a un malentendu sur les quatre volumes que vous mentionnez : chacun de ces volumes aura 400 pages. Or l'éditeur ne pourra réunir deux volumes de 400 pages en un seul... le fait doit, je crois, influencer aussi les conditions. C'est-à-dire que l'éditeur devrait se contenter de deux livres aux conditions proposées par lui. Par exemple 1900 et 1917 voilà deux volumes à 400 pages. Le volume 1905 pourra être mis sous presse pendant cet été. Le livre sur 1917 ne sera prêt que beaucoup plus tard. Pour les deux autres livres, *Lénine et les épigones*, qui suivra immédiatement l'autobiographie, l'éditeur se connectera avec Eastman. Ne croyez-vous pas qu'Eastman, en tâtant sur place les éditeurs américains ne pourrait pas me procurer des conditions plus avantageuses ?

5. Je vous ai déjà noté la composition désirable et toute logique du volume sur l'I.C. Quant à *La Révolution défigurée*, il faut y ajouter « Conversation avec un contradicteur bienveillant »³ que vous avez amené avec vous. Pendant cette semaine, je vous enverrai un grand chapitre supplémentaire et une préface spécialement écrite pour l'édition française du volume *La Révolution défigurée*. Est-ce que Rieder ne voudrait pas faire paraître en premier le volume sur l'I.C., qui est tout fait ?

6. Vous me reprochez de ne pas vous donner mon avis sur le dernier numéro de *Contre le Courant*. Mais je suis le forçat d'éditeurs dont vous êtes un peu devenu le surveillant sévère. Pour donner mon avis motivé, je devrais lire le journal avec le crayon à la main : malheureusement, je ne fais que feuilleter et mettre à part pour le moment où j'aurai fini l'autobiographie. La seule chose que je puis dire, c'est que la transformation de *Contre le Courant* en un hebdomadaire est d'une nécessité imminente. Si vous n'avez jusqu'ici rien publié de Smilga, il ne faut pas publier. On me communique que sa position est de nouveau incertaine et chancelante, comme celle de Radek.

3. Ce texte a été publié dans le volume II sous le titre : « A un Critique bien intentionné. » Le destinataire en était Chatounovsky.

[AFFAIRES EN COURS]¹

(24 avril 1929)

Cher ami,

1. J'insiste beaucoup sur le regroupement de ces deux volumes : *La Révolution défigurée* et *l'Internationale Communiste*, selon les indications que j'ai données dans ma précédente lettre². Le premier volume sur l'I.C. vous l'avez reçu complet, avec la préface. Pour le second : *La Révolution défigurée*, je vous enverrai le supplément avec la préface pendant cette semaine.

2. Je suis tout à fait malheureux du retard dans la parution de la brochure russe. Puisqu'il s'agit maintenant de faire de grandes éditions, il est nécessaire de créer une petite organisation spéciale qui pourrait montrer une allure plus vive que celle de mon excellent ami Joseph³. J'en parlerai avec Alfred⁴.

3. Sur l'attitude du Coq et son marchandage avec George⁵ il est tout à fait nécessaire d'en parler ouvertement pour compromettre les deux côtés. Par des procédés souterrains et diplomatiques nous ne resterons que dupes.

4. Je ne vois pas d'inconvénient qu'un journal bourgeois paye le droit de reproduire quelques informations ou articles de *Contre le Courant*, au lieu de les voler tout simplement. Naturellement le revenu doit aller à C.L.C.

5. Quant à la petite contradiction, plutôt formelle, entre

1. Lettre à Maurice Paz, 9481, avec la permission de la Houghton Library, dictée en français.

2. Ni l'un ni l'autre de ces volumes n'ont été écrits en tant que tels : ils forment des ouvrages dont certaines pièces, brochures ou gros articles, constituent les éléments.

3. Allusion à Kharine qui ne semblait pas très efficace.

4. Allusion à Rosmer.

5. « Le Coq » est le gouvernement français et « George » le gouvernement britannique.

votre avis sur mon information et le mien, je ne la trouve pas si importante que ça. Nous ne sommes pas obligés d'être toujours d'accord, même dans les questions secondaires et passagères. Il y aura encore pas mal de ces petits incidents qu'on essaiera⁶.

6. La suite manque dans l'exemplaire de Harvard.

[RÉPONSES A DES QUESTIONS]¹

(24 avril 1929)

1. Vous m'interrogez sur ma santé. Elle est plus ou moins satisfaisante, avec des périodes où elle empire. J'ai besoin d'une cure.

2. Oui, je considère que l'antagonisme fondamental est celui entre Amérique et Angleterre. Sous cet angle, les relations entre Etats-Unis et Japon n'ont qu'une signification *secondaire*. En d'autres termes, les Etats-Unis, dans chaque période donnée, détermineront leurs relations avec le Japon en fonction de leurs relations avec la Grande-Bretagne. Cela signifie dans l'ensemble, si vous voulez, une atténuation des contradictions entre Washington et Tokio. Mais cela n'exclut pas que se produisent certaines périodes de tension de nouveau en fonction des rapports entre Tokio et Londres. Est-ce que je considère que la guerre est inévitable? Sans faire des paris absurdes sur les délais, je dois dire que jamais dans l'histoire de l'humanité le monde ne s'est précipité avec une telle obstination aveugle vers la catastrophe militaire que maintenant, dix ans après la Grande Guerre, à l'époque de la S.D.N., du pacte Kellogg, etc. Ce n'est là ni une hypothèse ni une supposition, mais bien une conviction ou plutôt une certitude inébranlable.

3. Les racontars sur le fait que je serais disposé à créer une IV^e Internationale sont de répugnantes ordures. L'Internationale social-démocrate et l'Internationale communiste ont toutes deux de profondes racines historiques. Il n'est nul besoin d'une intermédiaire (deux et demie) ou d'une supplémentaire (quatrième). Il n'y a pas place pour elles. Le cours stalinien de l'I.C.

1. Réponse au journaliste d'*Osaka Mainichi* (T 3195), traduit du russe, avec la permission de la Houghton Library.

est un cours vers l'Internationale 2 1/2. Le centrisme se situe entre la social-démocratie et le communisme. Mais le centrisme est instable, même quand il repose sur les ressources d'un appareil d'Etat. Il sera broyé entre les meules social-démocrate et communiste. Après des luttes, des frictions, des scissions, il restera deux Internationales, la social-démocrate et la communiste ; j'ai participé à la fondation de cette dernière, je combats pour ses traditions et son avenir et je n'ai pas l'intention de la laisser à quiconque.

4. Vous demandez pourquoi un certain nombre d'Etats m'ont fermé leurs portes. Probablement pour aider les marxistes à expliquer plus clairement aux masses ouvrières ce qu'est la démocratie capitaliste. Le gouvernement norvégien a fondé sa décision sur des considérations concernant ma sécurité. Je ne trouve pas l'argument convaincant. Je suis une personne privée et ma sécurité est mon affaire. J'ai des ennemis, j'ai aussi des amis. Mon installation, en Norvège ou ailleurs, ne placerait nullement la responsabilité de ma sauvegarde sur le gouvernement de ce pays. Le seul gouvernement connaissant parfaitement la situation, qui a délibérément assumé une telle responsabilité, c'est le gouvernement de la fraction de Staline, qui m'a expulsé d'U.R.S.S.

5. Vous référant à ce que j'ai dit, à savoir que c'est en vain que ses ennemis attendent un renversement rapide du régime soviétique, vous me demandez si j'admets « la possibilité d'un renversement du régime soviétique, sinon bientôt, du moins dans pas trop longtemps ». Je considère qu'avec une politique juste on peut assurer la stabilité de ce régime jusqu'à la révolution socialiste inévitable en Europe et dans le monde, après laquelle le régime soviétique va peu à peu laisser la place à une société communiste sans Etat. Mais l'histoire se fait à travers les luttes de classes. Cela signifie qu'il n'existe ni positions désespérées ni positions totalement assurées. Dans la mécanique de la lutte, un rôle énorme est joué par la direction. Si la ligne des cinq dernières années devait continuer, la dictature serait tôt ou tard sapée. Mais l'appareil stalinien, sous le fouet de l'Opposition, fait des bonds d'un côté à l'autre et permet ainsi au parti de réfléchir et de comparer. Jamais encore, la politique en U.R.S.S n'a, dans une aussi large mesure, tourné autour des idées de l'Opposition que maintenant, alors que les dirigeants de l'Opposition sont en prison ou en exil.

6. Sur la question de ma collaboration à la presse bourgeoise, j'ai donné les explications nécessaires dans ma lettre aux

ouvriers de la république soviétique que vous trouverez ci-incluse.

7. Lutterais-je contre la droite ? Bien sûr. Staline combat la Droite sous le fouet de l'Opposition. Il mène ce combat comme un centriste, obligé d'assurer, par des scissions sur sa droite et sa gauche, sa position médiane contre la ligne prolétarienne et contre les opportunistes ouverts. Le combat en zigzags de Staline ne fait en dernière analyse que renforcer la Droite. Le parti ne peut être protégé des chocs et des scissions que sur une position révolutionnaire.

8. Faisant référence à la stabilisation du capitalisme, vous demandez où sont les perspectives de révolution mondiale ? Ces perspectives naissent de cette même stabilisation. Le capitalisme des Etats-Unis est le facteur le plus révolutionnaire du développement mondial. Nous verrons de grandes perturbations du marché mondial, de profonds conflits économiques, des crises de mévente, de chômage et du choc qu'il produit. Ajoutons-y la perspective de heurts militaires inévitables. J'aurais de beaucoup préféré une transformation pacifique de la société, sans les coûts énormes d'une révolution, mais en voyant autour de moi tout ce qui se passe, je ne peux me condamner moi-même à être aveugle. Et seul un aveugle sans espoir peut croire en une transformation pacifique.

[LE PARTI ET L'OPPOSITION AUX ÉTATS-UNIS]¹

([25 avril] 1929)

Chers amis,

Je suis votre journal avec un grand intérêt et je me réjouis beaucoup de sa combativité. L'histoire de l'origine de l'Opposition américaine est en elle-même hautement caractéristique autant qu'instructive. Après cinq années de lutte contre l'Opposition russe, il a fallu un voyage de membres du comité central du parti américain et même de son comité politique, à un congrès à Moscou, pour qu'ils découvrent pour la première fois ce qu'est « le trotskysme »². Ce simple fait est une accusation terrible contre le régime du gouvernement de la police du parti et des falsifications venimeuses. Lovestone³ et Pepper n'ont pas créé ce régime, mais ils sont ses officiers d'état-major. J'ai prouvé que Lovestone s'était rendu coupable d'une énorme distorsion idéologique (voir mon pamphlet *Europe et Amérique*). Sous un régime normal, cela aurait suffi pour achever un homme, sinon pour de bon, du moins pour un temps et au moins l'obliger à se rétracter et présenter ses excuses. Mais dans le régime actuel, pour renforcer leurs positions, les lovestonistes ont seulement à répéter les falsifications qui ont été démasquées. Ils le font sans aucune vergogne, imitant leurs maîtres d'aujourd'hui ou plutôt les patrons de leur administration. L'esprit des Lovestone et des Pepper est à l'opposé de l'esprit du révolutionnaire prolétarien.

1. Lettre au *Militant* (T 3210), traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. Allusion à l'expérience de Cannon et du délégué canadien Spector lors du VI^e congrès de l'I.C.

3. Jay Liebstien dit *Lovestone* (né en 1898), né en Lithuanie, émigré très jeune aux États-Unis, avait été un tout jeune dirigeant du P.C. dans ses premières années. En fait il était sur le point d'être éliminé comme « droitier ».

La discipline que nous voulons obtenir — et nous cherchons toujours, nous voulons une discipline de fer — ne peut reposer que sur des conceptions consciemment acquises qui sont entrées dans leur chair et leur sang.

Je n'ai pas eu l'occasion de contacts proches avec les autres dirigeants du parti communiste américain — sauf bien entendu Foster⁴. Il m'a toujours donné l'impression d'être plus digne de confiance que Lovestone et Pepper. Dans les critiques de Foster contre la direction officielle du parti, il y a toujours eu beaucoup de vrai et à propos. Mais, autant que je l'aie compris, Foster est un empiriste. Il ne veut ou ne peut pas pousser sa pensée jusqu'au bout et faire les généralisations nécessaires qui découlent de ses critiques. Pour cette raison, il n'a jamais été clair pour moi dans quelle direction Foster était poussé par sa critique : à gauche ou à droite du centrisme officiel. Il ne faut pas oublier qu'outre l'opposition marxiste il existe une opposition opportuniste (Brandler, Thalheimer, Souvarine et autres). C'est apparemment ce même empirisme qui suggère à Foster toute la forme de son activité qui consiste à s'appuyer sur Satan contre les démons plus petits. Foster essaie de se protéger avec la couleur protectrice du stalinisme et par sa route trompeuse pour avancer vers la direction du parti américain. En matière de politique révolutionnaire, le jeu de cache-cache n'a jamais donné de résultats sérieux. Sans une position de principe générale sur les questions fondamentales de la révolution mondiale, on ne peut remporter de victoires sérieuses et durables. On peut seulement remporter des succès bureaucratiques, comme ceux de Staline. Mais ces succès contemporains, on les paie par les défaites du prolétariat et la désintégration du Comintern. Je ne pense pas que Foster réalisera même les objectifs secondaires qu'il poursuit. Les Lovestone et les Pepper sont beaucoup mieux adaptés pour mener une politique de centrisme bureaucratique ; manquant de caractère, ils sont prêts en 24 heures à faire n'importe quel zigzag, conformément aux nécessités administratives de l'état-major stalinien.

Le travail qui doit être accompli par l'Opposition américaine

4. William Z. Foster (1881-1961), socialiste, partisan de la conquête de l'A.F.L. de l'intérieur, avait joué un rôle glorieux dans la syndicalisation aux abattoirs de Chicago et surtout dans « l'amalgamation » des syndicats de l'acier. Passé au P.C., il avait été le partenaire de Cannon dans sa fraction pendant plusieurs années.

a une signification historique internationale, car, en dernière analyse tous les problèmes de notre planète seront tranchés sur le sol américain. Il y a beaucoup en faveur de l'idée que, du point de vue de la succession révolutionnaire, l'Europe et l'Orient sont plus avancés que les Etats-Unis. Mais un développement des événements qui altérerait cette séquence en faveur de prolétariat des Etats-Unis est possible. En outre, même si on suppose que l'Amérique qui, maintenant, ébranle le monde entier, sera la dernière ébranlée, le danger demeure qu'une situation révolutionnaire aux Etats-Unis puisse prendre à l'improviste l'avant-garde du prolétariat américain, comme ce fut le cas en Allemagne en 1923, en Grande-Bretagne en 1926 et en Chine en 1925-1927. Nous n'oublions pas une minute le fait que la puissance du capitalisme américain repose de plus en plus sur la base de l'économie mondiale, avec ses contradictions et ses crises, militaires et révolutionnaires. Cela signifie qu'une crise sociale peut arriver aux Etats-Unis plus vite que beaucoup le pensent, et avoir dès le début un développement fiévreux. D'où la conclusion, *il faut la préparer.*

Autant que je puisse en juger, votre parti communiste officiel a hérité de pas mal des caractéristiques du vieux parti socialiste. Cela m'apparut clairement quand Pepper réussit à attirer le parti communiste américain dans la scandaleuse aventure avec le parti de LaFollette⁵. Cette honteuse politique d'opportunisme parlementaire était déguisée par des bavardages « révolutionnaires » sur le fait que la révolution sociale ne serait pas réalisée aux Etats-Unis par la classe ouvrière mais pour les paysans ruinés. Quand Pepper me développa cette théorie à son retour des Etats-Unis, je pensai d'abord que j'avais affaire à un cas curieux d'aberration individuelle. Ce n'est qu'au prix d'un certain effort que je réalisai qu'il s'agissait d'un système tout entier et que le parti communiste tout entier y avait été attiré. Il devint alors clair pour moi que ce petit parti ne se développerait pas sans crises internes qui l'immuniseraient contre le pepperrisme et autres maux. Je ne peux pas parler de maladies infantiles. Au contraire, il s'agit de maladies séniles, maladies de la stérilité bureaucratique et de l'impuissance révolutionnaire.

C'est pourquoi je soupçonne le parti communiste d'avoir

5. Le sénateur Robert M. LaFollette (1855-1925) avait été tout près d'obtenir en 1924 l'appui des communistes, un soutien pour sa candidature sur un « ticket » Farmer-Labor (fermier-ouvrier).

hérité bien des traits du parti socialiste qu'en dépit de sa jeunesse m'ont frappé comme de la décrépitude. Pour la majorité de ces socialistes, (je pense aux couches supérieures), leur socialisme est un à-côté, une occupation secondaire correspondant à leurs heures de loisirs. Ces messieurs consacrent six jours de leur semaine à leurs professions, libérales ou d'affaires, arrondissant bien leur magot ; le septième jour, ils consentent à s'occuper du salut de leur âme. Dans un des livres de mes mémoires, j'ai essayé d'esquisser ce type de socialiste, Babbitt. Il ne manque évidemment pas dans les rangs de ces gentlemen d'individus qui ont réussi à se donner le masque du communisme. Ce ne sont pas des adversaires intellectuels, mais des ennemis de classe. L'Opposition doit ajuster son cours non aux Babbitt petits-bourgeois, mais aux Jimmy Higgins prolétariens, pour lesquels l'idée du communisme, une fois qu'ils en sont pénétrés, devient le contenu de leur vie entière et de leur activité. Il n'y a rien de plus écœurant et de plus dangereux dans l'activité révolutionnaire que le dilettantisme petit-bourgeois, conservateur, satisfait de lui-même et incapable de se sacrifier au nom d'une grande idée. Les ouvriers avancés doivent adopter fermement une règle unique simple mais invariable : ces dirigeants et candidats à la direction qui, en des temps pacifiques, quotidiens, sont incapables de sacrifier leur temps, leurs talents et leur argent à la cause du communisme deviendront vraisemblablement des traîtres ou passeront dans le camp des attentistes qui attendent de voir de quel côté penche la victoire, dans une période révolutionnaire. Si des éléments de ce genre sont à la tête du parti, ils l'entraîneront à coup sûr au désastre quand viendra la grande épreuve. Et ces bureaucrates sans cervelle qui sont simplement liés au Comintern comme d'autres à un notaire et s'adaptent servilement à tout nouveau patron, ne valent pas mieux.

Bien sûr, l'Opposition, c'est-à-dire les bolcheviks-léninistes, peuvent avoir leurs compagnons de route qui, sans se consacrer entièrement à la révolution, offrent tel ou tel service à la cause du communisme. Il serait certainement faux de ne pas les utiliser : ils peuvent contribuer de façon importante à notre travail. Mais des compagnons de route, même les plus honnêtes et les plus sérieux, ne peuvent avoir aucune prétention à la direction. Les dirigeants doivent être liés dans le travail quotidien à ceux qu'ils dirigent. Leur travail doit se faire sous les yeux de la base, peu importe la faiblesse numérique de cette dernière à un moment donné. Je ne miserais pas un sou sur une direction qui pourrait être convoquée télégraphiquement à Moscou et ailleurs, sans que

la base le sache, voire le remarque. Une telle direction, c'est l'échec garanti d'avance. Il nous faut ajuster notre cours au jeune travailleur qui veut comprendre et combattre et est capable d'enthousiasme et de sacrifice de lui-même. C'est dans ces gens que nous devons gagner les authentiques cadres du parti et du prolétariat et les éduquer.

Chaque membre de l'Opposition devrait être obligé d'avoir sous sa conduite quelques jeunes ouvriers, de 14-15 ans et plus ; de rester en contact continu avec eux, en les aidant dans leur éducation, en les formant dans les questions du socialisme scientifique et en les familiarisant systématiquement avec la politique révolutionnaire de l'avant-garde prolétarienne. Les Oppositionnels qui ne sont pas prêts à un tel travail doivent confier les jeunes ouvriers qu'ils ont recrutés à des camarades plus développés et plus expérimentés. Nous ne voulons pas ceux qui ont peur d'un travail rude. La profession de bolchevik révolutionnaire impose des obligations. La première est de conquérir la jeunesse prolétarienne, d'ouvrir une voie de couches les plus opprimées et les plus négligées. Ils se tiennent fermement sous notre bannière.

Les bureaucrates syndicaux, comme les bureaucrates du pseudo-communisme, vivent dans une atmosphère de préjugés aristocratiques des couches supérieures des travailleurs. Il serait tragique que les Oppositionnels soient infectés, même légèrement, de ces caractères. Il nous faut non seulement condamner et rejeter ces préjugés : il faut les extirper et les détruire jusqu'au dernier soupçon. Il nous faut trouver la route des couches les plus dénuées de tout privilège et les plus foulées au pied, à commencer par les Nègres, dont la société capitaliste a fait des parias et à qui nous devons apprendre à voir en nous des frères. Et tout cela dépend exclusivement de notre énergie et notre dévouement au travail.

Je vois d'après la lettre du camarade Cannon que vous voulez donner à l'Opposition une forme plus organisée. Je ne peux que saluer cette nouvelle. Elle est tout à fait conforme à ce que j'ai écrit ci-dessus. Nous avons besoin pour notre travail d'une organisation précise. L'absence de rapports organisationnels clairs résulte de la confusion intellectuelle ou y mène. Les clameurs sur un second parti ou une IV^e Internationale sont tout simplement ridicules et devraient être la dernière des choses qui puisse nous arrêter. Nous n'identifions pas l'Internationale communiste à la bureaucratie stalinienne, c'est-à-dire à la hiérarchie des Pepper aux différents niveaux de démoralisation.

A la base de l'Internationale il y a un ensemble déterminé d'idées et de principes, de conclusions de toute la lutte du prolétariat mondial. C'est nous, Opposition, qui représentons ces idées. Nous les défendrons contre les fautes et violations monstrueuses des 5^e et 6^e congrès et l'appareil usurpateur des centristes, dont une partie est passée aux thermidoriens. Il n'est que trop clair pour un marxiste qu'en dépit des énormes ressources matérielles de l'appareil stalinien, la fraction gouvernante actuelle du Comintern est politiquement et théoriquement morte. La bannière de Marx et de Lénine est aux mains de l'Opposition. Je ne doute pas que le détachement américain des bolcheviks occupera une place digne sous ce drapeau.

[LES BRANDLÉRIENS]¹

(25 avril 1929)

Cher Camarade Souvarine,

J'ai bien reçu votre lettre du 16 avril. Elle m'a un peu surpris. Vous dites que vous attendiez de moi une autre attitude à l'égard des groupes d'opposition à l'étranger. J'aurais dû, selon vous, ne pas me prononcer tout de suite, mais observer, étudier et m'efforcer de rassembler les groupes et les hommes capables de penser et d'agir en marxistes. Vous me reprochez de n'avoir pas pris le temps d' « examiner, de réfléchir et de discuter ». Et vous me prévenez que j'aurai à regretter ma précipitation.

Je pense que votre critique, sur un ton tout à fait amical, ce que je constate avec plaisir, reflète toute la fausseté de votre position actuelle. Vous ne pouvez pas ne pas savoir que je ne me suis jusqu'à présent prononcé sur aucune des questions internes controversées qui divisent les groupes d'opposition français, allemands, autrichiens et autres. Je suis resté trop longtemps coupé ces dernières années de la vie intérieure des partis occidentaux et j'aurais besoin de temps pour connaître plus en détail aussi bien la conjoncture politique que les groupes d'opposition. Si j'ai quand même émis une opinion sur ces derniers, c'est seulement en rapport avec trois questions capitales pour notre époque : la politique intérieure de l'U.R.S.S., la direction de la révolution chinoise et la politique du comité anglo-russe. N'est-il pas surprenant que, précisément sur ces trois questions, vous m'invitez à ne pas me presser, à gagner du temps, à m'informer et à réfléchir ? Ce disant, vous ne renoncez nullement en ce qui vous concerne à votre droit de vous prononcer publiquement sur ces trois questions et ce de façon

1. Lettre à B. Souvarine (T 3197), traduction de 1929 revue.

diamétralement opposée aux décisions qui constituent le fondement même de l'Opposition de gauche léniniste.

J'ai déclaré dans la presse que j'étais tout à fait disposé à modifier entièrement mon opinion sur le groupe Brandler ou le vôtre, si on me présentait faits ou documents nouveaux. Depuis, le groupe Brandler m'a fort aimablement fait parvenir une collection complète de ses publications. Dans *Arbeiterpolitik* du 16 mars, j'ai lu le rapport de Thalheimer sur la discussion russe. A vrai dire, je n'ai pas eu besoin de consacrer beaucoup de temps à « étudier » et « réfléchir » pour voir que le groupe Brandler-Thalheimer se situe de l'autre côté de la barricade. Rappelons, si vous le voulez bien, les faits :

1. En 1923, ce groupe n'a su ni comprendre ni exploiter une situation révolutionnaire.

2. En 1924, Brandler s'évertuait à regarder la situation révolutionnaire sous l'angle de l'avenir proche, pas du passé.

3. En 1925, Brandler déclarait qu'il n'existait pas la moindre situation révolutionnaire, seulement une analyse de Trotsky « surestimant la situation ».

4. 1925-26, il estimait qu'il était juste de miser sur le koulak, ce qui était à l'époque la conception de Staline-Boukharine.

5. En 1923-25, Thalheimer, en tant que membre de la commission du programme, apporta son soutien à Boukharine contre moi dans la question du programme (un schéma pur et simple de capitalisme *national* au lieu d'une généralisation doctrinale de l'économie et de la politique *mondiales*).

6. Autant que je sache, Brandler et Thalheimer n'ont jamais protesté contre la théorie du socialisme dans un seul pays.

7. Brandler et Thalheimer ont cherché à s'introduire dans la direction du parti en arborant les couleurs staliniennes (à l'instar de Foster aux Etats-Unis).

8. En ce qui concerne la révolution chinoise, Brandler et Thalheimer se sont mis à la remorque de la direction officielle du parti.

9. Ils ont fait de même pour le comité anglo-russe.

J'ai donc sous les yeux une expérience de six années. Vous ne pouvez pas ignorer que je ne me suis pas empressé de condamner Brandler. Après le lamentable fiasco de la révolution allemande de 1923, j'ai pris conditionnellement sa défense en démontrant qu'il était inacceptable d'en faire un bouc émissaire, alors que la responsabilité de la catastrophe allemande incombait tout entière à la direction Zinoviev-Staline de l'Internationale

communiste. Je n'ai porté sur Brandler un jugement politique négatif qu'après avoir acquis la conviction qu'il ne voulait — ou ne pouvait — tirer de leçons même des plus grands événements. Son analyse rétrospective de la révolution allemande de 1923 est très comparable à la critique que faisaient les mencheviks de la révolution de 1905 au cours des années de réaction. Là-dessus, j'ai eu suffisamment de temps pour « réfléchir ».

Tout le rapport de Thalheimer sur la question russe peut être résumé en une seule phrase : « Le programme de Trotsky exige une pression fiscale plus forte sur les paysans. » Cette phrase revient sous des formes différentes tout au long de son rapport. Peut-il exister de position plus honteuse pour un marxiste ? La question commence pour moi en ce que je nie l'existence de la paysannerie en tant que tout. Il s'agit de *la lutte des classes à l'intérieur de la paysannerie*. L'Opposition réclamait l'exemption d'impôts de façon générale de 40 à 50 % des paysans. Dès 1923, l'Opposition lança un avertissement, indiquant que le retard de l'industrie allait entraîner l'apparition de « ciseaux » dans la fixation des prix et par conséquent l'aggravation d'une funeste exploitation des couches inférieures de la société rurale par les koulaks, les intermédiaires et les revendeurs.

Les paysans moyens constituent un protoplasme tout à fait particulier. La formation de ce protoplasme se fait de façon inévitable et identique dans deux directions : capitaliste, par l'intermédiaire des koulaks, socialiste par celui des paysans semi-prolétaires et des journaliers agricoles. Celui qui ignore ce processus fondamental, qui généralise au sujet de la paysannerie, qui ne découvre pas que la « paysannerie » a deux faces ennemies, celui-là est perdu sans espoir. Le problème de Thermidor et du bonapartisme est, dans son essence, le problème koulak. Celui qui détourne les yeux de ce problème, en minimise la portée, en attirant l'attention sur le régime interne, le bureaucratisme, les méthodes malpropres de polémique et autres manifestations ou signes externes de la pression exercée sur la dictature du prolétariat par l'anarchie koulak, ressemble à un médecin qui serait à l'affût des symptômes, des éruptions cutanées, et qui se désintéresserait des troubles fonctionnels ou organiques.

En même temps, Thalheimer, comme un perroquet bien dressé, s'en va répétant que notre revendication du vote à bulletin secret à l'intérieur du parti est du « menchevisme ». Il ne peut pas ne pas savoir que les membres ouvriers du P.C. russe ont peur de parler et de voter selon leur conscience. Ils redoutent

l'appareil, qui répercute la pression du koulak, du fonctionnaire, du technocrate, du petit-bourgeois, de la bourgeoisie étrangère. Le koulak réclame certes également le vote à bulletin secret dans les soviets, car l'appareil, qui subit tout de même la pression des ouvriers, le gêne aussi. Ce sont là les aspects de cette dualité de pouvoir que recouvre la bureaucratie centriste, laquelle louvoie entre les classes et, précisément pour cela, sape la position du prolétariat. Les mencheviks veulent le vote à bulletin secret pour le koulak et le petit-bourgeois dans les soviets, contre les ouvriers, contre les communistes. Je veux le vote à bulletin secret pour les ouvriers bolcheviques dans le parti contre les bureaucrates, contre les thermidoriens. Mais Thalheimer, qui fait partie de ceux qui ne voient pas les classes, confond la revendication de l'Opposition léniniste avec celle des mencheviks. Il cherche à cacher derrière cette absurdité sa position purement bourgeoise sur la question paysanne.

Certes, il n'y aura pas que les ouvriers bolcheviques ; leurs ennemis infiltrés dans le parti vont essayer aussi de profiter du vote à bulletin secret. En d'autres termes, la lutte de classes à l'intérieur du parti communiste, étouffée aujourd'hui par les sommets de l'appareil bonapartiste, surgira au grand jour. C'est précisément ce dont nous avons besoin. Le parti se verra ainsi tel qu'il est. Il fera, de lui-même, sa véritable épuration, laquelle fera contrepois à l'épuration truquée à laquelle la bureaucratie a procédé dans l'intérêt de sa propre conservation.

Ce n'est qu'après avoir épuré le parti comme je viens de l'indiquer que l'on pourra transposer le vote à bulletin secret dans les syndicats *prolétariens*. Après des années au cours desquelles les organisations syndicales ont été dépouillées de leur personnalité, ce n'est que par ce moyen que l'on pourra, en effet, mesurer réellement le degré d'influence des mencheviks, des socialistes-révolutionnaires et des réactionnaires. Sans prendre la température de la classe ouvrière tout entière, il est impossible de défendre la dictature effective du prolétariat. Le mal est si profond aujourd'hui qu'il n'est possible de le mettre à nu qu'en employant les grands moyens. L'un d'eux — et ce n'est évidemment pas le seul — consiste à revendiquer le vote à bulletin secret dans le parti et ensuite dans les syndicats.

Pour les soviets, nous trancherons la question, une fois l'expérience faite dans le parti et les organisations syndicales prolétariennes.

Sur toutes les questions essentielles de la révolution mondiale et de la lutte de classe, Brandler et Thalheimer ont rejoint

Staline et Boukharine, lesquels, sur ces questions-là précisément, (Chine, trade-unions britanniques, paysannerie) ont le soutien de la social-démocratie. Et c'est cette revendication de vote à bulletin secret pour l'avant-garde prolétarienne contre l'appareil qui fait du menchevisme, par des méthodes de terreur, que Thalheimer qualifie... de menchevisme. Peut-on imaginer plus pitoyable faillite idéologique ?

Bien entendu, le groupe de Brandler compte dans ses rangs beaucoup d'ouvriers qui, écartés du parti par la gestion malpropre de Thälmann et compagnie, se sont trompés de porte. L'Opposition léniniste doit les aider à y voir clair dans la situation. Mais on n'y arrivera qu'en menant une lutte sévère et intransigeante contre le cours politique de Brandler et Thalheimer et contre tous les groupes qui se solidarisent avec eux ou les soutiennent dans la pratique.

Le cours stalinien dans l'Internationale communiste n'a pas dit son dernier mot. Nous ne faisons qu'entrer dans une ère de crises, de scissions, de regroupements, de bouleversements. Un travail de plusieurs années nous attend, qui ne sera pas à la portée de tous. Vous me parlez des hésitations de Radek, de Smilga, de Préobrajensky. Je les connais bien. Ce n'est ni le premier jour, ni le premier mois, ni même la première année où on les voit hésiter. On remarquera et c'est à souligner, que ces camarades ont toujours hésité ou adopté une position erronée sur toutes les questions essentielles de la révolution mondiale. Radek a défendu une position erronée sur les questions de la Chine et du comité anglo-russe et, jusqu'en 1927, il a douté qu'il fut possible de faire une autre politique économique que celle de Staline et Boukharine. Préobrajensky a, lui aussi, pris une position erronée sur la question chinoise et sur le programme de l'I.C. (attitude conciliante à l'égard du national-socialisme). Smilga et Radek se sont prononcés contre le départ du P.C. du Guomindang et contre le mot d'ordre de la dictature du prolétariat chinois pendant la révolution, puis contre celui de l'Assemblée constituante pendant la contre-révolution. Les hésitations actuelles de ces camarades en matière d'organisation à l'intérieur du parti², découlent du manque de clarté de leur position doctrinale et politique de façon générale, et du fait qu'ils sont assis entre deux chaises. Il en a toujours été ainsi et il en sera encore ainsi.

2. Smilga et Radek critiquaient l'existence proclamée d'une « fraction » bolchevik-léniniste.

LÉON TROTSKY

Lénine nous a appris à ne pas redouter les désaffections, les pertes, les défections, même de camarades influents et dignes de respect. En fin de compte, c'est la ligne politique qui tranche. Savoir se maintenir dans la ligne juste en période de reflux politique, d'offensive de la bourgeoisie, de la social-démocratie et du bloc centre-droite dans l'I.C. (tous ces phénomènes sont du même ordre), tel est aujourd'hui le devoir du révolutionnaire prolétarien. Une appréciation exacte de l'époque et de ses forces motrices, une prévision juste de l'avenir obligent tous les éléments authentiquement révolutionnaires de la classe ouvrière à se regrouper et se serrer les coudes sous la bannière bolchevique. C'est ainsi que je vois la question.

Je serais très heureux si vous pouviez vous associer aux considérations ci-dessus. Cela nous permettrait de militer dans les mêmes rangs. Et je me rends très bien compte de quelle utilité serait pour la cause une telle collaboration.

[QUESTIONS D'ALLEMAGNE]¹

(25 avril 1929)

Cher camarade Müller,

C'est avec quelque retard que je réponds à votre lettre du 19 avril.

1^o) Je vous prie instamment, vous-même ainsi que le camarade Weber, de faire toute la lumière sur cette histoire de cession des droits d'auteur par l'éditeur allemand à un éditeur français. Si ce livre avait été publié d'abord en Russie, étant donné l'absence de convention en matière d'édition, des éditions européennes pourraient traduire et publier le livre sans autorisation de ma part. Mais il s'agit aujourd'hui d'un ouvrage qui a été publié pour la première fois en Allemagne. Par conséquent aucune maison étrangère, — aucune maison française, entre autres — ne peut éditer ce livre à sa guise. Je publie en France un gros volume sur l'Internationale communiste. Il réunira quatre ouvrages : 1. Et après ? (lettre au premier congrès) ; 2. Critique du programme ; 3. La question chinoise ; 4. Qui dirige l'Internationale ?

J'ai écrit spécialement pour ce livre un avant-propos destiné à l'édition française. Voici pourquoi je vous dis tout cela : Si la première édition allemande de la *Critique du programme* était épuisée et qu'il faille une seconde édition, j'insisterais pour que soit publié un gros volume dont le contenu soit identique à celui de l'édition française. J'écrirais à cet effet un avant-propos dans lequel je répondrais aux critiques de la presse. Vous pourriez peut-être en discuter avec l'éditeur, pour voir comment les

1. Lettre à A. Müller (9298), traduite en russe, avec la permission de la Houghton Library.

choses se présentent. Le volume du livre doublerait, en gros, par rapport à l'édition actuelle.

2°) Venons-en à l'opposition. Je ne vois pas clairement quelles sont vos perspectives. Avez-vous l'intention d'engager la lutte contre le Leninbund, ou bien voulez-vous parvenir à un accord avec lui ? Quelles sont, d'après l'analyse que vous en faites, vos principales divergences avec Urbahns ? Si vous avez l'intention d'engager la lutte, quels moyens allez-vous mettre en œuvre, dans quels secteurs ; sur quels appuis pouvez-vous compter ? Etant donné le niveau d'activité extrêmement faible de l'opposition de Wedding actuellement, il me semble qu'elle risque de disparaître sans bruit, tous ses partisans passant au Leninbund. Ne pensez-vous pas que votre groupe devrait ouvrir officiellement le débat sur tous ces problèmes, et adopter des résolutions ?

[PROMETEO ET BORDIGA]¹

(25 avril 1929)

Cher Camarade²,

J'ai reçu quelques numéros du *Prometeo* et quelques tracts que vous m'avez envoyés et dont je vous remercie bien.

Au moment où je serai un peu libéré du travail qui m'occupe totalement aujourd'hui, je suivrai avec la plus grande attention votre édition, quoique je doive avouer que mes connaissances de la langue italienne sont tout à fait insuffisantes. Mais j'espère qu'à l'aide de votre journal, je le complèterai quelque peu.

Avez-vous des nouvelles de la santé de Bordiga, sur sa famille et sa situation en général ? Je viens de lui dédier l'édition française de mon livre sur l'Internationale communiste parce que les idées les plus essentielles contenues dans ce volume nous sont communes.

Je vous serais reconnaissant de toute information que vous pourriez me donner sur la situation du parti italien et de l'opposition.

P.S. Je joins copie de ma lettre aux camarades américains que vous pourrez utiliser entièrement ou partiellement, comme il vous conviendra.

1. Lettre à O. Perrone (9506), dictée en français, avec la permission de la Houghton Library.

2. Ottorino Perrone (1897-1957) avait fait une carrière de journaliste et de cadre du P.C. d'I. jusqu'en 1926, où, responsable de la centrale syndicale illégale, il avait dû émigrer. Il vivait à Bruxelles employé au syndicat des typographes et éditait *Prometeo*.

COMMUNIQUÉ À LA PRESSE¹

(25 avril 1929)

Lors de la discussion au Parlement norvégien de la question de mon séjour dans ce pays, le gouvernement a déclaré ne pas pouvoir prendre sur lui la responsabilité de ma sécurité, étant donné que j'ai beaucoup d'ennemis.

Sans prétendre intervenir dans ce débat, je trouve à propos de faire la déclaration suivante :

Le droit d'asile ne comporte nullement la responsabilité du gouvernement intéressé en ce qui concerne la sécurité particulière du bénéficiaire de ce droit.

Il est vrai que j'ai beaucoup d'ennemis, mais j'ai aussi des amis. Ma sécurité en exil demeure une question tout à fait personnelle. En m'exilant de la République soviétique, le gouvernement a agi en connaissance de cause. Si la responsabilité de ma sécurité personnelle incombe à quelqu'un, c'est au gouvernement de la fraction stalinienne et non au gouvernement qui me laisserait profiter du droit d'asile.

1. Communiqué, dicté en français (T 3194) avec la permission de la Houghton Library.

[SE TENIR SUR SES JAMBES]¹

avril [1929]

Cher camarade Müller,

La réponse que je vous adresse ici est également destinée au camarade Weber. Je suis en ce moment tellement surchargé de travail — et de correspondance — qu'il m'est impossible de répondre directement au camarade Weber, d'autant que je n'ai pas de machine à écrire pour l'allemand. Il ne faut pas attendre de l'Opposition russe qu'elle prenne en main la direction organisationnelle de l'Opposition internationale. Le communiste allemand peut et doit se tenir sur ses propres jambes. L'Opposition russe peut et doit considérer qu'elle n'est qu'une partie de l'Opposition internationale. Tout cela est d'ailleurs exposé de façon suffisamment détaillée dans la lettre en provenance de Moscou que je vous adresse en même temps que cette lettre, et avec laquelle je suis entièrement d'accord ; je vous conseille de la publier.

Je n'ai malheureusement pas encore reçu l'édition allemande de mon livre sur le programme. J'espère qu'on va me l'envoyer. J'attends toujours une réponse du gouvernement allemand. Je pense la recevoir dans quelques jours, et savoir enfin ce que je pourrai faire par la suite.

1. Lettre à A. Müller (9299), traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library.

[ENCORE L'AUTOBIOGRAPHIE]¹

(27 avril 1929)

Cher Ami,

J'ai reçu hier un télégramme de Fischer, l'éditeur allemand², qui demande si l'édition complète de l'*Autobiographie* est vendue pour l'Amérique. Lui, Fischer, a reçu une proposition d'un grand éditeur américain. Cela m'a donné à réfléchir sur la question des conditions de l'édition. Nous nous sommes entendus avec Wabirdaw sur un livre de 50 000 mots (puis de 80 000 mots) ; ça fait à peu près 120 à 150 pages, c'est-à-dire moins d'un tiers du livre que je donnerai à l'éditeur allemand pour le moment. Ne trouvez-vous pas que les conditions fixées pour la petite brochure doivent être changées pour le grand volume ?

Autant que je sache, les conditions américaines sont toujours beaucoup plus favorables que les conditions allemandes et, en Allemagne, beaucoup plus favorables qu'en France. Mais ce n'est pas le cas pour mon autobiographie, étant donné que les conditions américaines sont inférieures aux conditions allemandes.

Fischer me demande si je ne pourrais pas faire, outre la petite édition, une édition complète pour un autre éditeur. Evidemment ce n'est pas possible, mais ce qui pourrait être tout à fait possible, c'est le changement des conditions en rapport avec le changement de l'importance du volume. Si vous trouvez cela possible, faites une petite pression sur Wabirdaw.

Je vous envoie les deux derniers articles autobiographiques

1. Lettre à M. Paz (9482), dictée en français, avec la permission de la Houghton Library.

2. Samuel Fischer, alors dit « le vieux Fischer », était l'un des plus grands éditeurs allemands.

pour la presse. Je crois avoir donné le double et même le triple de ce que j'avais promis pour la presse. Mais puisque ces chapitres ne composent plus qu'un tiers du livre, j'ai le droit d'en disposer pour la presse.

Mais je tiens pour exclue la possibilité qu'on publie certains articles dans un journal et les autres dans d'autres journaux, etc. C'est-à-dire que Wabirdaw emploie par morceaux toute la matière que je lui ai livrée : il doit choisir ses 30 000 mots et me rendre le reste.

S'il désire davantage, il faudra qu'il ajuste les conditions. Vous voyez que je m'américanise avec succès, mais je veux combattre l'impérialisme avec son propre or, quoique la Bible interdise de faire cuire l'agneau dans le lait de sa mère.

Maintenant, quelques mots sur le livre *La Révolution défigurée*. C'est avec joie que j'ai retrouvé quatre discours que j'avais prononcés à la commission de contrôle et au comité central et qui sont tout à fait appropriés pour compléter la lettre à l'Institut historique. Je suis sûr que ces discours seront d'un grand intérêt, surtout pour le lecteur français, car dans deux de ces discours, je parle longuement de la Grande Révolution française, en faisant les analogies nécessaires et en facilitant au lecteur français la compréhension des questions intérieures russes. Et puisque ces discours représentent des plaidoyers personnels contre des accusations formelles, la forme en est assez dramatique, ce qui ne peut que rendre le livre plus alerte.

J'insiste beaucoup pour que Rieder accepte les remaniements que je lui ai proposés comme étant d'une grande utilité pour l'édition. J'ai déjà écrit une large préface que je vous enverrai avec les quatre discours en question, après-demain.

**[PREMIER CONTACT
AVEC LA BELGIQUE]¹**
(30 avril 1929)

Mon cher Ami²

Je ne vous ai pas écrit jusqu'à présent car on m'avait assuré de tous côtés que j'allais recevoir une lettre bientôt et je ne voulais vous écrire qu'après avoir reçu quelques informations de votre part sur la situation en Belgique et sur vos desseins et perspectives. Malheureusement je n'ai rien reçu jusqu'à ce jour, peut-être bien pour la raison bien simple qu'on ne m'a rien envoyé.

Je reçois votre journal³ mais je ne suis pas sûr de sa régularité. On va vérifier les numéros reçus pour vous demander d'envoyer les manquants. Je n'ai pas encore pu étudier les choses belges, ni même françaises, bien que j'aie été entouré ces derniers temps de camarades français. Je suis obligé, pendant quelque temps encore, de consacrer mon temps aux livres que je fais paraître en trois langues.

Je veux en première ligne publier les choses qui me paraissent les plus importantes pour n'être pas obligé de poursuivre des polémiques individuelles et pouvoir renvoyer aux écrits déjà publiés. Après avoir fait cette besogne, je serai plus libre pour le travail d'actualité politique. Cela ne m'empêche pas d'ailleurs de m'intéresser vivement aux événements du jour dans l'Opposition internationale. Malheureusement, il y a un certain

1. Lettre à W. van Overstraeten (10708), dictée en français, avec la permission de la Houghton Library.

2. War van Overstraeten (1891-1981) avait été pendant des années le secrétaire général du P.C. belge d'où il avait été exclu avec la majorité du comité central pour la solidarité qu'il avait manifestée à l'égard de l'Opposition russe.

3. Le journal de l'Opposition belge était *Le Communiste*.

isolement des sections nationales, non seulement du point de vue de l'organisation, mais aussi du point de vue des idées.

Nous sommes toujours en retrait. Dans des situations pareilles, les liens internationaux sont plus nécessaires que jamais. Sinon, chacun risque de s'enfermer, de se perdre, de se figer dans son coin national ou dans son groupement particulier. C'est le plus grand danger que nous devons toujours envisager et dont ne peut nous préserver définitivement qu'une nouvelle vague de masses.

Autant que je sache, vous allez participer aux élections, indépendamment, en opposant votre liste à celle du parti. Quelques amis sont bien inquiets de cela. Quant à moi, je ne vois pas là une question de principe. Si nous sommes tout à fait faibles, c'est-à-dire si nous ne sommes qu'un groupement de propagande, plus ou moins individuel, et voulant s'imposer à la masse pendant les élections, nous pouvons facilement aboutir à un résultat contraire, c'est-à-dire à indisposer la masse et même provoquer un dégoût pour le groupement prétentieux mais impuissant.

Dans des cas pareils, il est toujours préférable et même obligatoire de soutenir les candidats officiels du parti en formulant exactement nos critiques et nos stipulations pour l'activité parlementaire et municipale pour rappeler aux électeurs ces stipulations au moment propice.

Mais si nous sommes assez forts, nous devons nous présenter indépendamment et avec succès. Ce serait du doctrinarisme abstentionniste de ne pas le faire. Pendant la lutte, nous devons rejeter la responsabilité de la scission sur les dirigeants officiels.

Nous pouvons et nous devons, même de la tribune du parlement, proposer l'unité communiste sur la base de Marx et de Lénine. Or le fait que vous allez participer aux élections, indépendamment, est un signe pour moi que vous vous sentez assez forts, en comparaison avec le parti communiste officiel.

[DEMANDE D'INFORMATIONS]¹ (avril 1929)

Mon cher Ami Frey,

Je vous prie de m'envoyer tout à Péra, poste restante, car je vais bientôt changer d'adresse. Je vous serais très reconnaissant si vous pouviez m'envoyer tout le matériel manquant concernant l'activité de l'Opposition autrichienne.

Il serait bon que vous présentiez sous une forme programmatique succincte les divergences qui séparent votre organisation des autres groupes de l'Opposition autrichienne, ainsi que votre position envers les différents groupes d'Opposition des autres pays (Russie, Allemagne, France, Tchécoslovaquie). Je pense que seule une critique réciproque formulée avec précision permettrait d'atteindre à la clarté nécessaire.

Il serait également souhaitable que je reçoive toutes informations concernant votre organisation, le nombre de ses membres, son activité et ses perspectives. Je sais que, pour l'instant, le nombre de ses membres est fort modeste et je ne me fais aucune illusion mais j'aimerais tout de même recevoir des informations précises à la source.

Je vous envoie ci-joint un double de ma lettre à nos camarades d'Amérique. Peut-être aurez-vous l'occasion de pouvoir en faire usage.

Avez-vous peut-être parmi vous quelqu'un qui connaisse bien la langue russe ? Je n'ai malheureusement pas de collaboratrice allemande et je dois donc écrire ou faire écrire mes lettres en russe avant de les faire traduire. Si j'avais la possibilité de vous écrire directement en russe, ma correspondance pourrait être bien plus fournie.

1. Lettre à J. Frey (8203), traduite de l'allemand, avec la permission de la Houghton Library.

PRÉFACE

DE « LA RÉVOLUTION DÉFIGURÉE »¹

(1^{er} mai 1929)

Le présent volume retrace les étapes de la lutte de six années que la fraction dirigeante poursuit actuellement dans l'U.R.S.S. contre l'opposition de gauche (bolchevique-léniniste) en général, et contre l'auteur de ce livre en particulier.

Une grande partie de ce volume est consacrée à réfuter les accusations et les calomnies grossières dirigées contre moi personnellement. Quelle est donc la raison qui m'autorise à importuner l'attention du lecteur avec ces documents ? Le fait que ma vie est assez étroitement liée aux événements de la révolution ne saurait par lui-même justifier la publication de ce livre. Si la lutte de la fraction Staline contre moi n'était qu'une lutte personnelle pour le pouvoir, le récit de cette lutte ne renfermerait rien de bien instructif : l'histoire parlementaire abonde en luttes de groupes et d'individus pour le pouvoir au nom du pouvoir. La raison est tout autre ; elle est que la lutte des individus et des groupes en U.R.S.S. fait indissolublement corps avec les diverses étapes de la révolution d'Octobre.

Le déterminisme historique ne se manifeste jamais avec autant de force qu'en période révolutionnaire ; celle-ci, en effet, met à nu les rapports de classes et porte les problèmes et les contradictions à leur plus haut degré d'acuité. En de telles périodes, la lutte des idées devient l'arme la plus directe des classes ennemies ou des fractions d'une seule et même classe. C'est précisément ce caractère qu'a revêtu, dans la Révolution russe, la lutte contre le « trotskysme ». Le lien qui unit des raisonnements parfois essentiellement scolastiques aux intérêts matériels de certaines classes ou couches sociales est, en l'occurrence, si évident, qu'un jour viendra où cette expérience

1. Préface du livre *La Révolution défigurée* : traduction de 1929.

historique fera l'objet d'un chapitre spécial dans les manuels scolaires du matérialisme historique.

La révolution d'Octobre se divise, du fait de la maladie et de la mort de Lénine, en deux périodes qui se différencieront d'autant plus nettement l'une de l'autre que nous nous en éloignerons davantage. La première période fut l'époque de la conquête du pouvoir, de l'institution et de l'affermissement de la dictature du prolétariat, de sa défense militaire, des actes essentiels auxquels elle dût recourir pour déterminer sa voie économique. L'ensemble du parti a conscience, à ce moment, d'être le pilier de la dictature du prolétariat ; c'est dans cette conscience qu'il puise son assurance interne.

La deuxième période est caractérisée par la présence d'éléments croissants d'une dualité du pouvoir dans le pays. Le prolétariat, qui a conquis le pouvoir avec Octobre, est, par suite d'une série de causes matérielles et morales, d'ordre intérieur et extérieur, écarté, refoulé à l'arrière-plan. A côté de lui, derrière lui, parfois même devant lui, se hissent d'autres éléments, d'autres couches sociales, des fractions des autres classes qui accaparent une bonne part, sinon du pouvoir, du moins d'influence sur celui-ci. Ces autres couches : les fonctionnaires de l'Etat, des syndicats professionnels et des coopératives, les gens de profession libérale et les intermédiaires, forment de plus en plus un système de vases communicants. En même temps, par leurs conditions d'existence, par leurs habitudes et leur façon de penser, ces couches sont séparées du prolétariat ou s'en séparent de plus en plus. Là, en définitive, doivent être également rangés les fonctionnaires du parti, dans la mesure où ils forment une caste fortement constituée qui, moins par les moyens intérieurs du parti que par les moyens de l'appareil d'Etat, assure sa propre inamovibilité.

Par son origine et ses traditions, par les sources de sa force actuelle, le pouvoir soviétique continue à s'appuyer sur le prolétariat, bien que de moins en moins directement. Mais, par le canal des couches sociales ci-dessus énumérées, il tombe de plus en plus sous l'influence des intérêts bourgeois. Cette pression se fait d'autant plus sensible qu'une grande partie, non seulement de l'appareil d'Etat, mais aussi de l'appareil du parti, devient l'agent, sinon conscient, du moins effectif, des conceptions et des espérances bourgeoises. Quelle que soit la faiblesse de notre bourgeoisie intérieure, elle a conscience, à juste titre, d'être une fraction de la bourgeoisie mondiale, et elle constitue le mécanisme de transmission de l'impérialisme mondial. Mais même la

base inférieure de la bourgeoisie est très loin d'être négligeable. Dans la mesure où l'économie rurale se développe sur les bases individuelles du marché, elle fait fatalement sortir de son sein une nombreuse petite bourgeoisie rurale. Le moujik enrichi ou le moujik qui ne cherche qu'à s'enrichir et qui se heurte aux barrières de la législation soviétique est l'agent naturel des tendances bonapartistes. Ce fait, démontré par toute l'évolution de l'histoire moderne, s'est une fois de plus vérifié dans l'expérience de la République soviétique. Telles sont les origines sociales des éléments de dualité du pouvoir qui caractérisent le deuxième chapitre, postérieur à la mort de Lénine, de la révolution d'Octobre. Il va sans dire que même la première période — 1917-1923 — n'est pas homogène d'un bout à l'autre. Là aussi, il y a eu non seulement des mouvements en avant, mais des reculs. Là aussi, la révolution a fait d'importantes concessions : d'une part à la classe paysanne, d'autre part à la bourgeoisie mondiale. Brest-Litovsk fut le premier recul de la révolution victorieuse. Après quoi, la révolution reprit sa marche en avant. La politique de concessions commerciales et industrielles si modestes que soient jusqu'à présent ses résultats pratiques, constitua dans le principe une sérieuse manœuvre de recul. Cependant, le plus grand recul fut, d'une façon générale, la nouvelle politique économique, la Nep. En rétablissant le marché, la Nep a recréé des conditions qui risquent de ressusciter la petite bourgeoisie et de convertir certains de ses éléments et de ses groupes en moyenne bourgeoisie. En somme, la Nep recérait des possibilités de dualité du pouvoir. Mais elles n'existaient encore que dans le potentiel économique. Elles ne déployèrent une force réelle que dans le deuxième chapitre de l'histoire d'Octobre, dont en général on fixe le point de départ dans la maladie et la mort de Lénine et le début de la lutte contre le « trotskysme ».

Il va sans dire que, en elles-mêmes, les concessions aux classes bourgeoises ne sont pas encore une violation de la dictature du prolétariat. En général, il n'existe pas, dans l'histoire, de domination de classe d'une pureté chimique. La bourgeoisie domine en s'appuyant sur les autres classes, en se les assujettissant, en les corrompant ou en les intimidant. Les réformes sociales en faveur des ouvriers ne constituent nullement en elles-mêmes une violation de la souveraineté absolue de la bourgeoisie dans un pays. Chaque capitaliste en particulier peut, certes, avoir l'impression de ne plus être complètement maître chez lui — c'est-à-dire à son usine —, forcé qu'il est de tenir

compte des limites législatives de sa dictature économique. Mais ces limites n'ont d'autre but que de maintenir et de soutenir le pouvoir de classe dans son ensemble. Les intérêts du capitaliste isolé entrent à tout moment en contradiction avec les intérêts de l'Etat capitaliste, non seulement dans les questions de législation sociale, mais aussi dans les questions d'impôts, de dette publique, de guerre et de paix, etc. L'avantage reste aux intérêts de l'ensemble de la classe. Elle seule décide quelles réformes elle peut faire et dans quelle mesure elle peut les faire sans ébranler les bases de sa domination.

La question se pose d'une façon analogue pour la dictature du prolétariat. Une dictature d'une pureté chimique ne saurait exister que dans un lieu immatériel. Le prolétariat dirigeant est obligé de compter avec les autres classes et, selon la proportion des forces à l'intérieur du pays ou sur l'arène internationale, de faire des concessions aux autres classes afin de maintenir sa domination. Toute la question est de savoir quelles sont les limites données à ces concessions et quel est le degré de conscience avec laquelle elles sont faites.

La nouvelle politique économique revêtait deux aspects. Premièrement, elle découlait de la nécessité pour le prolétariat lui-même d'utiliser, en vue de la direction de l'industrie et, en général, de l'économie tout entière, les méthodes élaborées par le capitalisme. Deuxièmement, elle était une concession à la bourgeoisie, à la petite bourgeoisie en premier lieu, pour autant qu'elle lui permettait de conduire son économie dans les formes qui lui sont entièrement propres de la vente et de l'achat. En Russie, en raison d'une population rurale prépondérante, ce deuxième aspect de la Nep a été d'une importance décisive. Devant l'arrêt du développement révolutionnaire des autres pays, la Nep, représentant un recul profond et durable, était inévitable. Nous l'avons appliquée sous la direction de Lénine, en pleine unanimité. Ce recul fut appelé recul au vu et au su de tout le monde. Le parti, et par lui la classe ouvrière, en comprirent fort bien le sens d'une façon générale. La petite bourgeoisie acquit, dans certaines limites, la possibilité d'accumuler. Mais le pouvoir et, par conséquent, le droit de déterminer les limites de cette accumulation restèrent comme auparavant entre les mains du prolétariat.

Nous avons dit plus haut qu'il y a une analogie entre les réformes sociales que la bourgeoisie dirigeante se voit contrainte de faire dans l'intérêt du prolétariat, et les concessions que le prolétariat dirigeant fait aux classes bourgeoises. Cependant, si

nous voulons éviter des erreurs, il faut situer cette analogie dans les cadres historiques bien définis. Le pouvoir bourgeois existe depuis des siècles, il y a un caractère mondial, il s'appuie sur d'immenses accumulations de richesses, il dispose d'un puissant système d'institutions, de liaisons et d'idées. Des siècles de domination ont créé une sorte d'instinct de domination qui a été maintes fois, dans des circonstances difficiles, un guide sûr pour la bourgeoisie. Les siècles de domination bourgeoise furent pour le prolétariat des siècles d'oppression. Il n'a ni traditions historiques de domination ni, à plus forte raison, l'instinct du pouvoir. Il est arrivé au pouvoir dans un des pays les plus pauvres et les plus arriérés de l'Europe. Cela veut dire que dans les conditions historiques présentes, dans la présente étape, la dictature du prolétariat est infiniment moins protégée que le pouvoir bourgeois. Une politique juste, une appréciation réaliste de ses actes et, notamment, des inévitables concessions aux classes bourgeoises, sont pour le pouvoir soviétique une question de vie ou de mort.

Le chapitre de la révolution d'Octobre postérieur à la mort de Lénine est caractérisé tant par le développement des forces socialistes que par celui des forces capitalistes à l'intérieur de l'économie soviétique. De leur proportion dynamique dépend la solution. Le contrôle de cette proportion est fourni moins par la statistique que par l'évolution quotidienne de la vie économique. La profonde crise actuelle, qui a pris la forme paradoxale d'une disette de produits agricoles dans un pays agraire, est la preuve objective et certaine que les proportions économiques essentielles sont rompues. Dès l'automne 1923, au XII^e congrès du parti, l'auteur de ce livre avait mis en garde contre les conséquences auxquelles peut aboutir une fausse direction économique : le retard de l'industrie provoque les « ciseaux », c'est-à-dire la disproportion entre les prix des produits industriels et agricoles, phénomène qui, à son tour, entraîne l'arrêt du développement de l'agriculture. Le fait que ces conséquences se soient réalisées ne signifie nullement en soi l'inéluctabilité ou, à plus forte raison, l'imminence de la chute du régime soviétique. Il signifie uniquement — mais de la façon la plus impérative — la nécessité d'un changement de politique économique.

Dans un pays où les forces productives essentielles sont la propriété de l'Etat, la politique de la direction étatique constitue un facteur direct et, pour une étape déterminée, un facteur décisif de l'économie. Dès lors, toute la question est de savoir si ladite direction est capable de comprendre la nécessité d'un

changement de politique, et si elle est en état de le réaliser pratiquement. Nous revenons ainsi à la question de savoir dans quelle mesure le pouvoir d'Etat se trouve encore entre les mains du prolétariat et de son parti, c'est-à-dire dans quelle mesure il continue à être le pouvoir de la révolution d'Octobre. On ne peut répondre à cette question a priori. La politique n'est pas régie par des règles mécaniques. Les forces des classes et des partis se révèlent dans la lutte. Et la lutte est encore tout entière à venir.

La dualité du pouvoir, c'est-à-dire l'existence parallèle du pouvoir ou du semi-pouvoir de deux classes antagonistes — comme par exemple dans la période de Kerensky — ne peut s'éterniser longtemps. Une telle situation critique doit se résoudre dans un sens ou dans l'autre. L'assertion des anarchistes ou des anarchisants selon laquelle l'U. R. S. S. serait d'ores et déjà un pays bourgeois est on ne peut mieux réfutée par l'attitude que la bourgeoisie elle-même, intérieure et étrangère, adopte à ce sujet. Aller plus loin que reconnaître l'existence d'éléments de dualité du pouvoir serait théoriquement faux, politiquement dangereux ; ce serait même un acte de suicide. Le problème de la dualité du pouvoir consiste donc, dans le moment présent, à savoir dans quelle mesure les classes bourgeoises se sont enracinées dans l'appareil d'Etat soviétique et dans quelle mesure les idées et les tendances bourgeoises se sont enracinées dans l'appareil du parti du prolétariat. Car de ce degré dépendent la liberté de manœuvre du parti et la possibilité pour la classe ouvrière de prendre les mesures nécessaires de défense et d'attaque.

Le deuxième chapitre de la révolution d'Octobre n'est pas simplement caractérisé par le développement des positions économiques de la petite bourgeoisie des villes et des campagnes, mais par un processus infiniment plus dangereux et plus aigu de désarmement théorique et politique du prolétariat allant de pair avec un accroissement de la confiance des couches sociales bourgeoises elles-mêmes. Selon le stade par lequel passent ces processus, l'intérêt politique des classes petites bourgeoises grandissantes a consisté et consiste encore à masquer autant que possible leur avance, à camoufler leurs progrès sous une couleur soviétique protectrice et à présenter leurs conquêtes comme des parties intégrantes de l'édification socialiste. Certains progrès, d'ailleurs importants, de la bourgeoisie sur la base de la Nep étaient inévitables, ils étaient d'autre part nécessaires aux progrès du socialisme lui-même. Mais des gains économiques identiques de la bourgeoisie peuvent acquérir une tout autre importance et constituer un danger bien différent selon que la

classe ouvrière et, avant tout, son parti se font une idée plus ou moins juste des processus et des déplacements qui s'opèrent dans le pays, et tiennent plus ou moins solidement en main le gouvernail. La politique est une économie concentrée. Dans la présente étape, la question économique de la République soviétique se résout plus que jamais du point de vue politique.

Le vice de la politique postérieure à Lénine n'est pas tant d'avoir fait de nouvelles concessions importantes aux diverses couches sociales de la bourgeoisie à l'intérieure du pays, en Occident et en Asie. Certaines de ces concessions furent nécessaires ou inévitables, ne fût-ce qu'en raison des fautes antérieures. Telles les nouvelles concessions qui furent faites au koulak en avril 1925 : le droit d'affermier la terre et d'occuper de la main-d'œuvre. Certaines furent en elles-mêmes erronées, nuisibles, voire funestes. Telles la capitulation devant les agents bourgeois du mouvement ouvrier britannique et la capitulation, pire encore, devant la bourgeoisie chinoise. Mais le principal crime de la politique postérieure à Lénine, et antiléniniste, a été de présenter de graves concessions comme des succès du prolétariat, les reculs comme des progrès, d'interpréter l'accroissement des difficultés intérieures comme une avance victorieuse vers une société socialiste nationale.

Cette besogne, traîtresse au fond, de désarmement théorique du parti et d'étouffement de la vigilance du prolétariat, a été accomplie au cours des six dernières années sous le couvert de la lutte contre le « trotskysme ». Les pierres angulaires du marxisme, les méthodes essentielles de la révolution d'Octobre, les principales leçons de la stratégie léniniste furent soumises à une rude et violente révision, dans laquelle l'impatient besoin d'ordre et de tranquillité du fonctionnaire petit-bourgeois renaissant trouva son expression. L'idée de la révolution permanente, c'est-à-dire du lien indissoluble et réel du sort de la République soviétique avec la marche de la révolution prolétarienne dans le monde entier, eut le don d'irriter par-dessus tout les nouvelles couches sociales conservatrices, intimement convaincues que la révolution qui les avait élevées au premier rang avait de ce fait accompli sa mission.

Mes critiques du camp social-démocrate et démocrate m'expliquent, avec beaucoup d'autorité, que la Russie n'est pas « mûre » pour le socialisme, et que Staline a tout à fait raison de la ramener par des zigzags dans la voie du capitalisme. Il est vrai que ce que les social-démocrates appellent, avec une réelle satisfaction, la restauration du capitalisme, Staline l'appelle, lui,

édification du socialisme national. Mais comme ils ont en vue le même processus, la différence de terminologie ne doit pas nous dissimuler l'identité du fond. En admettant même que Staline accomplisse sa besogne en connaissance de cause, ce qui, pour l'instant, ne saurait être le cas, il serait quand même obligé, afin d'atténuer les frictions, d'appeler socialisme le capitalisme. Or, moins il comprend les problèmes historiques essentiels, plus il procède en ce sens avec assurance. Sa cécité lui évite en l'espèce d'avoir recours au mensonge.

Cependant, la question n'est nullement de savoir si la Russie est capable, par ses propres moyens, d'édifier le socialisme. Pour le marxisme en général, cette question n'existe pas. Tout ce qui a été dit à ce sujet par l'école stalinienne est, sur le plan théorique, de l'ordre de l'alchimie et de l'astrologie. Le stalinisme, en tant que doctrine, est bon tout au plus à figurer dans un musée théorique d'histoire naturelle. L'essentiel est de savoir si le capitalisme est capable de sortir l'Europe de l'impasse historique ; si l'Inde est capable de s'affranchir de l'esclavage et de la misère sans sortir des cadres d'un progrès capitaliste pacifique ; si la Chine est capable d'atteindre le niveau de culture de l'Amérique et de l'Europe sans révolution et sans guerres ; si les Etats-Unis sont capables de venir à bout de leurs propres forces productives sans ébranler l'Europe et sans préparer une effroyable catastrophe guerrière à l'humanité tout entière. Voilà comment se pose la question du sort ultérieur de la révolution d'Octobre. Si l'on admet que le capitalisme continue à être une force historique progressive, qu'il est capable de résoudre, par ses méthodes et ses moyens, les problèmes essentiels qui sont à l'ordre du jour de l'histoire et de faire monter l'humanité de quelques échelons encore, dès lors il ne saurait plus être question de transformer la République soviétique en pays socialiste. Dès lors, la structure socialiste de la révolution d'Octobre serait vouée fatalement à être détruite pour ne laisser en héritage que les conquêtes démocratiques agraires. Ce mouvement de régression de la révolution prolétarienne à la révolution bourgeoise serait-il exécuté par la fraction Staline, ou par une fraction de cette fraction, ou bien une — voire plus d'une — relève politique générale serait-elle nécessaire ? Ce sont là des questions secondaires. J'ai déjà écrit maintes fois que la forme politique de ce mouvement de régression serait, selon toutes probabilités, le bonapartisme, et nullement la démocratie. Or, l'essentiel est de savoir si, en tant que système mondial, le capitalisme est encore progressif. C'est précisément là que nos adversaires social-

démocrates font preuve d'un utopisme pitoyable, archaïque, impuissant — d'un utopisme non progressiste mais réactionnaire.

La politique de Staline est un « centrisme », c'est-à-dire une tendance qui balance entre la social-démocratie et le communisme. Les principaux efforts « théoriques » de l'école de Staline, laquelle n'est apparue qu'après la mort de Lénine, ont tendu à séparer le sort de la République soviétique du développement révolutionnaire mondial en général. Cela équivalait à vouloir affranchir la révolution d'Octobre de cette révolution elle-même. Le problème théorique des épigones a revêtu la forme d'une opposition du « trotskysme » au léninisme.

Pour se débarrasser du caractère international du marxisme, tout en lui gardant fidélité en paroles jusqu'à nouvel ordre, il fallait, en premier lieu, tourner les armes contre ceux qui furent les soutiens des idées de la révolution d'Octobre et de l'internationalisme prolétarien. En l'occurrence, la première place a appartenu à Lénine. Mais Lénine est mort à la lisière des deux étapes de la révolution. Il n'a pu, dès lors, défendre l'œuvre de sa vie. Les épigones ont découpé ses livres en citations et c'est avec cette arme qu'ils se sont mis à combattre le Lénine vivant, en même temps qu'ils lui élevaient des tombeaux, non seulement sur la place Rouge, mais jusque dans la conscience du parti. Comme s'il prévoyait le sort qui serait fait, à bref délai, à ses idées Lénine commence son livre sur *L'Etat et la Révolution* par les paroles suivantes, consacrées au sort des grands révolutionnaires :

« Après leur mort, on tente de les convertir en icônes inoffensives, de les canoniser pour ainsi dire, d'entourer leur nom d'une auréole de gloire pour « consoler » les classes opprimées et pour les duper, en même temps qu'on émascule la substance de leur enseignement révolutionnaire, qu'on en émousse le tranchant, qu'on l'avilit. »

(édition russe, tome XIV, chapitre II, page 299)

Il faut seulement ajouter à ces paroles prophétiques que N. K. Kroupskaïa eut un jour l'audace de les jeter à la face de la fraction Staline.

La deuxième partie de la tâche des épigones consista à présenter ce qui était la défense et le développement des idées de Lénine comme étant une doctrine hostile à Lénine. Le mythe du « trotskysme » a rendu ce service historique. Est-il besoin de répéter que je n'ai jamais prétendu et que je ne prétends pas créer une doctrine particulière ? En théorie, je suis un élève de Marx. Pour ce qui est des méthodes de la révolution, je suis passé

par l'école de Lénine. Ou si l'on veut, le « trotskysme » est pour moi un nom sous lequel les idées de Marx et de Lénine sont désignées par des épigones désireux de s'affranchir coûte que coûte de ces idées mais n'osant pas encore le faire ouvertement.

Le livre que voici montre une partie du processus idéologique par lequel la direction actuelle de la République soviétique a changé son enveloppe théorique conformément au changement de sa nature sociale. Je montrerai comment les mêmes gens ont donné, du vivant de Lénine et après sa mort, des mêmes événements, des mêmes idées et des mêmes militants une opinion diamétralement opposée. Je suis obligé, dans ce livre, de faire un grand nombre de citations, ce qui, je le constate en passant, est à l'encontre de ma manière littéraire habituelle. Cependant, dans la lutte contre les hommes politiques qui, précipitamment, astucieusement, renient leur passé le plus récent en même temps qu'ils lui jurent fidélité, il n'est pas possible de se passer de citations, car elles jouent en l'espèce le rôle de pièces à conviction évidentes et irréfutables. Si le lecteur impatient se plaint d'être obligé de faire une partie de sa route à petites journées, qu'il veuille bien considérer que s'il avait dû rassembler ces citations, en détacher les plus édifiantes, et établir entre elles le lien politique nécessaire, cela lui eût demandé infiniment plus de travail que de lire attentivement ces pièces maîtresses de la lutte entre deux camps à la fois si proches et si irréductiblement opposés.

La première partie de ce livre est une lettre à l'Institut historique du parti et de la révolution que j'ai écrite au moment du X^e anniversaire de la révolution d'Octobre. En protestant, l'Institut m'a retourné mon manuscrit, qui venait jouer le rôle d'un corps étranger dans la besogne de falsification historique inouïe à laquelle se livre cette institution dans sa lutte contre le « trotskysme ».

La deuxième partie du livre se compose de quatre discours que j'ai prononcés devant les plus hautes instances du parti, de juin à octobre 1927, c'est-à-dire dans la période de la lutte idéologique la plus intense entre l'opposition et la fraction Staline. Si j'ai choisi, parmi les nombreux documents des dernières années, les sténogrammes de ces quatre discours, c'est parce qu'ils donnent, sous une forme condensée, un exposé suffisamment complet des conceptions en lutte et parce qu'à mon sens leur continuité chronologique permet au lecteur de se rapprocher du dynamisme dramatique de la lutte elle-même. J'ajouterai au surplus que de fréquentes analogies avec la

Révolution française sont de nature à faciliter l'orientation historique du lecteur français.

J'ai fait dans le texte des discours d'importantes coupures pour le débarrasser de répétitions qui sont malgré tout plus ou moins inévitables. Je donne tous les éclaircissements nécessaires sous forme de notes d'introduction aux discours eux-mêmes, qui sont publiés dans la présente édition pour la première fois. En U.R.S.S., ils continuent à être des écrits illicites.

Pour conclure, je donne un petit pamphlet que j'ai écrit en exil, à Alma-Ata, en 1928, en réponse à une lettre de remontrances provenant d'un adversaire bien disposé. Je pense que ce document, dont le manuscrit a largement circulé, donne au livre tout entier la conclusion nécessaire, en initiant le lecteur au tout dernier stade de la lutte qui a directement précédé mon bannissement.

Ce livre englobe un passé tout récent, et cela dans le but unique de le relier au présent. Plus d'un processus dont il y est question n'est pas encore achevé, plus d'une question n'est pas encore résolue. Mais chaque jour qui vient apportera une vérification supplémentaire des conceptions en lutte. Ce livre est consacré à l'histoire courante, c'est-à-dire à la politique. Il considère uniquement le passé comme une introduction directe à l'avenir.

**[LES LIVRES
ET LA PLATE-FORME]¹**
(3 mai 1929)

Mon cher Ami,

Je vous envoie ci-joint :

1. La préface du second volume *La Révolution défigurée* dont vous avez déjà le manuscrit.

2, 3, 4, 5. Quatre discours successifs pendant l'année 1917.

6. « L'Entretien avec l'adversaire bienveillant », que je ne vous envoie pas pour la même raison qu'au numéro 1.

Si l'éditeur trouve que le volume est trop copieux, ce que je ne crois guère, on pourra peut-être sacrifier « L'Entretien avec l'adversaire bienveillant ». Mais je crois que, pour le succès du livre, il serait préférable de le faire complet.

Ainsi, j'ai maintenant livré à Rieder deux volumes tout à fait prêts pour l'impression. Je voudrais bien publier ces deux volumes en russe et je vous prie de ne pas oublier que je vous ai envoyé les seules copies des articles (et maintenant de la seule *Révolution défigurée* que je possède).

J'en ai besoin pour mon autobiographie. Ne pourrait-on donner *La Révolution défigurée* à la dactylo russe pour m'en envoyer une copie aussi vite que possible.

J'envoie les manuscrits de ces deux volumes français à Eastman, qui pourra peut-être en faire un volume en plus de celui déjà publié en Amérique, *The Real Situation in Russia*.

Je suis tout à fait désespéré de ne pas pouvoir étudier suffisamment le projet de plate-forme que vous m'avez envoyé. D'ailleurs, je vois que la première partie parle des questions générales. Or c'est la seconde partie, qui s'occupera surtout de la

1. Lettre à M. Paz (9484), dictée en français, avec la permission de la Houghton Library.

France, qui aura la plus grande importance et présentera de sérieuses difficultés, surtout pour moi, parce que je devrai rattraper un grand retard dans l'étude du mouvement social français.

Je ne pourrai me mettre à cette besogne qu'au commencement de juin, parce que le mois de mai sera entièrement consacré à la maudite autobiographie.

J'ai déjà demandé à Wabirdaw de me mettre un peu au courant de la situation en ce qui concerne les articles autobiographiques et les deux derniers articles de la première série. Je suis très étonné de ne pas recevoir de nouvelles de lui. Je voudrais même savoir à quels journaux il vend l'autobiographie.

Le représentant du grand journal japonais *Osaka Mainichi* m'a visité et m'a demandé des articles pour quelques journaux japonais. Je l'ai envoyé à Wabirdaw. Or il peut se mettre directement en rapport avec lui car il est parti pour Paris.

[LE REFUS NÉERLANDAIS]¹

(8 mai 1929)

Cher Camarade Istrati,

Permettez que je vous remercie amicalement pour les efforts que vous avez faits afin d'obtenir pour moi l'hospitalité hollandaise.

On vous a dit que c'étaient mes interviews qui avaient indisposé le gouvernement contre moi. Ce n'est qu'un prétexte assez douteux. Presque en même temps, mes amis en Allemagne m'ont dit que mes interviews avaient très favorablement impressionné « l'opinion publique » de ce pays, à laquelle d'ailleurs ils étaient destinés à ce moment-là. Il doit y avoir pour le refus hollandais des raisons plus solides que mes interviews, inventés en partie par les journalistes eux-mêmes.

Je vous serre la main sincèrement et chaleureusement.

1. Lettre à P. Istrati (8571), dictée en français, avec la permission de la Houghton Library.

[LES MÉMOIRES DE KERENSKY]¹

(8 mai 1929)

Cher Monsieur Schumann,

Mes amis viennent de me faire parvenir les mémoires de Kerensky². Je ne soupçonnais pas l'existence de ce livre.

Parmi les livres que vous m'avez si gentiment envoyés ne figurait pas ce livre que vous avez récemment édité. De même, vous n'en avez pas dit le moindre mot dans vos nombreuses conversations, bien que cet ouvrage, précisément, ne pouvait que me concerner de très près.

Kerensky nous présente, Lénine et moi, comme des agents du gouvernement des Hohenzollern.

Il est inutile de m'étendre ici sur cette « information ». Il suffit de la citer. La maison d'édition n'est certes pas directement responsable de la tendance politique de ses publications, mais elle répond de leur bienséance et de leur honnêteté élémentaire. Si cette affirmation si grave de Kerensky apparaissait à l'éditeur comme vraie ou vraisemblable, ou seulement même digne d'intérêt, comment est-il possible que la maison d'édition ait pu se charger de publier mes livres ? Mais si, en revanche, vous considérez comme fausse l'affirmation de Kerensky (c'est-à-dire comme une calomnie infamante aux yeux de l'histoire mondiale), comment avez-vous pu éditer ces mémoires ? *Tertium non datur.*

1. Lettre à H. Schumann (10081), traduite de l'allemand, avec la permission de la Houghton Library.

2. Pfemfert avait signalé à Trotsky l'existence des *Mémoires* de Kerensky dont il lui avait été envoyé un exemplaire. Kerensky reprenait les vieilles calomnies à propos du retour de Lénine : ce dernier était un agent de l'état-major allemand, etc.

[ON N'A PAS UN DEMI-SIÈCLE]¹

(9 mai 1929)

Cher Ami,

1. Avant toute chose je veux dissiper les soupçons injustifiés que vous nourrissiez à l'égard de Weber². Il m'a envoyé une copie de son contrat avec les Editions Laub et m'a donné les précisions suivantes : non seulement l'éditeur ne lui a pas encore versé le premier kopek sur les 10 % prévus, mais le traducteur, le camarade Müller n'a pas non plus reçu ses honoraires, et a été contraint de faire appel aux tribunaux. Vous devez donc comprendre que vos accusations n'étaient pas fondées. Un heureux hasard a permis de dissiper ce pénible malentendu.

2. L'histoire de ma brochure russe est absolument lamentable³. Cette brochure a perdu aujourd'hui toute signification. Le temps est en politique un facteur de première importance, que tous les camarades, visiblement, ne maîtrisent pas. Les camarades de *Contre le courant* me reprochent d'avoir donné à Treint, pour qu'il la publie, la liste de ce que nous nous apprêtons à éditer. Mais cela fait déjà deux semaines que Treint a publié cette liste. Quand sortira *Contre le courant*? Nous n'en savons rien.

3. J'ai envoyé deux livres aux Editions Rieder. Je voudrais faire paraître ces deux livres en russe également. Mais ma première expérience est très démoralisante. Est-il vraiment impossible d'organiser convenablement à Paris l'édition de livres et de brochures en russe ?

1. Lettre à J. Kharine, archives de l'Institution Hoover, avec la permission de l'Institution.

2. Kharine soupçonnait Hans Weber d'avoir gardé pour lui les droits de l'édition de la « Critique du programme » par la maison Laub.

3. Il s'agit de la brochure écrite par Trotsky dès son arrivée expliquant « comment c'était arrivé ». Elle aurait dû être éditée à Paris et ne l'avait pas été.

4. L'expédition, en temps voulu, en Russie de ma lettre aux ouvriers⁴ a eu finalement un impact politique important. Treint a non seulement été le premier à éditer cette lettre, mais il m'a tenu au courant de ce qu'il faisait pour qu'elle soit diffusée dans différents pays et en Russie. Les autres camarades sont restés muets sur ce point. Dans de telles circonstances, avons-nous le droit de repousser Treint ? Pas le moins du monde⁵.

5. Nos amis se comportent, au fond, comme si l'Histoire leur laissait encore un demi-siècle pour se préparer. Ils se prennent pour des oppositionnels, mais leurs méthodes d'action les rangent parmi les bons social-démocrates. Il est clair que notre activité doit viser la classe sociale au-dessous, sinon nous ne sortirons pas de l'impasse.

4. Cf. pages 114 à 120.

5. Les relations entre Treint et Kharine étaient particulièrement mauvaises, bien que moins pires qu'entre Kharine et Souvarine qui parlait de « bloc enkhariné ».

[UN CONSEIL RETOURNÉ]¹ (10 mai 1929)

Cher Camarade Souvarine,

Je veux une fois encore essayer, fût-ce en quelques mots, de m'expliquer en toute franchise, bien que je doive dire que vos lettres déçoivent plutôt qu'elles n'avivent mes espoirs en la possibilité ou la probabilité d'une collaboration. On dirait que vous vous êtes fixé comme règle d'éviter les questions de principe, tant sur le plan social que sur le plan fondamental, et que vous portez toute votre attention sur des aspects psychologiques ou personnels. Dans votre première lettre, vous me donniez le conseil d'attendre et de réfléchir tout en me prédisant que je regretterais mon choix. Dans votre seconde lettre, vous m'accusez d'avoir une attitude abstraite à l'égard des individus. Vos observations m'autorisent à mon tour à m'exprimer très franchement. Vous remplacez ou vous proposez de remplacer le choix des individus en partant d'une ligne politique déterminée par un choix fondé que les qualités ou le talent personnels. Dans tous vos jugements, vous faites abstraction des tendances politiques fondamentales, c'est-à-dire des lignes sociales potentielles, et vous remplacez tout cela par un jugement qualitatif sur les hommes, les groupes, les méthodes et les moyens. Pardon, ce n'est pas une politique. Cela ne mène et ne peut mener à rien. Vous vous plaignez du tort causé par des représentants de l'opposition russe. J'admets qu'il y ait eu des actes incorrects, bien que je sois certain que vous exagérez, le fait de perdre la ligne politique ayant fatalement pour conséquence de fausser le sens des proportions. Or vous avez perdu la ligne politique. Nul

1. Lettre à B. Souvarine (10491), traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library.

ne peut la retrouver et vous moins encore. Si ce malheur de taille ne vous était pas arrivé, j'aurais compris sans peine en lisant dix lignes de votre lettre quelle est votre voie politique. Les hommes politiques ayant maturité, expérience, et qui savent ce qu'ils veulent, se comprennent à demi-mot, qu'ils soient du même bord ou de camps opposés. Or vous éludez soigneusement les questions par lesquelles il faudrait commencer. Craignez-vous instinctivement de découvrir votre talon d'Achille, c'est-à-dire que vous n'avez pas de ligne politique ? Vous déclinez toute responsabilité pour Brandler. Avez-vous pris position contre lui avec l'intransigeance que requiert sa ligne opportuniste ? Non ! Vous attaquez ceux qui partagent mes idées parce qu'ils sont trop dociles ou pas assez indépendants, voire pour d'autres griefs, réels ou fictifs, mais purement personnels ou psychologiques. La ligne politique reste en dehors de votre champ visuel. Même dans une lettre personnelle, vous ne parlez que des « contradictions » de Brandler. Telle ou telle contradiction peut exister chez celui qui partage vos idées comme chez celui qui vous combat. Avant de parler de contradictions, il faut trancher la question de savoir — en se fondant sur des faits *essentiels* — à quel camp appartient Brandler : celui des amis ou celui des ennemis ? Vous éludez cette question capitale, primordiale. Pourquoi ? Parce que vous n'avez pas vous-même tranché la question de savoir à quel camp vous appartenez.

Tous ces indices sont des plus alarmants. Vous êtes engagé dans une voie qui va à droite.

Quel degré de profondeur ce processus a-t-il atteint en vous, je l'ignore ou plutôt je ne me résous pas à dire : doit-on considérer la cause comme perdue ? C'est l'unique raison pour laquelle je vous écris encore cette lettre. Sans la moindre ironie. Au contraire, avec tout le sérieux que commande la gravité de la situation, je voudrais vous retourner votre conseil : prenez votre temps, ne vous hâtez pas de vous prononcer tant que vous ne verrez pas clair en vous ; ne soyez pas trop prompt à livrer à l'imprimeur chaque phase transitoire de votre pensée actuelle ; ne vous pressez pas de vous ligoter par une petite erreur d'hier et de lui donner plus de poids aujourd'hui en en commettant une plus grande, qui pourrait devenir irréparable.

Je n'envoie à personne la copie de cette lettre, car, malgré la pénible impression que m'a faite votre dernière, je ne veux quand même pas renoncer à espérer un travail en commun sans avoir tout tenté en ce sens, en y ajoutant la présente mise en garde que je vous adresse très sincèrement.

[LA SITUATION MATÉRIELLE]¹

(10 mai 1929)

Mon cher Ami,

1. Le camarade Paz m'a demandé si je n'avais pas besoin d'argent. Il a entendu dire que je suis forcé de faire des emprunts, etc. Je trouve nécessaire de vous mettre au courant de la situation pour éviter des malentendus possibles.

Pour le moment, je n'ai aucun besoin d'argent. Il nous reste à peu près 1 500 dollars après avoir payé le loyer pour une année entière. Puis, si j'en avais besoin, je pourrais toujours avoir quelque somme de mon éditeur allemand, qui est très prévenant.

Le malentendu, comme je le comprends, s'est produit par un certain excès de dévouement de la part de jeunes amis et surtout de Molinier. J'ai appris sur l'heure, avec quelques détails, le plan développé par Molinier d'assurer mon secrétariat par des ressources extérieures. Autant que je le comprends, il a déjà écrit dans ce sens à Paris ; ce n'est guère mon avis. Je crois que les amis français ont beaucoup d'autres choses à faire et feraient mieux d'employer leurs ressources pour assurer un hebdomadaire et préparer un quotidien. Pour cela, on aura besoin de toutes les bonnes volontés, de tous les dévouements, sous toutes les formes, et surtout sous la forme pécuniaire. D'ailleurs, j'espère aussi y contribuer et en premier lieu pour la revue internationale. Comme vous le comprendrez sans que j'aie besoin d'insister, c'est le motif qui me guide dans mes marchandages avec les mercantis du livre.

Pour le moment, je pourrais, en tout cas, assurer l'existence de la dactylo et celle d'un camarade de Vienne que j'ai invité et

1. Lettre à A. Rosmer (9834), dictée en français, avec la permission de la Houghton Library.

qui était plus ou moins sans travail². L'idée de Molinier de faire payer pour moi ces deux camarades, bien que dictée par des motifs sincères et louables, n'est guère raisonnable. Quant aux autres camarades, nous en causerons avec vous, si vous venez tout de même une fois. Mais la substance même de la question consiste en cela : il s'agit de camarades trop qualifiés pour d'autres tâches importantes pour qu'on les oblige à mener une vie de Robinson dans notre île. Malheureusement, pendant ces derniers temps, une condition physique tout à fait défavorable m'a empêché d'utiliser suffisamment leur présence. Molinier, qui s'occupe ici de quelques affaires, a une situation moins anormale. Mais, même dans ce cas, il faut attendre encore l'expérience.

Maintenant, vous êtes plus ou moins au courant de la situation. Or la première chose est d'arrêter les mesures prises pour financer le secrétariat ou plutôt pour diriger l'effort vers l'organisation du travail à Paris et l'hebdomadaire en expliquant aux camarades respectifs qu'il est inutile d'envoyer de l'argent à Paris pour les éditions afin d'en recevoir ensuite pour son secrétariat...

2. a) pour les articles autobiographiques, Wabirdaw doit payer à la même caisse que pour les premiers articles. C'est-à-dire déposer l'argent en votre nom et pour la même destination.

b) Il fut convenu avec Paz de garantir un secours à Bordiga et éventuellement à sa famille. Est-ce que c'est fait ? Et suffisamment ? Vous couvrirez ma part dans ces dépenses avec les sommes qui sont à votre disposition. Je vous prie d'agir dans le même sens, s'il était nécessaire, pour les deux camarades de Marzet, dont celui qui avait causé avec vous et Marzet au Café des Arts et Métiers, le soir du départ de ce dernier³, au cas où ils auraient des difficultés.

Il est hors de doute que j'aimerais mieux causer de toutes ces choses de vive voix avec vous.

3. Inclus : une lettre à Joseph.

2. Trotsky fait allusion à Jakob Frank qui venait, envoyé par R. Adler, pour lui servir de secrétaire.

3. Nous n'avons pu identifier cette personne.

[SUR UN SÉJOUR EN HOLLANDE]¹

(14 mai 1929)

Chère Amie,

La possibilité, si elle n'est pas problématique, de séjourner en Hollande, m'attire beaucoup.

1. Par des considérations de santé. Je pourrai consulter de bons médecins qui manquent ici.

2. Je serais tout à fait tranquille en Hollande, car je ne possède pas la langue hollandaise et je ne pourrais être accusé de connivences. Je serais donc beaucoup plus tranquille.

Pour ma part, je suis tout à fait disposé à habiter quelque coin villageois, *incognito*.

Quant à la question de ma sécurité qu'on a exploitée en Norvège, je voudrais souligner que je suis une personne tout à fait privée et que les soins de cette sécurité n'incombent qu'à moi et à mes amis.

Mon fils et mes collaborateurs qui m'aident dans mes travaux scientifiques et historiques sont suffisants pour cette sécurité.

Je n'ai pas besoin de répéter que je n'ai aucune intention de m'immiscer d'aucune manière dans les affaires intérieures du pays. Je ne sais pas si vous avez fait attention à une correspondance du *Times* où je suis présenté presque comme l'instigateur des événements du 1^{er} mai en Allemagne et comme l'agent secret de l'Internationale communiste. La stupidité et l'arrogance de cette correspondance me frappe même dans les colonnes du *Times*. J'espère d'ailleurs qu'il n'y aura personne pour donner crédit à cette légende si fraîche et si mal cousue.

1. Lettre à Mag. Paz (9474), dictée en français, avec la permission de la Houghton Library.

Je suis absolument prêt à m'adresser au consulat hollandais à Constantinople et à donner au gouvernement hollandais les assurances auxquelles je fais allusion plus haut. D'ailleurs ces obligations, comme vous le voyez, cadrent absolument avec mes intentions personnelles.

[LE POINT SUR LES ÉDITIONS]¹

(14 mai 1929)

Chers Amis,

1. Après avoir réfléchi et consulté Alfred, je ne crois pas qu'il y ait quelques [...] ² à remanier avec Rieder.

2. Je ne puis aucunement accepter la proposition généreuse de la camarade Magdeleine pour la rédaction définitive du texte : ce serait trop énorme comme travail. Il faut insister pour que l'éditeur assure lui-même une traduction plus ou moins parfaite. C'est son devoir et son intérêt. Je viens de finir avec la partie la plus difficile de l'autobiographie, les années d'enfance. Je l'enverrai dans quelques jours.

3. Mais Rieder doit être préparé pour deux volumes de l'autobiographie.

4. Maintenant, sur Boni³. Les délais indiqués dans votre lettre sont tout à fait impossibles. J'aurai à m'occuper de l'autobiographie — traduction allemande comprise — jusqu'à la fin du mois de juin. Le camarade qui doit m'aider n'est pas encore arrivé et je n'ai même pas le livre russe *1905* et je n'ai qu'une seule dactylo, occupée par l'autobiographie.

Si Boni veut tout simplement traduire le texte ancien de *1905*, libre à lui, mais je voudrais adapter le texte et le compléter. Avec l'aide de F[rank], je le ferai dans l'espace de trois ou quatre semaines en commençant d'envoyer la traduction au fur et à mesure.

Pour 1917, j'aurais besoin d'un mois, toujours avec la même aide. Si Boni ne veut avoir que des extraits de mes livres russes, je suis prêt à les lui préparer avec mes ciseaux et à les lui envoyer. S'il veut avoir un travail plus solide, il faut qu'il accorde plus de

1. Lettre aux Paz (9486), dictée en français, avec la permission de la Houghton Library.

2. Un mot illisible.

3. Albert *Boni* était un éditeur américain.

temps. J'enverrai aussi le texte russe, à mesure de l'adaptation, c'est-à-dire pendant le mois de juillet. Aux mêmes conditions, je livrerai le livre sur l'Armée rouge, pendant le mois d'août.

Quant au livre *Lénine et les Epigones*, c'est plus difficile à fixer la date précise. Le livre, comme il était conçu en Russie, fut achevé aux trois quarts, mais je trouve maintenant de nouveaux livres sur le même thème (Henri De Man⁴, Eastman), qu'il faut que je lise et auxquels il faut que je consacre une place essentielle. J'espère que pendant l'automne ce travail sera fait, mais je ne puis dire si c'est septembre ou octobre, ça dépendra de mon état de santé. Pour l'autobiographie, j'ai eu pendant avril et mai des semaines tout à fait défavorables.

En résumant : 1905 pendant le mois de juin, 1917, juillet, *L'Armée rouge*, août, *Lénine et les Epigones*, septembre et octobre.

5. Je ne connais guère Alexandre Berkman⁵ comme traducteur. Ses conceptions n'ont rien à voir avec sa traduction, mais j'insiste pour qu'elle soit exacte et convenable.

6. Je vous écris en toute hâte. A[lfred] M[arguerite] sont venus hier soir. On a déjà échangé des impressions, mais on réserve les choses les plus importantes pour les jours prochains.

7. Le contenu approximatif du livre *Lénine et les Epigones* :
— Marx et Lénine. Marxisme et léninisme. La théorie et la pratique. Les caractéristiques de Marx et de Lénine.

— La Réfutation du révisionnisme dirigée contre le marxisme (Henri De Man d'un côté, Eastman de l'autre).

— Puis des leçons des trois révolutions russes. La révolution permanente et le bolchevisme. Qu'est-ce que le trotskysme ?

— Les révolutions orientales. Les expériences de la révolution chinoise. Les perspectives pour les Indes.

— Le Comintern et sa direction.

— Les Epigones : Zinoviev, Staline, Boukharine, etc. Les caractéristiques personnelles en liaison avec les formations politiques.

— Le sort de la révolution d'Octobre du point de vue national et international.

4. Henri De Man (1885-1953), qui avait beaucoup travaillé en Allemagne, bien qu'il fût belge ; avait écrit une étude « révisionniste » intitulée *Au-delà du Marxisme*.

5. Alexander Berkman (1870-1936), anarchiste d'origine russe, avait commis pendant une grève un attentat contre le magnat américain de l'acier, Friek, qui lui avait valu 14 ans de prison. Il s'était rendu en U.R.S.S. en 1921 avec Emma Goldman et vivait de traductions du russe.

**[LE POINT
DU MOUVEMENT SOCIAL
FRANÇAIS]**¹
(15 mai 1929)

Cher camarade,

La confusion qui règne en ce moment sur le mouvement ouvrier français (ainsi d'ailleurs que sur le mouvement international) nous semble devoir obliger les militants révolutionnaires à faire un travail de clarification indispensable.

La première tâche, en ce qui concerne cette clarification, c'est, nous semble-t-il, de faire le point du mouvement social français.

Quel est l'état économique de la France ?

I — La production : industrie, agriculture, finances.

Le marché : intérieur, extérieur

Les colonies

Les rapports nationaux et internationaux

La situation internationale et ses perspectives

Le militarisme.

II — La structure sociale de la France.

Les classes, leurs rapports, les changements survenus pendant la guerre.

Les partis et autres organismes et groupements de classes.

III — Le prolétariat, rappel d'histoire, sa composition actuelle.

Les nouvelles générations, les contingents étrangers.

1. Lettre (10581) dictée en français et adressée à Treint, Paz, Chambelland, Naville, Engler. Avec la permission de la Houghton Library. Maurice *Chambelland* (1901-1966), correcteur d'imprimerie, animait avec Monatte le groupe de la *R.P.* Victor *Engler* (1884-1935) était un des dirigeants de la Fédération des Ports et Docks et leader d'une opposition dans la C.G.T.U.

Ses tendances, ses courants politiques, ses organisations.

Les défaites ouvrières.

Le syndicalisme, sa structure ancienne, la scission, son état actuel, ses perspectives de développement.

Les différents groupements politiques se réclamant du prolétariat, socialistes, anarchistes, le parti communiste, son déclin ; ses déformations théoriques, ses déviations, ses erreurs pratiques.

La carte politique et économique de la France.

Les perspectives d'avenir.

Voilà les principaux points de la besogne à laquelle nous voulons nous atteler. Elle est d'une très grande importance et sollicite la compétence et, au besoin, les efforts de tous. Nous demandons donc que tu nous envoies ton avis très détaillé sur ce sujet.

Crois-tu à la nécessité d'un tel ouvrage collectif ?

Comment le vois-tu ? Quels sont les points principaux que tu voudrais voir particulièrement développer ?

Quelles sont, selon toi, les questions importantes qui ne figurent pas dans l'esquisse de plan ci-dessus ?

Enfin, tout ce que tu trouveras utile de dire.

Espérant une réponse importante de ta part,

[LA MORT DE DREITSER]¹ (18 mai 1929)

Je vous envoie un article à la mémoire du camarade Dreitser².

Vous pouvez le publier, si vous n'avez pas d'autres renseignements, plus récents à son propos.

*Vous êtes le seul à nous avoir communiqué cette nouvelle*³.

Avec mes meilleures salutations communistes.

1. Lettre à Urbahns (10662), traduite de l'allemand, avec la permission de la Houghton Library.

2. La notice que Trotsky envoie à Urbahns se trouve reproduite dans les archives de Sedov à l'Institution Hoover, avec une note de Sedov, datée d'avril 1929 dans lequel il indique que son auteur est Iakov G. *Blumkine* (1899-1929) un agent secret soviétique, dont on découvre ainsi qu'il était en contact clandestinement avec Trotsky dès cette date : il était le seul, explique Sedov, à pouvoir rédiger la note car il connaissait bien Dreitser, ce qui n'était le cas ni de Trotsky ni de lui-même.

3. Il est tout à fait probable que l'annonce de la mort de Dreitser — qui était fausse — provenait d'un secteur de l'Opposition de gauche infiltré par un agent stalinien et peut-être était-elle destinée à « démasquer » Blumkine. Le retard de la publication de la notice s'explique soit par l'attente d'une confirmation, soit par la recherche d'un délai destiné à protéger le véritable auteur.

[DES CAPITULATIONS S'ANNONCENT]¹ (22 mai 1929)

Cher Ami,

1. Les dernières dépêches annoncent l'arrivée à Moscou de Préobrajensky pour des négociations avec le comité central. Il n'y a pas le moindre doute que ces capitulards et collaborateurs de la troisième vague seront traités comme des imbéciles. A quelle forme de participation à la vie du parti différente de celle de Zinoviev rêvent-ils? Marqué comme un capitulard, Zinoviev ne bouge pas, a peur de bouger, ignore ce qui va lui arriver. Nous, pendant ce temps, nous préparons activement, bien que lentement, l'avenir, en formant des cadres de jeunes bolcheviks. Quelle position les nouveaux capitulards s'attendent-ils à occuper entre nous et les zinoviévistes? Ils est douteux qu'ils en aient eux-mêmes une idée claire. Ils doivent espérer qu'Iaroslavsky va leur laver les cerveaux après quoi ils auront à ramper pour sortir du marais vers un endroit plus propre, ce qui ne rehaussera guère leur autorité.

Ils assurent que les désaccords ont presque disparu. Comment expliquent-ils le caractère enragé de la répression? Le fait d'infliger aux bolcheviks-léninistes exil et prison de travaux forcés en l'absence de tous désaccords sérieux et insurmontables ne pourrait que résulter d'un banditisme bureaucratique dépourvu de scrupule. Selon Radek et les autres, c'est exactement la politique des staliniens. Mais, en ce cas, comment osent-ils ouvrir la bouche pour un bloc avec ces bandits politiques qui, sans principes, maintiennent nos camarades dans les prisons de travaux forcés, les condamnant à l'exil et parfois à mort?

1. Lettre à « un ami russe » (probablement S. Kharine) (T 3199), traduite du russe avec la permission de la Houghton Library.

Jamais nous n'avons caractérisé les staliniens de façon aussi impitoyable et ravageuse que Radek, bien malgré lui, parce qu'il s'est égaré entre trois arbres, rampe, tombe, se débat, essaie de se relever et tombe de nouveau. Nous estimions et nous estimons toujours que les staliniens ne sont pas des bandits politiques dépourvus d'idées, car ils ont, pour nous persécuter aussi impitoyablement, des raisons de principe profondes. Bien piteux, l'homme politique qui envisage une ligne politique sur un secteur restreint, sans se demander quels éléments la suivent et pourquoi. Acculés dans une impasse économique, les cadres staliniens, grinçant des dents, mènent un zigzag à gauche que la force des circonstances et de la lutte elle-même a poussé beaucoup plus loin à gauche qu'ils ne le voulaient. 90 % de ces cadres rêvent de revenir à la première occasion à un cours plus « sain », plus « normal », plus « national » et nous haïssent à mort précisément parce qu'à cause de notre attitude intransigeante nous les empêchons de le faire. Une capitulation de l'Opposition signifierait a) nous condamner nous-même à végéter comme Zinoviev — la nature ne connaît point d'état plus déshonorant — et b) un déplacement immédiat des staliniens vers la droite.

2. Les problèmes de l'Internationale communiste n'intéressent pas du tout les avocats de la capitulation « dans un seul pays ». Le programme socialiste-national de l'I.C. ne les préoccupe guère. Ils se réconcilient le cœur léger avec la politique aventuriste qui, à Berlin comme à Canton, est une tentative de restaurer la réputation révolutionnaire du centrisme. Pendant ce temps, la poursuite de la persécution de l'Opposition est en train de détruire sans espoir les cadres de l'Internationale communiste. Tout est foulé aux pieds et souillé par la botte du bureaucratisme. Comment remédier à ce mal ? C'est très simple : en capitulant devant cette même botte.

3. La révolution est une grande mangeuse d'hommes. Dans la majorité dirigeante il y a un pourcentage énorme d'hommes vidés — et la proportion de ces derniers n'est pas faible dans l'Opposition. La réaction bat encore son plein dans le parti et l'I.C. reflétant le mouvement général des forces de classe à l'échelle mondiale. Dans de telles circonstances, les reculs et les capitulations deviennent inévitablement la norme. Le bolchevisme, de 1907 à 1910, puis de nouveau de 1914 à 1917 a connu aussi une série de ruptures, de scissions, de capitulations individuelles ou par groupes. Ce n'est que par une telle auto-épuration et clarification qu'il fut capable de grandir et de se renforcer pour la victoire d'Octobre. Nous ne sommes pas le

moins du monde effrayés par le retrait de camarades, même de ceux qui portent les noms les plus « respectés ». C'est par l'exemple de leurs hésitations que nous enseignerons la fermeté à la jeunesse.

4. Quelle fausseté piteuse et couarde dans la reprise par ces nouveaux capitulars des déclarations de Iaroslavsky sur le caractère inadmissible de l'emploi de la presse bourgeoise. Fallait-il descendre à un niveau aussi médiocre ? Par l'intermédiaire de l'agence Tass, les staliniens propagent dans la presse bourgeoise du monde entier calomnies et mensonges monstrueux contre nous, tout en préparant petit à petit une justification pour leur sanglante répression. Et nous, nous n'oserions pas dire la vérité sur eux dans cette même presse ? !! Les staliniens marchent avec la police bourgeoise et les diplomates réactionnaires pour empêcher notre admission dans tout pays. Ils obligent les communistes norvégiens, à s'allier aux réactionnaires dans la destruction du droit d'asile. Ils obligent la presse communiste officielle à accompagner cette action policière réactionnaire d'une persécution sauvage, de calomnie, qui s'étaient dans toutes les pages des journaux bourgeois. Et nous devrions garder un silence modeste, conformément à une résolution de 1905 qui était adaptée aux conditions d'un parti révolutionnaire, pas au travail réactionnaire d'une bureaucratie thermidorienne nous attaquant en union sacrée avec la police capitaliste de l'Europe entier !

5. Il est clair que nous avons devant nous une perspective de lutte prolongée et d'un long travail d'éducation. Il nous faudra renouveler nos cadres. Que ceux qui ne sont pas de taille pour ce travail se retirent. Après s'être éloignés et avoir hésité, quelques-uns nous reviendront. Dans l'intervalle, nous nous renforcerons. Nous devons éduquer la jeune génération dans l'esprit d'airain de l'intransigeance bolchevique. Avec le travail dans les masses sur la base de notre plateforme, nous devons approfondir notre travail de propagande à l'échelle internationale. Tout bolchevik sérieux doit avoir autour de lui quelques jeunes qu'il initiera au jour le jour au domaine des problèmes fondamentaux du marxisme et de la révolution internationale.

6. A présent, je m'occupe essentiellement de préparer une série d'ouvrages pour publication, qui apparaîtront simultanément en plusieurs langues. Ce travail prend maintenant presque tout mon temps et ne me permet pas de me colleter avec les problèmes d'aujourd'hui. Je pense néanmoins que c'est la façon la plus économique. Au lieu de prendre chaque problème séparé depuis le début chaque fois, il nous faut établir une base

idéologique sérieuse et publier les travaux et documents les plus importants pour servir de référence à l'avenir.

Semblables travaux visent à conserver l'héritages des idées marxistes du bolchevisme contre le révisionnisme, la calomnie et les hésitations sans pensées. Les époques de réaction sont toujours des périodes d'approfondissement de la théorie.

7. Il n'y a pas grand-chose de neuf à vous dire sur les oppositions européennes et américaines. Là, nous sommes devant un gigantesque travail collectif d'auto-clarification théorique et de rassemblement des forces, dans chaque pays et à une échelle internationale. Pour cela, on projette un bulletin international qui pourrait devenir une revue publiée en plusieurs langues.

[RÉPONSE NETTE A DES CHICANES]¹

(23 mai 1929)

Camarade Treint,

Je m'excuse d'avoir fait traîner ma réponse. L'abandon du travail urgent en est la cause. A votre lettre, je dois répondre avec une franchise entière afin d'éviter des malentendus possibles dans l'avenir. La netteté est la base la meilleure pour l'amitié politique.

En citant les cinq critères pour l'appréciation des groupes oppositionnels, vous affirmez immédiatement pour vous le privilège de les appliquer et de les avoir appliqués justement, vous déniez ce même privilège à *Contre le Courant* et vous m'accusez de ne pas faire un juste choix parmi les différents groupes de l'opposition.

Mais quand il s'agit de grandes organisations ouvrières, il ne suffit pas de considérer seulement les thèses et les programmes, il faut surtout en analyser l'application pendant une période assez longue qui implique différentes situations politiques, avec des tournants de la révolution.

Or la période pendant laquelle vous avez combattu l'Opposition est considérablement plus longue que la période pendant laquelle vous avez combattu dans ses rangs. On ne peut pas refuser aux groupements qui ont témoigné de la fidélité aux idées marxistes depuis la grande et décisive crise de 1923 d'être un peu plus prudents, exigeants même, envers des camarades qui ne valent peut-être guère moins mais qui n'avaient pas encore la possibilité de démontrer comment ils entendent appliquer certains principes, dans les situations variées et contradictoires du développement contemporain.

1. Lettre à A. Treint (10582), dictée en français, avec la permission de la Houghton Library.

D'autre part, il y a aussi la question de la manière d'approcher les groupements et les hommes appartenant à la même tendance. C'est à vous, camarade Treint de gagner la confiance de ces éléments que vous avez poursuivis, traqués même, de bonne foi, je ne le nie aucunement mais (au service) d'une politique tout à fait fausse et néfaste². Votre lettre me donne à comprendre que vous appréciez avec une insuffisance dangereuse les fautes et les crimes commis par la direction de l'Internationale et de ses sections nationales durant 1923/1927. Vous citez et interprétez assez arbitrairement deux lignes de ma lettre à Pierre³ où je me prononce sur l'impossibilité de reconnaître unilatéralement les fautes de *Contre le Courant*. Le contenu de cette phrase, destinée non pas à la publicité, mais à un seul camarade, lui était tout à fait compréhensible puisqu'il s'agissait de manigances tout à fait concrètes de la part de Safarov⁴ et d'autres zinoviévistes. J'ai accepté *a priori* la possibilité de quelques fautes de la part de mes amis de 23⁵. C'est tout.

Mais est-ce que vous croyez sérieusement — et vous le dites d'ailleurs dans votre lettre — qu'il peut s'agir, pour moi ou n'importe qui, de fautes d'une importance comparable ? Sur la déviation, le révisionnisme, les crimes et les fautes de la direction du Comintern depuis 1923, j'ai écrit quelques volumes. Pourrais-je me limiter à deux lignes à Pierre s'il s'agissait de fautes plus ou moins analogues de la part de l'opposition française ? Ah non, vous exagérez et cela démontre à mes yeux que vous n'avez guère trouvé l'équilibre nécessaire après de grandes secousses sur votre voie.

Lénine insistait impatiemment sur l'incorporation de syndicalistes révolutionnaires au parti, pour en éliminer les parlementaires, les arrivistes, les indifférents, les employés et les bavards

2. Treint était le dirigeant du P.C. français à l'époque de la « bolchevisation » et il avait joué personnellement un rôle dans l'exclusion de nombreux autres oppositionnels, à commencer par Rosmer et Monatte.

3. Pierre était le pseudonyme de N. N. *Perevertsev*, un haut fonctionnaire des chemins de fer soviétiques, en poste à Genève, qui avait été longtemps le délégué de l'Opposition russe en Europe occidentale.

4. Georgi I. *Safarov* (1891-1942), à l'époque (1927) diplomate en Turquie, intervenait alors en Europe pour l'Opposition unifiée et sa fraction zinoviéviste. Trotsky avait, dans une lettre à *Perevertsev*, protesté d'avance contre une auto-critique des seuls amis de l'Opposition de 23, admettant ainsi implicitement qu'ils avaient commis des erreurs...

5. Trotsky appelle « amis de 23 » les gens du groupe Paz et de *Contre le Courant*.

de l'espèce de Marcel Cachin, Vaillant-Couturier, Sémard⁶ et autres.

L'adhésion du groupement de Monatte⁷ au Comintern après le 4^e congrès fut pour nous une grande acquisition, et qu'a-t-on fait avant, pendant et après le 5^e congrès ? On a chassé du parti les éléments les plus éprouvés, les plus dévoués, les plus désintéressés, les plus révolutionnaires. On les a remplacés par les premiers venus, qui offraient leur docilité en échange de l'absence de passé révolutionnaire — et d'autorité morale, lesquels ne s'acquièrent que peu à peu et sont si nécessaires à qui s'apprête à conduire les masses au combat décisif.

Que le communiste chassé du parti pour s'être opposé à un coup d'Etat révisionniste et aventurier dans le Comintern traqué et calomnié, ait pu faire des fautes, soit. Mais que ces fautes soient comparables au crime historique d'avoir brisé le dos de l'Internationale et d'y avoir introduit les mœurs du servilisme et de la domesticité, je le répète, vous exagérez.

Sans apprécier suffisamment ces grandes questions et les conséquences qui en ont découlé, vous vous emparez de petits faits passagers et insignifiants que vous traitez tout de suite comme de grandes fautes appelant l'excommunication des coupables ou presque.

Joseph s'est séparé de nous, selon votre affirmation, sur la question de Brandler et l'article de Body⁸. Vous déclarez aussitôt qu'il ne saurait être question de collaboration politique avec lui. En même temps, vous exigez de lui un concours technique. Personne ne saurait comprendre comment quelqu'un à qui on refuse le droit de cité politique puisse être obligé de donner son concours technique.

Et vous le menacez par avance de répression sommaire en cas de refus en attirant son attention sur la « signification politique » d'un refus de sa part⁹. Des procédés pareils ne

6. Marcel Cachin (1869-1958), ancien guesdiste, avait été social-chauvin en 1914. Paul Vaillant-Couturier (1892-1937), avocat et journaliste, était fréquemment le porte-parole de la direction du P.C.F. dans lequel il ne semble pas avoir joué un rôle important. Pierre Sémard (1885-1942), cheminot, avait été le chef nominal de ce parti, mais était sur le point d'être écarté de la direction et renvoyé dans le secteur « syndical ».

7. Pierre Monatte (1881-1960), syndicaliste révolutionnaire, ancien de la *Vie ouvrière*, avait quitté le P.C. et animait la *Révolution prolétarienne*.

8. Marcel Body (1894-1984) écrivait dans *La Vérité*, qui était un organe de l'Opposition de Limoges. Il était proche de l'Opposition de gauche, sans en être.

9. Il s'agit toujours de la lettre de Treint à Kharine sur un ton extrêmement déplaisant, déjà mentionnée.

peuvent qu'envenimer les relations personnelles et politiques dans l'Opposition.

Qu'on écrive parfois, dans la hâte, une lettre pareille, j'en conçois la possibilité. Il m'est arrivé aussi d'écrire des bêtises pareilles (et je m'en excuse). Je serais le dernier à vous faire un procès là-dessus. Mais voilà où commence le malheur. Après qu'on ait attiré votre attention sur cette lettre regrettable qui, s'ajoutant au passé assez chargé et compromis, ne pouvait qu'aggraver les difficultés de la collaboration, vous vous en formalisez et vous me donnez toute une philosophie de votre attitude envers Joseph et cette philosophie m'effraie tout autant que la lettre en question.

D'autre part, vous citez dans la récente lettre la correspondance de Moscou sur la nécessité de rassurer tous les ruraux d'abord pour appliquer une politique juste ensuite. Vous interprétez cela de cette manière : « D'abord favoriser le koulak et ensuite le combattre. » Et vous en tirez votre appréciation de *Contre le Courant*. Je ne me souviens pas de cet article, mais je pourrais prendre la phrase citée par vous à mon compte. Même le koulak doit connaître dans quelles limites il peut se mouvoir. Parce que l'arbitraire administratif, produit inévitable des zig-zags, ne s'applique pas qu'aux koulaks, mais tourmente la campagne tout entière. Or vraiment, il faut commencer par rassurer le koulak, ainsi que vous l'interprétez tout à fait faussement. C'est un peu de la chicane et même tout à fait. Quand l'automobile stalinienne s'est embourbée, il faut faire machine arrière, prendre la bonne voie puis continuer sa marche en avant. Or vous condamnez par avance ces petites manœuvres en arrière tout à fait nécessaires à la marche en avant.

Je me souviens par hasard d'un article de vous où vous avez cité quelques phrases de moi, qui commençaient par ces mots : « L'Histoire produit ceci et cela, on fait ceci et cela », et vous vous êtes acharné sur une page essayant de démontrer que Trotsky idolâtre l'Histoire, qui ne peut guère produire ou faire quelque chose par elle-même, parce que l'histoire n'est qu'une abstraction, etc., etc.

Je dois vous avouer que je m'étonnai beaucoup de cet abus du verbalisme et de cette chicane. Je ne pus même comprendre comment l'on pouvait perdre son temps et faire perdre le leur aux autres avec des « critiques » semblables.

Or vous persistez d'employer des procédés pareils contre les éléments de l'Opposition et en même temps, je suis sûr, que, si vous vouliez y mettre un peu de bonne volonté au lieu de

mauvaise, vous pouvez mieux que beaucoup d'autres, dégager les faits et les principes des expressions conventionnelles, des abréviations inévitables et des malentendus possibles.

Vous avez fait quelques tracts isolés sur les questions d'actualité. J'apprécie hautement chaque tentative oppositionnelle d'intervenir dans la vie du parti et de la masse ouvrière. Je reconnais hautement la nécessité d'un travail permanent dans cette voie, mais, pour cela, il est nécessaire et urgent de créer un hebdomadaire avec la perspective d'un quotidien.

Nous ne pouvons le faire que sur la base d'une large collaboration de tous les éléments vitaux de l'opposition communiste, la plupart des éléments de *La Révolution prolétarienne* y compris.

Or, quand j'envisage cette question dans un entretien avec les représentants des différents groupements, je me heurte toujours à une réponse négative concernant la possibilité de travailler avec vous. J'étais — et je le reste malgré l'expérience des dernières semaines — partisan décidé de votre collaboration à ce travail commun.

Mais on affirme toujours qu'il y aura plus de désavantage que d'utilité, puisqu'il faut s'attendre aux conflits permanents et aux chicanes personnelles — et même si cette appréciation qui repose sur des préventions n'est pas juste, il faut compter avec l'opinion quasi unanime, c'est-à-dire qu'il faut gagner la confiance des éléments qui représentent les cadres de l'opposition.

Je suis prêt sincèrement à vous aider dans cette voie loyalement et même chaleureusement, mais à condition de réciprocité ? Voilà pour le moment tout ce que je puis répondre à vos lettres. Je ne communique pas celle-ci aux autres groupements. Je la garde comme privée.

**[A UN ÉDITEUR
PROFESSEUR DE MORALE]¹**
(23 mai 1929)

1. J'ai reçu votre télégramme du 3 avril un mois et demi après avoir reçu ceux de plusieurs éditeurs allemands.

2. Ce qui est toutefois plus remarquable que le caractère tardif de vos propositions, c'est leur ton bien étrange : vous mêlez aux propositions d'affaires des leçons de morale. Si ce retard ne peut être imputé qu'à vous-même, il faut constater, par ailleurs, que vos sermons politiques sont pour le moins déplacés. Permettez-moi de m'expliquer dans cette courte lettre.

3. A vos yeux, je commets une erreur en publiant mes livres chez des éditeurs bourgeois plutôt que chez vous. Mais dans la même lettre, vous me faites remarquer que votre maison d'édition est et restera une entreprise privée absolument indépendante. Permettez, alors, que je vous dise que vous constituez une entreprise capitaliste, exactement au même titre que les maisons d'édition qui publient mes ouvrages. Je ne peux considérer comme « éditions communistes » que celles qui appartiennent à un parti communiste (ou à une de ses fractions), travaillent sous son contrôle, contribuent par leurs recettes à subvenir aux besoins du parti. Le fait que vous éditiez des ouvrages communistes, ou d'inspiration proche du communisme, n'ôte pas à votre entreprise son caractère capitaliste.

4. D'après vous, le fait que mes livres sortent chez des

1. Lettre aux éditions Malik Verlag (8989), traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library. Le contexte suggère que la lettre avait dû être écrite par le principal dirigeant de cette maison, un vétéran communiste lié aux brandlériens, Edouard *Fuchs* (1870-1940), un avocat érudit, spécialisé dans l'érotisme en art et les coutumes sexuelles. Fuchs se considérait toujours comme communiste et avait une réelle animosité personnelle contre Trotsky.

éditeurs bourgeois pourrait donner l'impression que « je cherche réellement, comme l'ont affirmé à maintes reprises mes adversaires, une alliance à droite ». Permettez que je réponde à cela que ni mes opinions, ni mes livres n'ont besoin que tel ou tel éditeur capitaliste — fût-il éditeur de littérature communiste, ou à demi communiste — leur signe un acte de naissance.

5. Vous dites dans votre lettre que vous êtes non seulement communiste, mais membre du parti. Vous vous plaignez du Comintern, qui a bien failli vous ruiner dans l'affaire de l'édition des œuvres de Lénine. Vous déclarez aussi que vous ne souhaitez pas vous engager dans une querelle avec le Comintern, c'est-à-dire avec sa direction actuelle. En même temps, vous m'avertissez que vous offririez tout aussi volontiers vos services pour l'édition des œuvres de Staline. Je peux comprendre tout cela, d'un point de vue commercial mais non pas d'un point de vue communiste. Une entreprise commerciale peut parfaitement faire son profit de la bataille idéologique qui se déroule dans le cadre du communisme. Une maison d'édition authentiquement communiste ne pourrait en aucun cas se montrer indifférente à un combat d'idées dont dépend l'avenir du mouvement ouvrier mondial; elle pourrait moins encore se vanter de son indifférence. Un commerçant n'a nulle envie de se brouiller, ni avec celui qui falsifie le marxisme, calomnie, jette en prison, ni avec celui qui lutte pour le marxisme et qui, de sa prison ou de son exil, le défend dans ses livres. Ce commerçant-là, je peux le comprendre, je peux même avoir des relations avec lui — comme avec un commerçant. Seulement je ne lui permet pas de me donner des leçons. Mais l'indifférence idéologique n'a absolument rien à voir avec le communisme.

6. Je ne m'arrêterai pas sur le fait que mes livres ont été publiés par Avalun et Laub à mon insu et avant mon départ pour l'étranger — cela ne change rien à l'affaire. Avec les autres éditeurs capitalistes, j'ai passé le contrat moi-même. Je me console en me disant que des ouvrages extrêmement importants de Marx et de Lénine ont été publiés par des maisons d'édition capitalistes, à l'époque où ils ne disposaient pas d'éditions du parti, d'éditions communistes. Mais l'essentiel n'est pas ce précédent historique. Ce qui, politiquement, a beaucoup plus d'importance, c'est qu'il ne viendrait à l'idée d'aucune personne censée que le sort de ma pensée est lié à celui de l'entreprise capitaliste qui tire profit de l'édition de mes livres. Il n'y a pas, au fond, beaucoup de différence entre une maison d'édition capitaliste et une librairie capitaliste. A la devanture du libraire, les

œuvres de Lénine côtoient les livres de Kautsky, ce qui ne rend pas Lénine responsable de Kautsky — ni moi de Rathenau².

7. Vous faites allusion au fait que vous ne pouvez me payer les mêmes honoraires que Fischer³. Que les éditions du parti avancent cet argument, ce serait naturel et légitime ; mais je ne comprends vraiment pas le sens qu'il peut avoir dans la bouche d'un éditeur privé.

Laissez-moi vous expliquer ceci : les sommes que me versent des éditeurs capitalistes pour mes livres communistes sont exclusivement destinées à des objectifs communistes, c'est-à-dire qu'elles permettent l'édition de livres, de brochures et de revues qui ne rapportent aucun bénéfice. Voilà pourquoi les activités que je mène avec des éditeurs bourgeois sont, compte tenu de l'objectif poursuivi, et des résultats obtenus, parfaitement communistes. Quant au commerce des idées communistes ou à demi communistes, « sans distinction de nuance », que fait un éditeur privé, il reste une affaire purement capitaliste, quand bien même le propriétaire de cette entreprise serait membre d'un parti communiste.

Il ne fait pas de doute que n'importe quel ouvrier comprend cette distinction. C'est uniquement pour éclairer complètement ce point que j'ai jugé nécessaire de répondre aux leçons sur les principes que vous avez jointes à votre offre commerciale bien tardive.

2. Walter Rathenau (1867-1922), homme d'affaires et homme politique, avait été assassiné par des terroristes d'extrême-droite.

3. Samuel Fischer (1859-1934) voulait publier les grands livres de Trotsky.

[PREMIER CONTACT]¹

(mai 1929)

Cher camarade²,

Malheureusement, votre lettre ne me permet absolument pas de vous situer. Je serais heureux d'établir avec vous des relations suivies. Pour le moment, je reste à Constantinople. Je travaille à plusieurs livres que je vais faire éditer, à commencer par mon autobiographie. J'envoie cette lettre à deux adresses en même temps.

1°) Avez-vous des contacts en Russie ? S'il y a du nouveau, faites-le-moi savoir.

2°) Envoyez des documents concernant mon visa pour la Norvège : procès-verbaux des débats au Parlement, etc Quel rôle a joué Kollontai³ ?

3°) Envoyez tout de suite (en recommandé) les documents de l'Institut Lénine dont vous me parlez, *j'en ai absolument besoin pour mon autobiographie*, surtout de la lettre de Wladimir Ilitch à Plékhanov⁴.

4°) Auriez-vous une copie de la lettre de Lénine sur *la question nationale* (1922) ? Elle me serait particulièrement nécessaire, or elle ne se trouve pas dans mes papiers.

1. Lettre à P. S. Kouroiedov (8722), traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. Piotr S. Kouroiedov avait été secrétaire de Vorovsky à l'étranger et était lié à Chliapnikov. Il venait d'écrire à Trotsky en lui indiquant que, tuberculeux, il se soignait dans un sanatorium en Norvège, tout en faisant un peu de journalisme. ¹ avait quelques liaisons en U.R.S.S. et offrait ses services.

3. Aleksandra M. Kollontai (1872-1952), vieille militante socialiste et de la cause des femmes, membre du parti en 1915 avait dirigé l'Opposition ouvrière. Elle s'était rangée et était ambassadrice en Norvège.

4. Georgi V. Plékhanov (1856-1918) avait introduit le marxisme en Russie et Lénine avait été son disciple.

LÉON TROTSKY

D'une façon générale, si vous avez des documents intéressants, susceptibles de m'aider pour mon autobiographie, envoyez-les-moi, demandez à d'autres camarades de le faire également. Tout sera retourné avec mes remerciements.

P.S. : ma brochure en russe est sortie à Paris (il s'agit d'un recueil d'articles écrits pour la presse bourgeoise, plus d'autres documents). On peut la commander à ⁵. Ecrivez de ma part, en français ou en russe (mais dans ce cas ⁵).

5. Passages en blancs dans la copie conservée aux archives

[IL FAUT COLLABORER AVEC WEDDING]¹

(24 mai 1929)

Cher Ami,

Je vous écris *de toute urgence*, et je vous prie de me répondre sans faute par retour du courrier et « par avion ». Il s'agit de Wedding. Vous avez dit, au moment de la parution de mon livre, combien vous aviez une mauvaise opinion de W[eber] et M[ül-ler]. Je vous ai écrit que votre jugement reposait, selon toute apparence, sur un regrettable malentendu. La diffusion n'a pas même permis de finir de payer le traducteur, et n'a pas rapporté un centime à l'éditeur, ainsi qu'il me l'a lui-même écrit. En vérité, je considère comme une nécessité d'établir avec eux des relations plus étroites que celles que nous avons eues jusqu'ici. Bien entendu, je ne m'y risquerais pas si vous aviez des raisons précises, et graves, de vous méfier d'eux. C'est pourquoi je vous pose une question : est-ce que des faits, ou de graves présomptions, s'opposent à ce que j'établisse avec eux une collaboration plus étroite et régulière ? Le problème est que leur concurrent politique fait preuve d'une extraordinaire légèreté dans la direction de son journal². Il est absolument indispensable d'exercer sur lui le contrôle théorique le plus serré. On ne peut exercer de contrôle qu'à travers un organe théorique. C'est un organe de ce type, ou bien un bulletin, ou une édition allemande

1. Lettre à S. Kharine, archives de l'Institution Hoover, avec la permission de l'Institution.

2. Trotsky fait allusion ici à *Volkswille*, organe du Leninbund et à Hugo Urbahns. Nous avons publié dans les *Cahiers Léon Trotsky* n° 7/8, 1981, une lettre de Solntsev dans laquelle il se plaint que le représentant en Allemagne de l'Opposition russe, après lui, n'ait vu que les gens de Wedding et ait négligé le Leninbund et Urbahns. Kharine était peut-être sur la ligne de Solntsev, sur ce point.

d'un organe international que je veux mettre sur pieds, en collaboration étroite avec W[eber]. L'avant-propos qu'il a écrit parle en sa faveur, et démontre qu'il est infiniment plus sérieux que son concurrent trop brouillon. On me dit qu'il manque d'ardeur au travail. C'est certes là un grave défaut pour un révolutionnaire. Mais s'agissant de l'édition d'un organe purement théorique destiné à paraître, disons, une fois par mois, ce trait de caractère sera moins gênant que dans un autre type d'activité.

Cela ne signifie pas, bien entendu, que j'aie l'intention de rompre avec le Leninbund. Au contraire, je pense que nous ne pouvons éviter une rupture qu'en exerçant sur eux un contrôle théorique. C'est pourquoi j'attends de vous une réponse urgente, — ne serait-ce que quelques dizaines de mots — par courrier aérien. Je vous le demande une fois encore avec insistance, car je sais que certain de mes amis, à côté de remarquables qualités, ont aussi quelques faiblesses.

[FORMULER CLAIREMENT LES DIVERGENCES]¹

(24 mai 1929)

Cher Camarade,

J'ai été très heureux de recevoir enfin votre lettre du 16 mai. Je dois avouer que je commençais à désespérer de recevoir jamais une réponse à ma lettre. Vos explications me rassurent. J'attends maintenant avec beaucoup d'impatience la réponse du camarade Weber et des autres camarades du Palatinat. A propos : je ne vois pas au bas de la lettre la signature du camarade Riese². J'espère que c'est simplement un hasard.

Je comprends parfaitement quelles difficultés objectives viennent compliquer la tâche des camarades de Wedding. Bien entendu, si le nombre de leurs partisans augmente, il leur sera plus facile de déployer une plus grande activité. Seulement, d'autre part, s'ils ne se montrent pas plus actifs, ils parviendront très difficilement à élever le nombre de leurs partisans, alors que d'un côté se manifeste le Leninbund, et de l'autre l'opposition de droite. C'est pourquoi je ne vois pas clairement quelles sont vos perspectives. Mais il est possible que la lettre des camarades de Pfalz apporte tous les éclaircissements sur cette question.

Votre analyse est que le Leninbund est condamné à l'échec ; si l'on vous suit (bien que ce ne soit pas du tout clair pour moi), on en conclut que le développement de l'activité de l'opposition doit être d'autant plus important, afin d'amener les éléments révolutionnaires et marxistes du Leninbund sous le drapeau de l'opposition. Ce qui implique, par conséquent, un travail idéolo-

1. Lettre à A. Müller (9300), traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. Max Riese, qui avait été l'un des dirigeants de l'Opposition de Wedding, s'en était éloigné.

gique et politique inlassable. Ainsi, par exemple, j'apprends par votre lettre collective que votre point de vue sur les événements du 1^{er} mai diverge radicalement de celui d'Urbahns. Mais il me paraît absolument indispensable de formuler clairement, précisément, et publiquement cette divergence³. Je voudrais justement examiner maintenant les événements du 1^{er} mai et la tactique du parti. Je vous serais très reconnaissant si vous pouviez m'envoyer des documents intéressants. Jusqu'ici, pour l'envoi de matériel, je me suis adressé à Madame Pfemfert⁴. Si vous êtes en possession de documents qu'elle n'a pas, faites-les-lui passer, ou envoyez-les-moi vous-mêmes. Faites-moi parvenir également, avec plus de détails, votre analyse, et celle d'autres camarades, en particulier ouvriers, qui ont été témoins directs des événements, et qui soient en mesure de répondre aux questions que nous nous posons sur l'impression que ces événements ont produite sur les ouvriers, et sur les traces qu'ils ont laissées dans les fabriques et les usines. Je voudrais écrire une petite brochure sur ce thème. Mais malheureusement, je manque de matériaux concrets.

Communiquez cette lettre, je vous prie, au camarade Weber au Palatinat. Je veux que le camarade Weber sache que les questions que je pose sur les plans et les intentions du groupe de Wedding ont pour moi une grande importance *pratique*. J'espère pouvoir parler de cela très prochainement, mais dans l'immédiat je voudrais bien qu'ils se hâtent de me répondre.

Cordial salut aux autres camarades également.

3. Il semble que l'Opposition de Wedding ne traitait pas l'affrontement du 1^{er} mai sous l'angle des seules erreurs gauchistes évidentes et des responsabilités de la direction, mais se montrait beaucoup plus solidaire que le Leninbund d'une base communiste en colère.

4. Sfera Chaja *Ramm*, dite Aleksandra Ilynichna, épouse *Pfemfert* (1883-1963), était aussi la principale traductrice du russe en allemand de Trotsky.

[INFORMATIONS ET PROJETS]¹

(25 mai 1929)

Chère Raïssa Timoféïevna,

Nous sommes restés si longtemps sans vous écrire, que vous pourriez, à bon droit, en être fâchée contre nous. Mon long silence s'explique par l'arrivée plusieurs fois retardée de Frank. Nous l'attendions depuis longtemps déjà, et j'avais l'intention de vous écrire dès son arrivée, pensant que peut-être il apporterait avec lui des nouvelles. Aujourd'hui, enfin, il est arrivé. Par suite d'un malentendu, il se trouve que personne, contrairement à ce que nous supposions, n'est allé l'attendre à la gare. Mon fils doit arriver de la ville avec lui : nous habitons à présent en dehors de la ville, à une heure et demie en bateau à vapeur. Si les informations que nous apporte Frank le nécessitent, je vous enverrai un complément à cette lettre.

Nous vivons actuellement dans un cadre campagnard très agréable² : la nature est superbe, et il n'y a pas à se plaindre du climat. Nous travaillons beaucoup. J'ai passé des accords avec différents éditeurs européens et américains pour l'édition d'un grand nombre de mes livres. Pour le moment, je travaille encore à mon autobiographie, qui prend des dimensions beaucoup plus importantes que ce que j'avais d'abord envisagé. Lorsque Frank sera là, à partir de demain, donc, je commencerai la rédaction en parallèle de deux autres livres, l'un sur la Révolution d'octobre, l'autre sur Lénine.

1. Lettre à R. Adler (7287), traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. Les Trotsky avaient quitté Constantinople et s'étaient installés dans l'île de Prinkipo à la villa d'Izzet pacha, qui avait été découverte et louée par Raymond Molinier.

Ces derniers temps, nous avons eu beaucoup de visites (relativement s'entend). Plusieurs éditeurs sont venus (allemands et américains) ; également des amis français : ils ont été sept à séjourner ici. Nos vieux amis, Rosmer et sa femme, sont encore chez nous en ce moment.

J'ai reçu une grande quantité de documents concernant l'Opposition autrichienne. Une partie de ces documents venait de vous. Ils me seront tous utiles, car ils permettent de pénétrer au cœur des débats en cours. Ce qui me paraît absolument indispensable, c'est de mettre sur pieds une sorte de bureau technique commun pour tous les groupes allemands et autrichiens : il faut parvenir au moins à ce que les traductions, en particulier les traductions du russe, se fassent en un seul lieu. C'est de cela avant tout que je parlerai avec Frank.

Notre projet de création d'une revue internationale de l'opposition avance plus lentement que nous ne le pensions. Selon toute vraisemblance, c'est Rosmer qui sera à la tête de l'édition française ; il est l'homme qui jouit de la plus grande autorité sur les différents groupes, et celui en qui ils ont la plus grande confiance.

Nos amis autrichiens connaissent-ils le camarade Weber, dirigeant de l'opposition de Wedding ; et que pensent-ils de lui ? Je pose cette question parce qu'on est en train de songer à lui demander son étroite collaboration pour l'édition allemande de la revue internationale de l'opposition.

En ce qui concerne la vive polémique actuelle, et en particulier les attaques de Frey contre vous personnellement, Raïssa Timoféïevna, je n'ai pas besoin de vous expliquer que cela ne me fait pas plaisir du tout. Mais je ne vois pas d'autre moyen de mettre fin à ce type de polémique interne empoisonnée, que de chercher à souder, ou tout au moins à rapprocher dans des tâches communes les groupuscules qui sont les plus proches de nous.

Je n'ai pas répondu à la dernière longue lettre du camarade Landau³, pour la raison que je vous ai dite : j'attendais l'arrivée de Frank par qui je compte, en principe, faire passer ma correspondance allemande. Je vous prie de transmettre mon cordial salut à Landau, ainsi que mes excuses pour mon retard. Je vais lui écrire à nouveau, bien entendu.

3. Kurt Landau (1903-1937), ancien rédacteur de la *Rote Fahne* de Vienne, exclu de l'Opposition Frey l'année précédente, animait en Autriche le groupe qui publiait *Die neue Mahrnf.*

Quant à notre santé, à Natalia Ivanovna et à moi, elle est dans l'ensemble satisfaisante, malgré des hauts et des bas, et bien que nous ayons sans aucun doute besoin d'une cure.

Presque tout de suite après mon arrivée à Constantinople, j'ai reçu, en provenance de Brunn, un télégramme de Kovař, le directeur de la Maison du peuple. Il m'informait de la possibilité de me faire séjourner en Tchécoslovaquie le temps d'une cure, et il proposait de venir à Constantinople pour négocier cela. J'ai alors décliné son offre, car j'attendais d'un jour à l'autre la permission de partir pour l'Allemagne. Nos amis autrichiens ne pourraient-ils essayer de savoir de quel côté se range Kovař, ami ou ennemi ? Quelles sont mes chances de pouvoir aller en Tchécoslovaquie ? Kovař a-t-il abandonné l'idée de venir à Constantinople ? Si lui-même, ou un autre de nos amis tchèques, souhaite venir ici, je ne pourrai que m'en réjouir.

Il me semble que c'est tout.

RADEK ET L'OPPOSITION¹

(26 mai 1929)

Au cours des dernières semaines, la presse mondiale a beaucoup parlé de la « désintégration » de l'Opposition russe et le camarade Radek y a souvent été désigné comme le chef du groupe qui est en train de rejoindre Staline. Les personnes mal informées — et elles sont la majorité en Occident — peuvent en conclure que Radek ne s'est que tout récemment détourné de l'Opposition pour aller vers les centristes de l'appareil. En fait, les oscillations de Radek se prolongent déjà depuis un an et demi. Il serait plus juste de dire que la voie du camarade Radek, depuis 1923, n'a croisé le chemin de l'Opposition que pour s'en détourner vers la droite ou vers la gauche — surtout vers la droite — et coïncider de nouveau avec elle. Jusqu'en 1926, Radek soutenait qu'il était impossible de faire une autre politique économique que celle de Staline et Boukharine. Jusqu'en 1927, il a conservé l'illusion qu'on pourrait collaborer avec Brandler et son groupe. Radek était contre que le parti communiste chinois quitte le Guomindang. Après la grève générale britannique, Radek était contre la dissolution du comité anglo-russe. Après que Guomindang de droite et de gauche eurent trahi la révolution, Radek était contre le mot d'ordre de dictature prolétarienne et pour celui de dictature « démocratique », interprétant ce mot d'ordre comme le faisaient Staline, Boukharine et Martynov². En 1923-24, Radek démontrait que la théorie de la « révolution permanente » était fondamentalement la même que la ligne

1. Article (T 3200), traduit du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. Aleksandr S. Piker dit *Martynov* (1865-1935), avant d'être un porte-parole de l'I.C. sous Staline, avait été l'un des chefs de file des « économistes », mencheviks d'extrême-droite. Il défendait d'ailleurs à propos de la Chine la vieille théorie menchevique de la « révolution par étapes ».

stratégique de Lénine. En 1928, il tenta d'établir qu'il y avait contradiction absolue sur cette question entre Lénine et Trotsky, et dut répéter, avec des réserves mineures, les arguments éculés de Zinoviev. D'un autre côté, sur la question de Thermidor et des deux partis, Radek prit une position ultra-gauche en 1927. Il tenta à plusieurs reprises d'assurer que Thermidor était déjà « accompli ». Pendant un temps, il refusa de signer la plateforme seulement parce qu'elle se tenait trop fermement sur la ligne d'un seul parti. Il n'y a rien que de très naturel dans cette combinaison de conclusions ultra-gauches et de prémisses droitières. Au contraire, l'histoire du Comintern regorge de telles combinaisons. Et il n'y a rien de plus naturel que les déplacements que Radek a faits si facilement de déductions ultra-gauches sur la question de Thermidor et des deux partis, au chemin de la conciliation sans principes avec le zigzag centriste de gauche. Nous avons vu dans d'autres pays, particulièrement en Allemagne, combien les gens avaient accusé l'Opposition russe de « ne pas aller assez loin » et qui avaient des dizaines de fois proclamé que Thermidor était « accompli », étaient passés avec leur léger bagage dans le camp de la social-démocratie.

Naturellement, personne parmi nous ne veut mettre Radek sur le même plan que ces girouettes. Radek a derrière lui un quart de siècle de travail marxiste révolutionnaire. Non seulement il est incapable de soutenir les social-démocrates, mais il est douteux qu'il soit capable de rejoindre les staliniens. En tout cas, il sera incapable de vivre avec eux. Il est trop marxiste pour cela et surtout trop internationaliste. Le malheur de Radek est dans ce qui fait sa force, son *excessive impulsivité*.

Radek est incontestablement l'un des meilleurs journalistes marxistes au monde. Pas seulement par la précision et la force de son style. Il l'est surtout par sa capacité à réagir avec une rapidité stupéfiante aux phénomènes et tendances nouveaux et même à leurs premiers symptômes. C'est le côté fort de Radek. Mais la force d'un journaliste devient sa faiblesse comme politique. Radek exagère et anticipe beaucoup trop. Il prend un décimètre là où il ne s'agit que de quelques centimètres. C'est pourquoi il est presque toujours à droite ou à gauche — le plus souvent à droite — de la ligne juste.

Aussi longtemps que nous habitons tous Moscou, l'impulsivité de Radek fut souvent utile à l'Opposition. A presque chaque séance, il soumettait des suggestions pour des modifications importantes de la politique de l'Opposition — en général sur une question ou une autre. Il rencontrait généralement une résistance

amicale et bientôt trouvait avec elle un terrain d'accord. Mais, sous ces innovations exagérées et dangereuses, on pouvait souvent découvrir quelque remarque valable ou une impression neuve. C'est pourquoi la participation de Radek a toujours été positive pour le travail collectif. Et aucun d'entre nous ne songeait à dresser la liste des nombreux zigzags de Radek — à droite comme à gauche, quoique plus souvent à droite qu'à gauche. Le malheur est pourtant qu'à partir de 1928 le groupe dirigeant de l'Opposition a été dispersé. Nous étions séparés les uns des autres par d'énormes distances et livrés à nous-mêmes. Il est clair que, dans pareilles circonstances, l'extrême impulsivité de Radek allait lui rendre de bien mauvais services.

A partir de février 1928, le camarade Radek a fait un tournant très brusque sur la question de Thermidor et des « deux partis ». Il n'avait pas prévu l'éventualité d'une résistance des centristes à la droite, exactement comme ceux qui entendirent parler de Thermidor par nous pour la première fois, et qui se mirent à jurer qu'il était « accompli ». Comme, en outre, Radek ne se borne pas à répéter des phrases générales et creuses mais s'efforce d'observer et de comprendre les faits, il alla aux extrêmes opposés. Après février 1928³, il commença à penser que les staliniens étaient marxistes et que Thermidor était presque un mythe. Si nous avions été tous à Moscou, Radek se serait sans doute calmé après ses premières exagérations — jusqu'à une nouvelle inspiration. Mais Radek était en Sibérie. Il envoyait lettres et thèses à un certain nombre de camarades. Tout le monde lui tomba dessus. La correspondance fut interceptée par le G.P.U. et envoyée au comité central. Iaroslavsky rendit compte, dans des réunions, des idées de Radek, embrouillant tout autant parce qu'il ne comprenait pas que du fait de ses perfides mensonges. Ainsi Radek fut-il fait le prisonnier de son propre caractère impulsif. Il commença à altérer les faits dans un effort pour renforcer sa position. Il fut forcé de colorer de plus en plus le zigzag de Staline pour justifier le sien.

Cette histoire, on l'a indiqué, a duré environ un an et demi. En juillet de l'année dernière, Radek écrivit son projet d'appel au 6^e congrès. A cette époque, les exilés avaient encore la permission de correspondre assez librement entre eux : les staliniens espéraient que la scission dans leurs rangs se manifeste-

3. C'est en février 1928 que furent décidées les « mesures d'urgence » pour la collecte des grains, premières initiatives dirigées contre les koulaks.

rait ainsi plus rapidement. A travers un échange de télégrammes entre les colonies des Oppositionnels, il y eut une sorte de vote sur les deux textes d'appel au 6^e congrès. Radek eut une dizaine de voix. Mon projet fut signé par plusieurs centaines⁴. Finalement Radek joignit aussi son nom à la déclaration collective.

Le 17 juillet 1929, je soumis le projet de thèses de Radek à une analyse dans une lettre que j'envoyai aux exilés et à Moscou. Je considère que le moment est venu de publier cette analyse. Le lecteur se convaincra à la lire, je l'espère, qu'en 1929, Radek n'ajoute que peu à ses erreurs de 1928. En tout cas, ces zigzags individuels ou de groupes, même faits avec les meilleures intentions, ne peuvent pas détourner l'Opposition de sa route.

4. La correspondance de Trotsky à Harvard permet de connaître le détail de ces votes nominaux.

[UN POINT SUR LES QUESTIONS PRATIQUES]

(29 mai 1929)

Cher Ami¹,

Premièrement, sur la Hollande — J'ai des doutes sur l'opportunité de la démarche auprès du gouvernement hollandais, surtout après votre lettre. Vous insistez sur une lettre écrite par moi au gouvernement hollandais, pour être transmise par la camarade M[agdeleine]. Ce procédé ne me paraît pas indiqué par la situation. S'il s'agit d'une demande officielle, il serait préférable de l'adresser par l'intermédiaire du consulat hollandais de Constantinople, même avec l'obligation donnée d'avance, de ne pas intervenir dans les affaires hollandaises. S'il s'agit d'agir par la voie privée, je trouve que la lettre personnelle écrite par moi à la camarade M[agdeleine] est beaucoup plus à sa place. On peut montrer cette lettre à n'importe qui, en expliquant que l'intéressé est prêt à signer une déclaration officielle semblable.

En faisant une demande tout à fait officielle, c'est-à-dire par le consulat hollandais, je force le gouvernement à prendre une décision. En tâtant le terrain par des démarches privées, on peut *peut-être* arriver à établir, s'il est préférable de passer par les voies officielles, ou non. Mais je ne vois que des inconvénients à faire parvenir une lettre officielle par la voie privée.

D'autant plus que je voudrais bien éviter un nouveau refus jusqu'à la fin des élections en Angleterre et la formation d'un nouveau gouvernement britannique.

Secondement : Je vous remercie pour la proposition amicale que vous me faites d'envoyer ici des médecins français, mais je ne pense pas que ce soit raisonnable. En premier lieu, ce n'est pas la

1. Lettre à M. Paz (9488), dictée en français, avec la permission de la Houghton Library.

consultation savante qui me manque : j'ai suffisamment consulté à Moscou et à Berlin et les archives constituées par les multiples diagnostics et prescriptions médicales ne sont que déjà trop importantes ; je ne crois pas nécessaire de les enrichir, et surtout moyennant des dépenses sérieuses qui pourraient avoir une destination plus féconde.

Troisièmement : Je suis entré en relations directes avec Wabirdaw et Rieder, grâce aux amis qui m'aident beaucoup à assurer ma correspondance, de plus en plus amplifiée. Je suis heureux de ne pas être obligé de vous charger davantage de cette mission ingrate et absorbante, d'intermédiaire.

Quatrièmement : Pour éviter des malentendus, je vous informe que nous avons fait des remaniements, et puisqu'il y avait de la part de Boni des malentendus dans le traité, nous l'avons déclaré nul et non opérant, et remplacé par un autre. Avec Boni, je resterai également en relations directes, sans que vous ayez à vous occuper davantage de l'affaire.

Cinquièmement : Sur les fonds, pour les éditions russes, etc. M[arguerite] m'a mis plus ou moins au courant de l'état de ces fonds, et surtout du fait qu'on a dû prélever sur cette caisse des sommes destinées à autre chose que ces éditions. Comme je vous l'ai déjà expliqué pendant votre séjour ici, la destination de cette caisse est strictement déterminée, et compte doit en être rendu, publiquement, périodiquement.

C'est pourquoi je vous prie de m'indiquer quelles sommes ont été prélevées, pour assurer des dépenses en rapport avec moi, et non avec les éditions — pour que je puisse reverser ces sommes à cette caisse.

INDEX DES NOMS DE PERSONNES

Cet index renvoie aux noms des personnes citées, mais pas aux historiens non contemporains de Trotsky ou aux personnages de roman ou de théâtre. Les numéros en *italique* renvoient à l'appareil critique, chronologie, introduction et notes, les autres au texte de Trotsky. Les numéros suivis d'un astérisque * renvoient aux pages où sont données des informations biographiques. Nous avons délibérément renoncé à renvoyer systématiquement au nom ou au pseudonyme, renvoyant à celui qui est le plus employé dans le volume. Nous avons aussi renvoyé à des personnes non nommées, mais clairement désignées, ainsi, pour « ma femme », à N. I. Sedova.

- ABDUL-HAMID, 163*.
 ADLER, Alfred, 134.
 ADLER, Friedrich, 147*.
 ADLER, R. T. Epstein, ép., 17, 134*,
 135, 245, 219.
 ANTON (ps), 91.
 ANTONOV-OVSEENKO, V. A., 16.

 BAKAIEV, I. P., 79, 95*.
 BAROZINE, David, voir Gourget.
 BEBEL, August, 123*.
 BELOBORODOV, A. G., 30*, 99, 115.
 BENNETT, Arnold, 106*.
 BERKMAN, Alexander, 222.
 BIDET, Charles Faux-Pas, 29*.
 BIRD, William, 154*.
 BIRKENHEAD, F. E. Smith, Lord,
 105*.
 BLUMKINE, I. A., 16, 18, 226*.
 BODY, Marcel, 233*.
 BOGOUSLAVSKY, M. S. 31*.
 BONAPARTE, voir Napoléon I^{er}.
 BONI, Albert, 168, 170, 222, 253.
 BORDIGA, Amadeo, 153*, 191, 219.
 BOUKHARINE, N. I., 30, 56*, 90, 91,
 93, 96, 97, 125, 162, 184, 187, 223,
 248.

 BOULANOV, P. P., 38*, 40, 81, 82,
 160.
 BRANDLER, Heinrich, 123*, 125, 178,
 184-187, 217, 236, 248.
 BRIAND, Aristide, 32.

 CACHIN, Marcel, 233*, 237.
 CANNON, James P. 141*, 176, 178,
 181.
 CERVANTES, Michel, 29*.
 CHAMBELLAND, Maurice, 224*.
 CAMBERLAIN, Austen, 36*, 37, 166.
 CHATOUNOVSKY, I. S., 171.
 CHURCHILL, Winston S., 103*-111
 170.
 CLEMENCEAU, Georges, 29*, 32.
 CROMWELL, Oliver, 105, 106*, 110

 DE MAN, Hendrik, 103*, 223.
 DENIKINE, A. V. 109, 110*.
 DIRKSEN, Herbert, 18.
 DOSTOIEVSKY, F. M., 98*.
 DREITSER, E. A., 99*, 226.
 DROBNIS, Ia.N., 40*.

 EASTMAN, Max, 131, 142*, 168, 170,
 171, 210, 223.

LÉON TROTSKY

- ENGELS, Friedrich, 73*, 167.
 ENGLER, Victor, 224*.
 ENOUKIDZÉ, Lado, 99*.
 EVDOKIMOV, G. E., 79.
- FISCHER, Samuel, 194*, 238.
 FOKINE, 82*.
 FOSTER, William Z., 178*.
 FRANCE, Anatole Thibaud dit, 38*.
 FRANK, Jakob, 16, 17, 135*, 219, 228, 229.
 FREY, Josef, 134*, 135, 198, 246.
 FRICK, Henry Clay, 223.
 FUCHS, Eduard, 236*.
- GAIEVSKY, E. S., 99*.
 GENGIS, Khan, 108*.
 GIRAULT, Suzanne, née Depollier, 132*.
 GOLDMAN, Emma, 223.
 GOURGET, Pierre, 16.
 GOUROV, G., cf. Trotsky.
 GRÜNSTEIN, K. I., 40*.
 GUIZOT, François, 167*.
- HANAU, Marthe, 62.
 HELVETIUS, Claude, 55*.
 HERRIOT, Edouard, 43*, 64.
 HILFERDING, Rudolf, 166*.
- IAROSLAVSKY, Mineï Gubelman, dit Emelian, 114*, 117, 229, 250.
 IOUDÉNITCH, Rudolf, 110*.
 ITRATI, Panaït, 102*, 212.
- JOFFÉ, M. M., 16.
 JOSEPH, voir Kharine.
- KAGANOVITCH, L. M., 93*, 94, 97.
 KALININE, M. I., 94*, 95.
 KAMENEV, L. B. Rosenfeld dit, 50*, 52, 55, 84, 90, 91, 93-96, 124.
 KASPAROVA, V. D., 30*.
 KAUTSKY, Karl, 238, 166*.
 KAVTARADZÉ, S. I., 39, 40*.
 KELLOGG, Frank B., 32*, 174.
 KEMAL Mustapha, dit Ataturk, 21*, 28.
 KERENSKY, A. G., 107*, 204, 213.
 KHARINE, Salomon, dit Joseph, 19, 130*, 134, 155, 158, 172, 214, 215, 219, 233, 241.
 KLIOUTCHEVSKY, V. O., 39*.
 KLOTZ, Louis, 60*.
 KOLLONTAI, A. M., 60*.
 KOSTROV, Tarass, 92*.
 KOUBIYCHEV, V. V., 50*.
 KOUROIEDOV, P. S., 239.
 KOVAŘ, 247.
 KROUMINE, G. I., 92*, 97.
 KROUPSKAIA, N. N., 95*, 207.
 KUN, Béla, 145*.
- LAFOLLETTE, Robert M., 179*.
 LANDAU, Kurt, 246*.
 LÉNINE, V. I. Oulianov, dit, 30, 49-52, 56, 73-75, 77, 84-86, 99, 102, 104, 105, 107-111, 114, 116, 117, 130, 144-151, 153, 155, 170, 182, 188, 197, 200, 202, 205, 207, 208, 213, 223, 236-239, 248.
 LÖBE, Paul, 198, 24*, 25, 88, 101, 136, 137, 160, 161, 165.
 LOCKHART, Bruce, 109*.
 LOMINADZÉ, V. V., 92.
 LORE, Ludwig, 142*.
 LOVESTONE, Jay, 177*, 178.
 LUXEMBURG, Rosa, 123, 144.
- MALVY, Louis, 29*.
 MANNOURY, Gerrit, 23*, 121.
 MARTIN des PALLIÈRES, Jeanne, ép. Molinier, 16.
 MARTYNOV, A. S. Piker dit, 248.
 MARX, Karl, 73, 77, 148, 167, 182, 197, 207, 208, 236, 237.
 MARZET, Lucien, 5, 17, 157, 219.
 MDIVANI, Polikarp G., dit Boudou, 40*, 99.
 MEICHLER, Jean, 113*.
 METTERNICH, Lothar von, 161*.
 MINSKY, 83.
 MOLINIER, Raymond, 6, 113, 156, 157, 218, 219, 245.
 MOLOTOV, V. M. Skriabine, dit, 84*, 92.
 MONATTE, Pierre, 157, 158, 232, 233*.
 MOURALOV, N. I., 30*, 115.
 MRATCHKOVSKY, S. V., 30*, 115.
 MÜLLER, Aleksandr, dit Sacha, 138*, 189, 193, 214, 241, 243.

- MÜLLER, Hermann 18, 21*, 166, 167.
- NAPOLÉON I^{er}, 46, 65*
- NAVILLE, Pierre, 112*, 224.
- NEURATH, Alois, 67.
- NICOLAS II ROMANOV, 30, 163*
- NOULENS, Joseph, 109*.
- OPPERPUT, 79.
- ORDJONIKIDZÉ, G. K., dit Sergo, 92*, 94-96.
- OUGLANOV, N. A., 90*, 92
- OULIANOV, A. I., 105*.
- OUSTRIALOV, N. V., 119*.
- OVERSTRAETEN War van, 196*
- PAZ, Magdeleine Marx, ép., 102*, 167-169, 220, 252.
- PAZ, Maurice, 15, 17, 102*, 153, 154, 156, 167, 169, 172, 193, 210, 218, 219, 224, 232, 252.
- PEPPER, John, Jozsef Pogany dit, 177*, 177-179, 181.
- PEREVERTSEV, N. N., dit Pierre, 232*.
- PERRONE, Ottorino, 191*.
- PFEMFERT, Alexandra, Sfera Chaja Ramm, ép., 244*.
- PFEMFERT, Franz, 213.
- PIATAKOV, G. L., 90*, 93.
- PIERRE, voir Perevertsev.
- PLÉKHANOV, G. V., 96, 239*.
- POZNANSKY, I. M., 17, 81*, 82, 102.
- PRÉOBRAJENSKY, E. A., 16, 19, 30*, 187, 227.
- RADEK, Karl B., Sobelsohn dit, 19, 30*, 115, 171, 187, 227, 228, 248, 251.
- RAKOVSKY, Kh. G., 30*, 115, 138.
- RATHENAU, Walter, 238*.
- RIESE, Max, 243*.
- ROBESPIERRE, Maximilien, 64.
- ROMANONES, comte de, 28*.
- ROSENFELD, Kurt, 72*, 87, 136, 137, 140, 163, 164, 222.
- ROSMER, Alfred Griot dit, 16, 17, 103, 112*, 130, 156, 157, 172, 218, 223, 232, 245.
- ROSMER, Marguerite Thévenet, ép., 112*, 143, 223, 246.
- RYKOV, A. I., 56*, 75, 84, 90-93, 97, 125.
- SAFAROV, G. I., 232*.
- SAVALIEV, M. A., 97*.
- SAVINKOV, Boris, 109*.
- SCHUMANN, Harry, 89*, 128, 213.
- SEDOV LEV LVOVITCH (Léon), 15, 17, 31*, 38, 132, 155, 158, 220, 224, 245.
- SEDOV Sergéi L., 38*.
- SEDOVA, N. I. 15, 17, 23, 31*, 113, 246.
- SÉMARD, Pierre, 233*.
- SERMOUKS, N. I., 17, 81*, 82, 102.
- SMILGA, I. T., 30*, 79, 115, 171, 187.
- SMIRNOV, I. N., 30*, 115.
- SNEEVLIET, Henk, 17.
- SOLTSEV, E. B., 131*, 241.
- SOSNOVSKY, L. S., 30*.
- SOUVARINE, Boris Lifshitz dit, 68*, 112, 123, 125, 128, 131, 178, 183, 215, 217.
- SPECTOR, Maurice, 177.
- STALINE, I. V. Djougachvili dit, 21*, 35, 47, 49-58, 63, 68, 75, 76, 78-86, 88, 91-93, 95-97, 114-118, 126, 127, 144, 148, 151, 161-163, 165-167, 176, 178, 187, 199, 205-207, 236, 248.
- STEN, J. E., 92
- STRASSER, Isa von Schwartzkoppen, ép., 135*.
- STRASSER, Joseph, 135.
- STRESEMANN, Gustav, 88*, 165.
- STROILOV, voir Opperput.
- STUART, Charles I^{er}, 110*.
- TAMERLAN, 108*.
- TCHERNOBELSKY, Jean dit Jean Jacques, 154*.
- TCHIANG Kai-chek, 148*.
- THÄLMANN, Ernst, 145*, 147, 166, 167.
- THALHEIMER, August, 123*, 125, 178, 184-186.
- TOMSKY, M. P. Efremov dit, 56*, 90, 97.
- TOVSTOUKHA, I. P., 92*.
- TREINT, Albert, 17, 84, 113, 131*, 134, 154, 155, 158, 214, 215, 231, 233.

LÉON TROTSKY

URBAHNS, Hugó, 15, 17, 26, 72*, 87,
128, 131, 224, 231.

VAILLANT-COUTURIER, Paul, 233*.

VAN, Jean van Heihenoort dit, 82.

VOLKOVA, Ana, ép. Sedova, 38.

VOLLMAR, Georg von, 148*.

VOROCHILOV, K. E., 94*-96.

VORONSKY, A. K., 40*.

VOROVSKY, V. V., 239.

VOLYNSKY, 35*, 81.

WEBER, Hans, 138*, 189, 193, 214,
243-246.

WRANGEL, P. N., 79*, 109, 110, 233.

ZETKIN, Clara Eisner, ép., 144*.

ZINOVIEV, G. E. Radomylsky, dit,
50*, 52, 56, 68, 70, 79, 90, 94, 95,
124, 131, 132, 134, 155, 184, 227,
228, 248.

ZÖRGIEBEL, Karl, 16.

INDEX DES JOURNAUX ET PÉRIODIQUES

Arbeiterpolitik, 184.

Communiste (Le) ; 166.

Contre le Courant, 7, 84, 102, 131, 155,
158, 171, 172, 214, 231-234.

Daily Express, 15.

Fahne des Kommunismus (Die), 67.

Gazette (La), 62.

Jewish Daily Forward, 142.

John O'London Weekly, 104.

Journal (Le), 15.

Krasnaia Nov', 40.

London's Weekly, 102.

Lutte des Classes (La), 112.

Mahnruf, 135.

Militant (The), 15, 98, 141, 142, 177.

Neue Mahnruf (Die), 247.

Neuer Bücherschau (Die), 170.

New York Herald, 103.

New York Times, 15.

Osaka Mainichi, 174, 211.

Pravda, 16, 40, 96, 97.

Prometeo, 191.

Redressement communiste (Le), 131.

Révolution prolétarienne (La), 131,
159, 233, 235.

Rote Fahne (Die), 247.

Temps (Le), 76.

Times, 76, 104, 220.

Vérité (La), 112, 233.

Vie ouvrière, 112, 159, 233.

Volkswille, 241.

Volkszeitung, 142.

Vorwärts, 142.

INDEX DES MATIÈRES

- Allemagne, 102.
– insurrection de Hambourg (1923), 72.
– Leninbund, 134, 190, 242-245
– Premier mai 1929, 220, 244.
– visa pour Trotsky, 24-26, 72, 87-89, 101, 136, 137, 140.
– Wedding (opposition de) 133, 190, 241-244.
- Alma-Ata, 31.
- Amtorg, 131.
- Appareil (du parti), 32, 49, 51, 84, 207, 233.
- Armée, 105, 106, 169.
– Armée de Cromwell (XVII^e), 105.
– Armée rouge, 36, 99, 169, 223.
– Article 58 du Code pénal, 34, 56.
- Autriche, 134.
– opposition, 245, 247.
- Belgique, 132.
– opposition, 132-133.
- Blancs (ou Gardes blancs), 45, 82.
- Bolchevisme, 53, 124, 228-230.
- Bonapartisme, 42, 47, 65, 66, 77, 206.
- Bourgeoisie, 58, 91, 200, 202.
- Brumaire, 65.
- Bureaucratie.
– ouvrière, 182.
– soviétique, 97, 181, 182, 229.
- Canada, internement de Trotsky en 1917, 39.
- Capitalisme, 45, 46, 176, 206.
- Capitulations, 227-229.
- Centristes (Staliniens ou fraction de Staline), 32, 35, 76, 90, 123, 175, 206, 207.
- Comité syndical anglo-russe, 69, 123, 124, 183.
- Conseil supérieur de l'économie nationale, 50.
- Constantinople, arrivée à, 21, 39, 40.
- Conversations Kamenev-Boukharine, 90-97.
- Démocratie parlementaire, 42-48.
- Déportations, 30, 32, 114, 168.
- Dictature du Proletariat, 43, 52, 202.
- Droite (du parti), 63, 67, 68, 124, 128, 176.
- Dualité de pouvoirs, 204.
- France,
– expulsion de Trotsky en 1916, 28, 103.
- Girondins, 64.
- G.P.U., 21, 31, 33, 35-38, 55-56, 78, 81-83, 91, 114, 115, 119, 136, 160, 161.
- Guomindang, 74, 248.
- Institut des professeurs rouges, 131.
- Internationale,
– II et demi, 147, 148, 175.
– III^e (Internationale communiste ou Comintern), 33, 119, 143-148, 171, 172, 187, 188, 190, 223, 231-234, 237; 1^{er} congrès : 145; 2^e congrès, 145; 3^e congrès, 145; 4^e congrès, 145, 233; quatre premiers congrès, 119, 145, 146; 6^e congrès, 34, 144, 250, 251.
– IV^e, 100, 147, 148, 174, 181.
- Jacobins, 64, 65.

ŒUVRES, FÉVRIER 1929-MAI 1929

Koulaks, 126, 127, 185, 234.

Mencheviks (menchevisme), 124, 185.

Nep, 119, 202, 204.

Opportunisme, 123, 217.

Opposition de gauche, 30, 31, 47, 55-58, 63, 64, 67-71, 75-79, 114-117, 120-128, 131-133, 135, 152, 168, 170, 175, 177, 185, 193, 228, 231-235, 248, 250, 251.

– américaine, 177, 182.

– autrichienne, 198.

– belge, 196, 197.

Oustrialovisme, 119.

Pacte Briand-Kellogg, 32, 174.

Parti communisme de l'Union soviétique, 62, 63, 75, 120, 143, 148.

– avant 1917, 62.

– conférence de mars 1917, 84.

– Conférence de Petrograd, 1^{er} novembre 1917, 84.

– 8^e congrès, 85.

– 12^e congrès, 203.

– 15^e congrès, 29-32.

– C.C. de juin 1928, 91.

Paysannerie, 184-186 (voir également koulaks)

Prisons, 98, 99.

Révolution

– anglaise du xviii^e, 110.

– chinoise, 69, 117, 123-125, 189, 248.

– française de 1789, 64, 65, 195.

– permanente, 63, 205.

– russe de 1905, 185.

– russe d'Octobre 1917, 36, 40, 44, 55, 59, 64, 69, 80, 150, 152, 167, 199, 200, 203, 206, 207, 245-247.

Social-démocratie, 123, 152, 162, 166, 168, 186, 205.

Socialisme dans un seul pays, 184.

Soviets et système soviétique, 44-47, 200-202.

Testament de Lénine, 50, 118.

Thermidor, 34, 64-66, 119, 249.

Trotskystes, 52-55, 199, 205, 207.

Wagon plombé 1917, 116.

*Cet ouvrage a été composé
par l'Imprimerie BUSSIÈRE
et imprimé sur presse CAMERON
dans les ateliers de la S.E.P.C.
à Saint-Amand-Montrond (Cher)
en juin 1989*

N° d'édit. : 904308. N° d'imp. 8057-524.
Dépôt légal : juillet 1989.

Imprimé en France